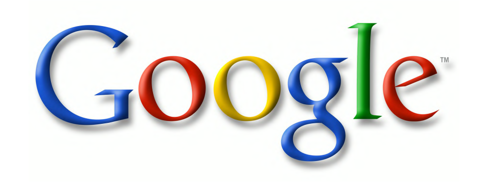
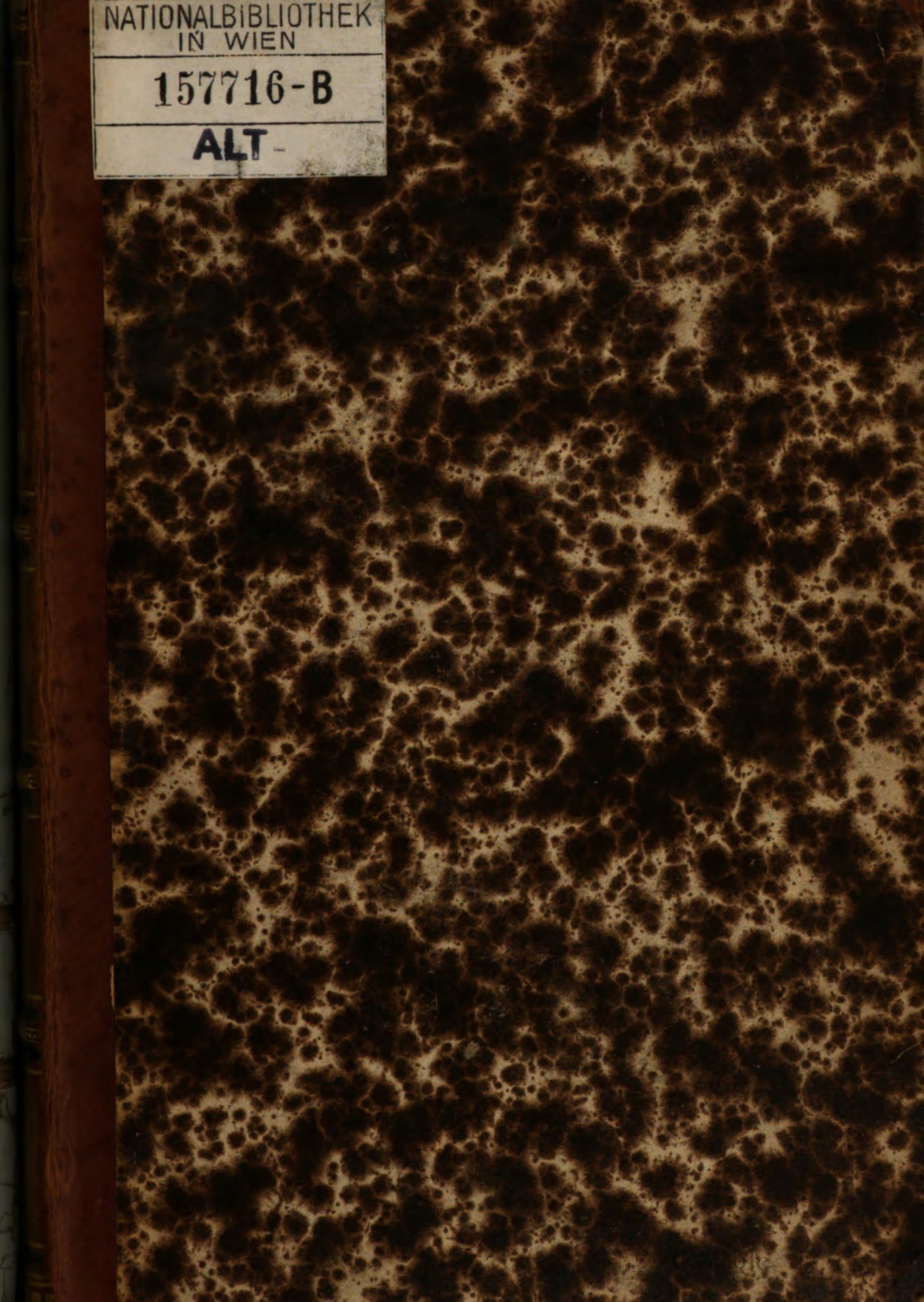
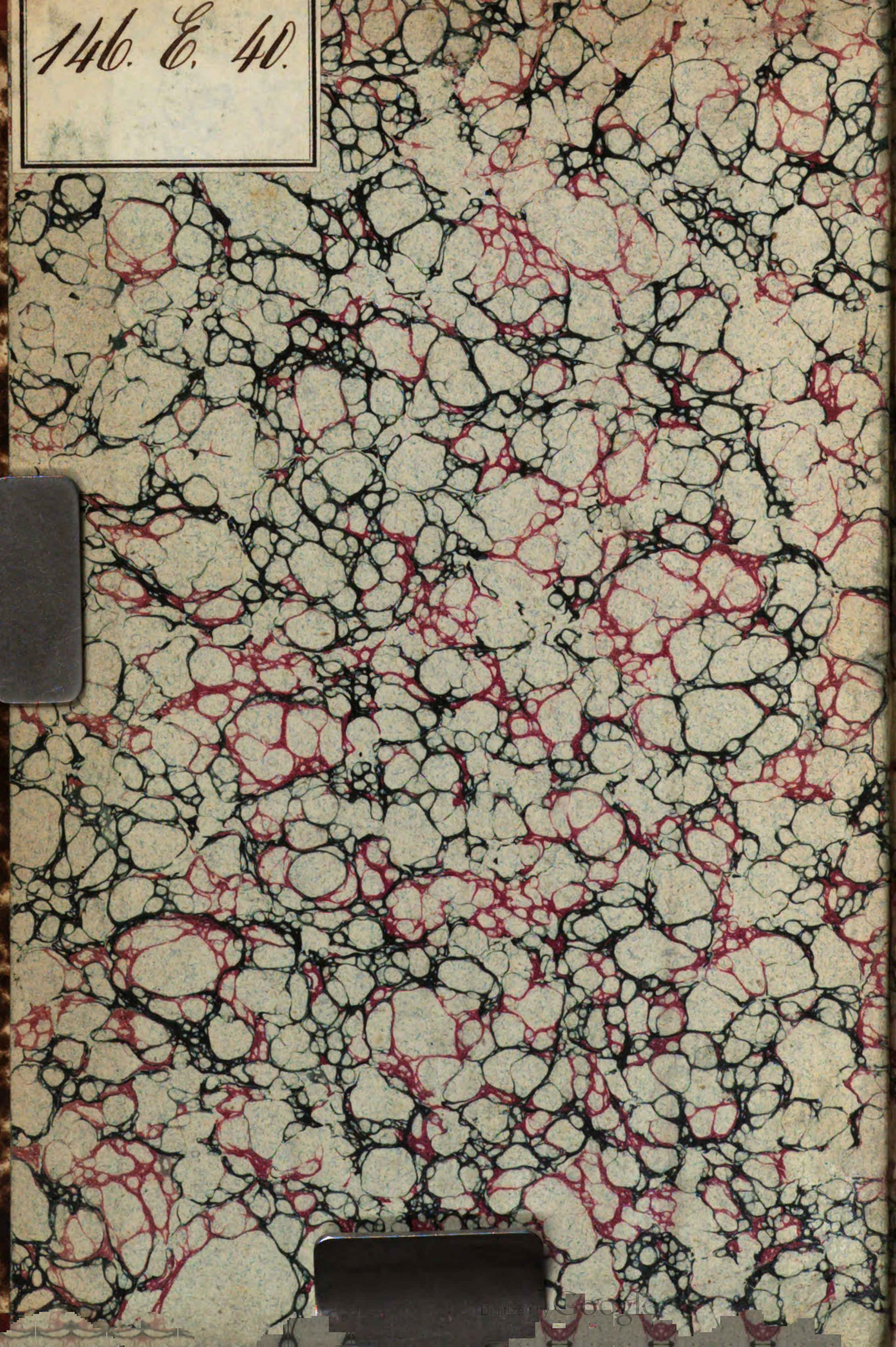





146. E. 40.



GALFRIDI
DE MONEMUTA
VITA MERLINI.

A PARIS,
CHEZ SILVESTRE, LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N° 30.

A LONDRES,
CHEZ WILLIAM PICKERING,
57, CHANCERY-LANE.

GALFRIDI
DE MONEMUTA
VITA MERLINI.

VIE DE MERLIN,

ATTRIBUÉE

A GEOFFROY DE MONMOUTH,

SUIVIE

DES PROPHÉTIES DE CE BARDE,

TIRÉES DU IVe LIVRE DE L'HISTOIRE DES BRETONS;

PUBLIÉES, D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LONDRES,

PAR FRANCISQUE MICHEL ET THOMAS WRIGHT.

PARISIIS,

E TYPOGRAPHIA FIRMIN DIDOT FRATRUM,

VIA JACOBÆA, N° 56.

ANNO 1837.

CE VOLUME

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE M. PHILIPPE DE LARENAUDIÈRE,

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

ETC. ETC.,

LUI EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

PAR LES ÉDITEURS.

INTRODUCTION.

La Bretagne insulaire sortoit à peine des ténèbres du paganisme, lorsqu'elle vit éclore dans son sein un homme que, quelques années auparavant, elle eût rangé parmi ses dieux. Cet homme étoit Merlin le Prophète. Une obscurité mystérieuse voila toujours sa naissance, et sa mort, comme celle d'Arthur [1], n'est qu'apparente. Du fond de la tombe, dans laquelle on dit qu'un amour irrésistible l'avoit enfermé, il élevoit sa voix puissante pour annoncer la destinée des peuples et des rois, les infortunes éclatantes, et en

[1] « Ipse vero Arturus juxta Merlini vaticinium dubium habet exitum, quia utrum vivat an mortuus fuerit, nemini certum esse æstimatur. » *Sigeberti Gemblacensis Chronographia*, an. Dom. 542, ap. Pistorium, *illust. veter. script. qui rerum a Germ. per mult. ætat. gest. hist. vel annal. reliq.*, t. I; Francofurt. imp. Cl. Marnii hæredum, M. DC. XIII, in-fol., p. 516. « Demum contra Mordredum, nepotem suum qui Angliam invaserat, aliud bellum (Arturus) habuit, in quo ipsum interfecit, ibique vulneratus sit, sed herbis fatalibus permixtis adhuc vivit. » *Draco Normannicus*, l. II, c. XX (*Notices et extraits des manuscrits*, t. VIII, p. 306). — Voyez, sur l'espoir qu'avoient les Bretons du retour d'Arthur, les *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères*, de l'abbé de la Rue, t. I, p. 73-76; le *nouveau Choix des poésies originales des troubadours*, par M. Raynouard, t. II, p. 255, col. 2, aux mots BRETANHA, BRETON; et l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, par M. A. Thierry, IVe édition, t. IV, p. 22-24.

général les événements qui depuis ont marqué dans l'histoire européenne. Surtout il prédisoit aux Gallois opprimés par l'insolente gent normande, que les rôles changeroient un jour, et que la nation des Kymris reviendroit dans sa splendeur première; et les Gallois, pleins de confiance dans leur vieux barde, séchoient leurs larmes, ouvroient leur cœur à l'espérance [1], et

[1] « Porro ex dictis Merlini, [Walenses] sperant adhuc Angliam recuperare. Hinc est, quod frequenter insurgunt Walenses, effectum vaticinii implere volentes; set quia debitum tempus ignorant, sæpe decipiuntur et in vanum laborant. » *Monachi Malmesburiensis Vita Edvardi III*, sub anno 1315. (*Johannis de Trokelowe Annales Edvardi II. Henrici de Blaneforde Chronica, et Edvardi II. Vita a monacho quodam Malsmesburiensi fuse enarrata.* Ed. Thoma Hearne. Oxonii, e Theatro Sheldoniano, A. D. M. DCC. XXIX, in-8°, p. 166.)

Hos consuevit fallere
Et ad bella impingere
Merlini vaticinium
Et frequens sortilegium.
(*Polychr. Ran. Higd.* ap. Gale, vol. I, p. 188, col. 2.)

L'anecdote suivante montre plus que tout ce que nous pourrions dire la foi que les Gallois avoient, sous le roi Henri II, en l'éternité de leur nationalité: « Plurimam quippe animositatis scintillam exprimere, plurimam rebellionis audaciam imprimere potest continua pristinæ nobilitatis memoria, et non solum trojanæ generositatis verum etiam regni britannici tantæ et tam diuturnæ regiæ majestatis recordatio, unde et Anglorum rege Henrico II in Australem Walliam apud Peneader, quod *Caput Cathedræ* sonat, nostris diebus in hanc gentem expeditionem agente, consultus ab eo senior quidam de gente Kambrorum, qui contra alios tamen vitio gentis eidem adherebat, super exercitu regio populoque rebelli si resistere posset, quid ei videretur, bellicique eventus suam ut ei declararet opinionem, respondit: Gravari quidem plurimaque ex parte destrui et debilitari vestris, rex, aliorumque viribus nunc ut olim, et pluries meritorum exigentia gens ista valebit; ad plenum autem propter hominis iram, nisi et ira Dei concurrerit, non delebitur. Nec alia, ut arbitror, gens quam hæc kambrica aliave lingua in die districti examinis coram Judice supremo, quicquid de

ils parloient de Merlin le Prophète et d'Arthur le Preux au Saxon et au Normand.

Hélas! les Gallois n'ont pas repris rang parmi les nations; et pourtant le vieux Merlin n'a peut-être pas menti. Par les conquêtes qu'il prédisoit aux Gallois, n'auroit-il pas voulu parler de conquêtes toutes spirituelles? Voyez : le compagnon de Guillaume le Bâtard méprise l'Anglois de race primitive, il l'accable de mauvais traitements et l'abreuve sans cesse d'iniquités. Le Gallois est comme Job; ses voisins détournent la tête de son affliction, ignorent son existence ou la raillent; et cependant le conquérant fait baisser le pont de ses châteaux d'Angleterre et de Normandie aux souvenirs des vaincus; il envoie ses jongleurs et ses trouvères recueillir l'héritage des bardes; et, insoucieux de la gloire d'Hastings et de Hrolf, il demande et écoute avec une avidité toujours renaissante le récit des hauts faits d'Arthur et de Gauvain, des amours de Genièvre et de Lancelot, de Tristan et d'Yseult; il veut surtout savoir la vie et les prophéties de Merlin, et, pendant cinq siècles, il s'applique à percer l'obscurité qui enveloppe ces mystérieuses paroles! A leur tour les François, les Provençaux, les Italiens, les Espagnols, les Allemands, et jusqu'aux Islandois, se tournent vers le pays de Galles et interrogent ses traditions; puis, dans leurs fêtes, ils applau-

ampliore contingat, pro hoc terrarum angulo respondebit.» *Giraldus Cambrensis de illaudabilibus Walliæ.* (*Anglia sacra*, pars secunda, Londini : impensis Richardi Chiswel, M. DC. XC. I, in-fol., p. 455.)

dissent le trouvère, le troubadour ou le scalde qui leur chante d'Arthur, aussi bien que celui qui leur dit Charlemagne, les Nibelungs, Ragnar Lodbrog, Weland le Forgeron, ou Dietrich de Berne.

I.

HISTOIRE DE MERLIN.

Voici sa biographie, telle que la trace le savant David Powel [1], au temps duquel les prophéties du barde breton conservoient encore leur autorité :

« Merlinus ipse natus est in Cambria, non ex incubo dæmone (ut inquit Baleus [2]) sed ex furtiva venere cujusdam romani consulis cum virgine vestali, in Maridunensi monialium cœnobio, ut in Breviario apud Gildam habetur. Et quia in Britannorum gente

[1] L'évêque Tanner a donné sur chacun des deux Merlins un article biographique assez étendu, auquel nous nous bornons à renvoyer. Voyez sa *Bibliotheca Britanno-hibernica*. Londini MDCCXLVIII, in-fol., p. 522-525.

[2] *Scriptorum illustrium majoris Britanniæ... Catalogus*. Basileæ, apud Ioannem Oporinum (M. D. LIX), in-fol., p. 48, MERLINUS AMBROSIUS; et p. 59, MERLINUS CALEDONIUS.

rigida lex erat, si qua puella in patris domo ex scortatione esset gravida, ut de montis vertice mox præcipitaretur, et ut ejus corruptor capite plecteretur : miris illusionibus et mendaciis hoc facinus celatum est, ne veniret in lucem. Aliunde ergo per impostores asseritur ejus conceptio, quam ex communi hominum officio et usu, ut facile deciperentur creduli. Sic ex Apuleio Maugantius medicus interroganti Vortigerno regi incubos adduxit, ut prodigium fuisse putaret. Narratur ab historicis Merlinum istum carminibus magicis dæmonas quosdam in colloquium vocasse, eduxisseque fertur præstigiis miris ex stagno hoc apud Dynas Embrys dormientes dracones, qui impedimento erant Vortigerno ne turrim ædificaret, et ex Hibernia per Gigantum choream prodigiosam in agro Severiano lapidum structuram. Dicitur etiam quod suis incantationibus Utherium regem in Gorloidis Cornubiæ ducis speciem transformaverit, ut Igernæ uxoris potiretur amplexu, et quod ex eo scelerato concubitu Arthurum et Annam genuerit; sed de his prudentes judicent[1]. De Maridivi urbis nomine vide ea quæ annotavimus supra in cap. x, lib. i[2]. Extant

[1] Ces détails sur Merlin, donnés par Geoffroy de Monmouth, ont été répétés par Wace (*le Roman de Brut*, t. I, p. 349 et suiv.); par Robert de Gloucester (édit. de Hearne, t. I, p. 128 et suiv.); par Thomas Otterbourne (*Duo rerum anglicarum Scriptores veteres, Viz. Thomas Otterbourne et Johannes Whethamstede*, ed. T. Hearne, vol. I, p. 25, 26); par Thomas Sprott (*Thomæ Sprotti Chronica*, ed. Th. Hearne. Oxonii, e Theatro Sheldoniano, M. DCC. XIX, in-8°, p. 94), etc. etc.

[2] On lit dans l'*Itinerarium Cambriæ* de Giraud le Cambrien : « Sonat autem Caermardyn urbs Merlini, eo quod juxta Britannicam Historiam ibi ex

apud Galfridum Hist. Britannicæ libro quarto Merlini vaticinia, obscura quidem illa, et nihil certi continentia, quæ vel antequam eveniant, sperare, vel cum evenerint promissa, vera audeas affirmare. Præterea ita composita sunt, ut eadem ad multa diversarum rerum eventa sensibus ambiguis et multiplicibus, circumflectere et accommodare quis possit. Et quanquam multi his et hujusmodi imposturis delusi et decepti

incubo genitus, inventus fuerat Merlinus. » De même, Thomas Otterbourne appelle Caermarthen *urbem Merlini* (voy. l'édition de Hearne, vol. 1, p. 258). C'est sur le passage de ce premier que Powel fait la remarque suivante : « Tametsi hæc opinio de nomine Mariduni a Merdhino deducto, magnos atque celebres authores habeat, ego tamen (doctorum pace dixerim) ejus sententiæ sum, ut existimem eam nominis derivationem, cum insigni errore esse conjunctam ; nam apud Ptolomæum, qui longe ante natum Merlinum, stante adhuc et integro Britannorum regno (tempore nimirum Marci imperatoris, ut testatur Suidas), scripsit, manifestum est hanc urbem tunc Maridnum fuisse appellatam. Cujus verba Geograph. lib. 2, sunt hæc : « Rursus post prædictos populos ultimi versus occasum sunt Demetæ, quorum civitates Loventium et Maridunum. » Antoninus etiam vel Antonius Augustus, cujus itinerarium circumfertur, qui Merlinum tempore præcessit, hujus verbis mentionem facit, ubi Muridunum pro Mariduno legitur, nisi forte a muro egregio quo oppidum illud legionarii milites Rom. qui ibidem hiemare solebant, undequaque muniebant, deductum esse nomen putemus : quod a britannico quidem idiomate non est alienum, nam *muir* et *murdhyn* britannice, murum designant. Si tempore Merlini nomen acceperit, cedant nobis ejus opinionis assertores, nomen ejus antiquum. » *Anglica*, etc., p. 847, ligne 40 et suiv.

Humphrey Lhuid, au contraire, dit que *Merdhyn* vient de *Caermarthen*. Voy. Comment. Fragm., fol. 64, *b*, cité par Nicolson, *Engl. Hist. Libr.*, pag. 31.

Au reste, plusieurs autres lieux portoient le nom de Merlin. Dans la note 1 au *lai de Lanval*, traduit par Legrand d'Aussy (*Fabliaux ou Contes*, édition de Renouard, t. I, p. 177), on lit : « C'est ainsi que, dans la vie de Louis III, duc de Bourbon, on voit une action passée auprès du *Perron de Merlin*, une autre à la *Croix de Malchast*, où *Merlin faisoit ses merveilles*. »

perierint, tamen hominum credulorum tanta est insania, ut quæ non intelligant, quovis sacramento, vera esse contendere non dubitent, nec in manifesto interim deprehensi mendacio se coargui patiantur. Ea est humani ingenii vanitas et stultitia cum a vera divini verbi regula deflexerit [1]. »

Comme Alfred de Beverley passe pour avoir écrit avant Geoffroy de Monmouth, il nous semble à propos de consigner ici ce qu'il dit sur Merlin et sur ses prophéties :

« Cum igitur Wortigernus, consilio magorum suorum, turrim fortissimam ædificaret, quæ sibi taliter destituto tutamini foret, quicquid una die operabatur, tellus illud absorbebat in altera. Qua de causa consulti magi causam rei dicere, suaserunt ei juvenem sine patre quærere, ut ipso interfecto sanguine ejus cementum et lapides perfunderentur. Quod si fieret, fundamentum operis staret. Cumque juvenis hujusmodi quæreretur, inventus est vates Merlinus, qui cum matre sua coram rege adductus, causam rei manifestavit, et multa ei futura de regno Britanniæ prophetavit, quæ hic inserere longum est. Hujus vatis generacionem percunctanti regi mater ejus ita exposuit :

« Cum essem, inquit mater ejus, inter consocias
« meas virgo in thalamis, apparebat mihi quidam in
« specie cujusdam pulcherimi juvenis, et sæpissime am-
« plectens me deosculatus est; et cum aliquantulum

[1] *Anglica, normannica, hibernica, cambrica, a veteribus scripta*, ed. Guilielmo Camdeno. Francofurti, anno M. D. CIII, in-fol., p. 871, ligne 19, note au chap. VIII, livre II.

« mecum moram fecisset, subito evanescebat, ita ut « nichil ex eo viderem; multociens quoque me alloque-« batur dum secreto sederem, nec usquam apparebat. « Cumque me diu in hunc modum frequentasset, coi-« vit mecum in specie hominis, atque gravidam in alvo « deseruit. » Admiranti itaque regi super hiis, et si fieri hoc posset sciscitanti, dixit Maugancius : « In « libris phylosophorum nostrorum, et in pluribus his-« toriis repperi multos homines hujusmodi generacio-« nem habuisse. Nam, ut Apuleius de deo Socratis « perhibet, inter lunam et terram habitant spiritus, « quos Incubos dæmones appellamus. Hii partim ha-« bent naturam hominis, partim vero angelorum, et « cum volunt assumunt sibi humanas figuras, et cum « mulieribus coëunt. Forsitan unus ex eis huic mulieri « apparuit, et juvenem istum in ista generavit. »

Rex vero Wortigernus volens exitus vitæ suæ scire, rogavit juvenem dicere quod sciebat. Ad hæc Merlinus : « Ignem filiorum Constantini diffuge, si diffu-« gere valueris. Jam naves parant, jam armoricanum « litus deserunt, jam vela per æquora pandunt. Petent « britannicam insulam, invadent gentem saxonicam, « subjugabunt nefandum populum; sed prius te infra « turrim conclusum comburent. Malo tuo patrem eo-« rum prodidisti, et Saxones infra insulam invitasti. « Invitasti eos tibi in presidium, sed supervenerunt in « tuum supplicium. Imminent tibi duo funera, nec est « promptum quid prius vitabis. Hinc enim regnum « tuum devastant Saxones, et leto tuo incumbunt; « hinc autem applicant duo fratres Aurelius et Uther,

« qui mortem patris sui in te vindicare nitentur. Quære « tibi diffugium si poteris, cras Totonensium litus te« nebunt. Rubebunt sanguine Saxonum facies, et inter« fecto Hengito, Aurelius Ambrosius coronabitur. Paci« ficabit naciones, restaurabit ecclesias, sed veneno « deficiet. Succedet ei germanus suus Uther Pendragon, « cujus dies anticipabuntur veneno. Aderunt tantæ « prodicioni posteri tui, quos aper Cornubiæ devo« rabit [1]. »

Alors l'histoire continue, et nous apprenons l'accomplissement successif de la prophétie :

« Hæc dum Wintoniæ agerentur, apparuit stella miræ magnitudinis et claritatis uno radio contenta, ad radium vero globus igneus in similitudinem draconis extensus, et ex ore ejus procedebant duo radii, quorum unus longitudinem suam ultra gallicana climata videbatur extendere, alter vero versus hybernicum mare vergens, in septem minores radios terminabatur. Itaque cunctis metu perculsis, Uther frater regis, hostilem exercitum in Kambriam petens jussit vocari Merlinum, cujus consilio res præliorum tractabantur. Qui jussus significacionem syderis enucleare, mox in fletum erumpens exclamavit : « O « dampnum irrecuperabile! o orbatum populum Bri« tanniæ! o nobilissimi regis migrationem! Defunctus « est inclitus rex Britanniæ Aurelius Ambrosius. Fes-

[1] *Aluredi Beverlacensis Annales, sive Historia de gestis regum Britanniæ, libris IX... descripsit ediditque* Tho. Hearnius... Oxonii, e Theatro Sheldoniano, MDCCXVI, in-8°, lib. V, p. 52. Ce passage est conforme au texte de Geoffroy. Voyez p. 75 et 76 de ce volume.

« tina igitur, dux nobilissime Uther; festina, et con-
« flictum cum hostibus ne differas. Victoria tibi in « manu erit, et eris rex tocius Britanniæ. Te etenim « sydus istud significat, et igneus draco sub sydere. « Radius autem, qui versus gallicanam plagam porri- « gitur, portendit filium tibi futurum potentissimum, « cujus potestas omnia quæ protegit habebit. Alter « vero radius significat filiam, cujus filii et nepotes « regnum Britanniæ succedenter habebunt [1]. »

Nous ne trouvons dans les triades galloises que la suivante au sujet des Merlins :

« The three chief Christian bards of the Isle of Britain : Merddin, bard of Ambrosius; Taliesin, chief of the bards; and Merddin, son of Madawg Morvryn [2]. »

Pour compléter cette biographie, sans nous arrêter aux détails donnés par Ritson, qui les a puisés dans les romans [3], nous ajouterons ce passage de Sir Walter Scott :

« In the prophecy of Berlington, already quoted, we are told,

« Marvellous Merlin, that many men of tells,
And Thomas's sayings comes all at once. »

« While I am upon the subject of these prophecies, may I be permitted to call the attention of antiquaries

[1] *Aluredi Beverlacensis Annales*, etc., p. 56.

[2] *The ancient Laws of Cambria*, etc. *translated from the Welsh*, by William Probert. London : sold by E. Williams, 1823, in-8°, p. 413, triade 125.

[3] *Ancient Engleish metrical Romanceës*, vol. III, p. 247, 248.

to Merdwynn Wyllt, or *Merlin the Wild*, in whose name, and by no means in that of Ambrose Merlin, the friend of Arthur, the Scottish prophecies are issued? That this personage resided at Drummelziar, and roamed, like a second Nebuchadnezzar, the woods, the woods of Tweeddale, in remorse for the death of his nephew, we learn from Fordun. In the *Scottichronicon*, lib. III, cap. XXXI[1], is an account of an interview betwixt St. Kentigern and Merlin, then in this distracted and miserable state. He is said to have been called *Lailoken*, from his mode of life. On being commanded by the saint to give an account of himself, he says, that the penance which he performs was imposed on him by a voice from heaven, during a bloody contest betwixt Lidel and Carwanolow, of which battle he had been the cause. According to his own prediction, he perished at once by wood, earth and water; for being pursued with stones by the rustics, he fell from a rock into the river Tweed, and was transfixed by a sharp stake, fixed there for the purpose of extending a fish-net:

« Sude perfossus, lapide percussus, et unda,
Hæc tria Merlinus fertur inire necem.
Sicque ruit, mersusque fuit lignoque prehensus,
Et fecit vatem per terna pericula verum [2]. »

« Fordun, contrary to the French authorities, con-

[1] Nous ne trouvons rien de semblable dans l'édition de Hearne, Oxford, M. DCC. XXII, cinq volumes in-8°. Voy. t. II, p. 228-230.

[2] W. Scott ou Fordun commettent ici une erreur en rendant Merlin victime d'un accident qu'il prédit et qui arriva à un autre. Comparez ce récit avec le passage de notre poëme, p. 17, v. 409 et suiv.

founds this person with the Merlin of Arthur; but concludes by informing us, that many believed him to be a different person[1]. »

Y a-t-il eu un ou deux Merlins? tous les deux ont-ils passé pour avoir eu le don de prophétie? c'est une question qu'il est difficile de décider. Geoffroy de Monmouth, en le supposant l'auteur du poëme que nous publions, reconnoît l'existence de deux Merlins, ainsi que la présence de l'esprit prophétique chez l'un et l'autre, en publiant, dans son histoire des Bretons, les prophéties attribuées à Merlin Emrys, ou Ambroise, qu'on dit avoir vécu sous Vortigern, et en intercalant dans sa vie de Merlin le Sauvage, qui passe pour avoir fleuri sous Arthur, une autre série de prédictions. Giraud le Cambrien et les triades bretonnes affirment qu'il y a eu deux Merlins, et Giraud ajoute, au sujet du dernier : « Longe plenius et apertius quam alter prophetavit[2]. » L'évêque W. Nicolson pense au contraire qu'il n'y a eu qu'un seul Merlin, et il réfute ceux qui pensent qu'il en a existé deux et même trois[3]. Le premier, George Ellis[4], a signalé cette singulière circonstance, savoir : que Geoffroy de Monmouth (en le supposant toujours l'auteur du poëme) a confondu les deux Merlins, quoiqu'il ait donné leurs prophéties séparément, et

[1] *The Minstrelsy of the Scottish Borders*, t. IV de *Sir Walter Scott's Poetical Works*, Edinburgh, printed 1833, p. 141, 143.

[2] *Itinerarium Cambriæ*, lib. II, cap. 8. — *Anglica, normannica*, etc., p. 870.

[3] *English historical Library*. London : M. DCC. XXXVI, in-fol., p. 31.

[4] *Specimens of early metrical Romances*, édition de 1811, t. I, p. 83.

sous une forme différente. De plus, ce dernier distingue celles de Merlin Ambroise de celles de Merlin le Sauvage [1].

Ralph Higden, dans la curieuse description métrique du pays de Galles qu'il a insérée dans son *Polychronicon*, parle ainsi des deux Merlins :

Ad Neuyn in North-Wallia
Est insula permodica
Quæ Bardiscia dicitur,
A monachis incolitur,
Ubi tam diu vivitur
Quod senior præmoritur.
Ibi Merlinus conditur
Silvestris, ut asseritur.
Duo fuerunt igitur
Merlini, ut conjicitur:
Unus dictus Ambrosius
Ex incubo progenitus,
Ad Kaermerthyn Demeciæ
Sub Vortigirni tempore,
Qui sua vaticinia
Proflavit in Snawdonia,
Ad ortum amnis Conewey,
Ad clivum montis Eryry,
Duias Embreys, ut comperi,
Sonat *collem Ambrosii*,
Ad ripam quando regulus
Vortiger sedit anxius.
Est alter de Albania
Merlinus, quæ nunc Scotia;
Repertus est binomius,
Silvestris Caledonius,
A silva Calidonia
Qua prompsit vaticinia,

[1] *Historia Britonum*, lib. XII, cap. 17.

Silvestris dictus ideo,
Quod, consistens in prælio,
Monstrum videns in aere
Mente cœpit excedere,
Ad silvam tendens propere;
Arthuri regis tempore,
Prophetavit apertius
Quam Merlinus Ambrosius[1].

Il y a ici un rapport évident avec le sujet du poëme que nous publions; bien que dans ce dernier nous ne trouvions aucune mention du *monstrum in aere.* Nous croyons devoir donner ici la traduction d'une partie de ce passage comme elle se trouve imprimée à la fin de la chronique de Caxton (édition de Wynkyn de Worde, 1498), à cause des curieuses remarques qu'on y rencontre sur la naissance de Merlin, lesquelles sont fortement empreintes des idées de l'époque :

At Nemyn in Northwales
A lytell ylonde there is
That is called Bardysay,
Monkes dwelle there alway,
Men lyue so longe in that hurst
That the oldest deyeth fyrst.
Men saye that Merlyn there buryed is,
That hyght also Syluestris.
There were Merlyns tweyne,
And prophecyed beyne,
One hyte Ambrose and Merlyn
And was ygoten by gobelyn
In Demecia at Carmerthyn,
Vnder kyng Vortygeryn;
He tolde his prophecye
Euen in Snowdonye

[1] Recueil de Gale, vol. III, p. 189, col. 2.

Atte heed of the water of Coneway
In the syde of mount Eryry,
Dynas Embreys in Walsshe
Ambrose hylle in Englysshe.
Kyng Vortygere sate on
The watersyde and was full of wone,
Then Ambrose Merlyn prophecyed
Tofore hym ryght tho.
What wytte wolde wene
That a fende myghte gete a childe?
Some men wolde mene
That he may no suche werke welde.
That fende that goth a nyght
Wymmen full ofte to gyle,
Incubus is named by ryght;
And gyleth men other whyle,
Succubus is that wyght.
God graunte vs none suche vyle,
Who that cometh in hyr gyle
Wonder happe shall he smyle,
With wonder dede
Bothe men and wymen sede
Fendes woll kepe,
With craft and brynge an hepe;
So fendes wylde
May make wymmen bere childe.
Yet neuer in mynde
Was childe of fendes kynde,
For withouten eye
Ther myght no suche childe deye,
Clergye maketh mynde,
Deth sleeth no fendes kynde;
But deth slewe Merlyn,
Merlyn was ergo no goblyn.

II.

PROPHÉTIES DE MERLIN,

APPLIQUÉES A DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

A une époque difficile à fixer, Cadwalader, chassé de la Bretagne insulaire, se préparoit à y rentrer, quand un ange l'en détourna en lui annonçant que les Bretons en auroient plus tard la souveraineté. Merlin, ajoute un écrivain, l'avoit prédit : « Ex Britannia vero Cadwaladrus fugiens, ad minoris Britanniæ regionem venit, ubi, dum per aliquod tempus manens redire Britanniam proponere, intonans ei vox angelica præcepit ne quod mente conceperat perficeret. « Quia Deus, inquit, ad præsens gentem « tuam in insula Britanniæ diutius regnare non velit, « antequam fatale tempus advenerit : tunc enim prop« ter fidei meritum Britones sunt regnum adepturi, « nec id tamen tempus futurum sperent priusquam « tuis potiti reliquiis, illas ex Roma Britanniam aspor« tabunt. » Hæc acer audiens ab angelo, Romam adiens ibidem defunctus est. Merlinus Ambrosius de receptione regni Britonum sic prophetatur : « Cadwaladrus « vocabit Conanum, et Albaniam in societatem acci-

« piet, tunc erit strages alienigenarum, tunc flumina « sanguine manabunt, tunc erumpent montes armo- « ria, et Bruti diademate coronabuntur, etc. » Porro filius ejus Inor et nepos Yny, nunc Wallia nunc Scotia recepti, collectis navibus, inquietatione sævissima regnum Britanniæ per multos annos affecerunt [1]. »

Nous lisons le passage suivant dans un ancien morceau biographique. Il est question d'Édouard le Confesseur et du comte Siward : « Postea vero, aliquibus annorum circulis revolutis, accidit quod Norrenses guerram moverunt regi, qui vacillando hesitabat quid sibi melius foret facturum; qui tandem, animo et consilio concordi, Northumberlandiam, Cumberlandiam, Wesmerilandiam comiti Sywardo contulit, eundem comitem inde investiendo. Qui terram illam circumquaque pacificavit, et contumelias et injurias regi illatas per multa vindicavit, ut effectus negocii antique Anglorum historie consonet, spiritu quasi prophetico concinenti quod providentia divina nasci permiteret ex specie rei irrationalis cum rationali commixte, scilicet ex urso et muliere, hominem qui vindicaret regem Anglie illustrem et gloriosum ab inimicis suis : quod totum fuit adimpletum in comite Sywardo vindicante invasiones et oppressiones sancto regi Edwardo illatas [2]. »

Suger, parlant de l'avénement de Henri Ier au trône,

[1] *Johannis Fordun Scottorum Historia*, apud Gale, t. I, p. 647, 648.

[2] *Vita et Passio Waldevi comitis*, t. II des *Chroniques anglo-normandes*, p. 109.

« duo dracones, domini scilicet libidinosi et feroces, « quorum alter invidiæ spiculo, id est Guillelmus Ru- « fus, in venatione sagitta suffocabitur : alter, id est « Rodbertus dux, sub umbra carceris stemma pristini « nominis, id est ducis, gerens peribit. Succedet leo « justitiæ, quod refertur ad Henricum, ad cujus rugi- « tum gallicanæ turres et insulani dracones contre- « miscunt, quia ipsa divitiis et potestate transcendit « omnes, qui ante illum in Anglia regnaverunt. » Sic cetera sophistæ liquido discutiant. Multa possem explanando dicere, si commentarium niterer vel scirem super Merlinum edere. Sed his omissis, ad narrationis ordinem revertar, et nostrorum casus veraciter prosequar [1]. »

A l'année 1153, Matthieu Paris, parlant de l'accord conclu entre les rois Étienne et Henri II, dit : « Et sic illud propheticum Merlini attendatur, quod dicit : « Nocebit possidenti, ex impiis pietas, donec « sese genitore induerit. » Manifestum est regem Stephanum, Henricum instituisse hæredem, quem non genuit, dum ipsum adoptavit in filium et regni participem, et post modo successorem [2], etc., etc. »

Un ouvrage qu'on n'a pas retrouvé dans le Vatican, où il est enfoui, et dont on a publié les rubriques seulement, contient celle-ci :

« De morte Willelmi primogeniti filii regis ipsius,

[1] *Ecclesiasticæ Historiæ lib. xij*, ap. Du Chesne, *Hist. Norman. Script.*, p. 887 et suiv.

[2] Matth. Paris., *Hist. Maj.*, edit. Lond., 1640, t. I, p. 86, ligne 27.

et de aliis, et de aliis ejusdem filiis, quidque de ipsis Merlinus prophetizaverit [1]. »

Dans le carême qui termina l'année 1172, Henri II quitta l'Irlande, où il se trouvoit. Arrivé dans le pays de Galles, il eut une aventure que Giraud le Cambrien rapporte ainsi : « Accedens itaque Meneviam, devote peregrinantium more pedes baculoque suffultus, canonicorum ecclesiæ processionem ipsum debita reverentia et honore suscipientium apud albam portam obviam invenit. Accidit autem ut procedente seriatim processione et rite præcedente, mulier cambrica ad pedes regis se subito provolveret, quæ et querimonia de loci illius episcopo facta et regi per interpretis linguam exposita, quoniam jus suum statim non est assequuta, voce altisona et proterva cum manuum quoque complicatione non modica, cepit coram omnibus exclamando ingeminare : « Vindica « nos hodie, Lechlavar, vindica genus et gentem de « homine hoc. » Cumque ab illis qui britannicam linguam noverant inhiberetur et expelleretur, ipsa tanto fortius et acrius in hunc modum vociferabatur, alludens illi fictitio vulgari, nec non Merlini proverbio quo dici solebat Angliæ regem Hiberniæ triumphatorem, ab homine cum rubra manu in Hibernia vulneratum, per Meneviam redeundo super Lechlavar moriturum.

« Erat autem hoc nomen lapidis qui trans flumen

[1] *Draco Normannicus*, lib. I, cap. XII (*Notices et extraits des manuscrits*, t. VIII, p. 301).

Aluni, quod cœmiterium a boreali ecclesiæ parte præterfluendo disterminat, jacens vice pontis fungebatur. Erat autem lapis hic marmoreus et pulcher, transeuntium pedibus superficie tenus (ut dictum est) perpolitus, decem pedes in longum et sex in latum præferens, atque unius pedis spissitudinem habens. Sonat autem *Lechlavar*, britannica lingua, *lapis loquax*. Erat enim de lapide hoc ab antiquo vulga[illegible] relatio quod cum hominis cadaver super illum aliquando deferretur, eadem hora in sermonem prorumpens ipso conatu crepuit medius, fissuram per medium adhuc prætendens. Unde et de barbarica superstitione illi antiquitus exhibita usque in hodiernum quoque per ipsum mortuorum corpora non efferuntur. Accedens igitur ad lapidem rex, quia forte illius vaticinii mentionem audierat, ad pedem lapidis paulisper gradum sistens et eundem acriter intuens, incunctante tamen passu audacter pertransiit. Verso itaque vultu ad lapidem respiciens, in vatem invectus, verbum hoc indignanter emisit : « Merlino mendaci quis de « cætero fidem habet? » Legator autem ibi cum aliis astans, et rei eventum observans, ut vatis injuriam vindicaret, sic alta voce subjecit : « Tu vero non es « rex ille, qui Hiberniam conquirere debet, nec de te « mentionem Merlinus fecit [1]. »

En 1173, les enfants de Henri II s'étant révoltés

[1] *Itinerarii Cambriæ Liber secundus*, cap. I, apud G. Camden, *Anglic. norman. hibern. cambr. a veteribus scripta*, édit. de Francfort, M. DCIII, p. 857, ligne 25.

contre leur père, à l'instigation de Louis, roi de France, de Raoul de Faye et (comme cela fut dit) même de la reine Éléonore, Jean Brompton ajoute : « Tunc vero adimpletum est illud Merlini vaticinium, qui ait : *Evigilabunt rugientes catuli, et postpositis nemoribus, infra mœnia civitatum venabuntur; stragem non minimam ex obstantibus facient, et linguas taurorum abscindent, colla rugientium onerabunt catenis, et avita tempora renovabunt.* Hoc vaticinium Merlinus de filiis regis Henrici prædixit, rugientes catulos eos vocans, pro eo quod guerram movendo in patrem et dominum surrexerunt [1]. »

Écoutons maintenant Benoît de Peterborough : « Hujus autem nefandæ proditionis auctores extiterunt Lodowicus rex Franciæ, et (ut a quibusdam dicebatur) ipsa Alienor regina Angliæ, et Radulfus de Faia. Prædicta quidem regina eo tempore habuit in custodia sua Ricardum ducem Aquitaniæ, et Gaufridum comitem Britaniæ, filios suos; et misit eos in Franciam ad juvenem regem fratrem illorum, ut cum eo essent contra regem patrem ipsorum. Tunc vero adimpletum est illud Merlini vaticinium, qui ait : « Evigilabunt rugientes catuli, et postpositis nemori-« bus, infra mœnia civitatum venabuntur; stragem « non minimam ex obstantibus facient, et linguas « taurorum abscident; colla rugientium onerabunt « catenis, et avita tempora renovabunt. »

[1] Coll. Twysden, col. 1083, 1084. *Rogeri de Hoveden Annalium pars posterior, Henricus secundus*, ap. Savile, p. 534, ligne 15.

« Hoc vaticinavit Merlinus de filiis regis Henrici, filii Matildis imperatricis, et vocans eos rugientes catulos, significavit illos insurrecturos contra patrem et dominum suorum, et contra ipsum werram moturos [1]. »

En 1188, Henri II ayant fait une paix honteuse avec le roi de France, Matthieu Paris remarque : « In hoc autem eventu, videtur prophetia (vel prognosticum dici debeat) Merlini completa, quæ dicit : *Dabitur maxillis ejus frenum, quod in armorico sinu fabricabitur* [2]. »

A ce même propos, Raoul de Dicet s'écrie : « Ecce rex Anglorum Henricus qui tot populos viriliter edomuerat, qui victoriam semper reportaverat ab inimicis, proh dolor! juxta prophetiam Merlini, maxillis suis dari frænum cognoscere potuit [3], etc. »

En 1189, Éléonore d'Aquitaine sortit de la prison où elle avoit gémi si longtemps : « Hiis profecto diebus venit in lucem prophetia Merlini, ubi dicitur : *Aquila :* siquidem regina illa est appellata : quia duas alas super duo regna, Francorum videlicet et Anglorum, expandit : et præterea propter rapacitatem, quia tam animas quam corpora sua rapuit speciositate. Hæc a rege Francorum disjuncta fuit propter con-

[1] *Benedictus abbas petroburgensis de vita et gestis Henrici II et Ricardi I*, ed. Thoma Hearne. Oxonii, e Theatro Sheldoniano, MDCCXXXV, deux volumes in-8°, t. I, p. 48, A. D. 1173.

[2] *Hist. Major,* edit. Lond., 1640, tom. I, p. 151, ligne 23. Suit l'explication.

[3] *Ymagines historiarum*, ap. Rog. Twysden, col. 645, ligne 16.

sanguinitatem, per divortium a rege Anglorum propter suspitionem et custodiæ carcerali deputata. Sic igitur Aquila rupti fœderis utrobique fuit. Quod autem addit, et tertia nidificatione gaudebit....[1].

« Alienor regina quæ per annos plurimos artæ fuerat deputata custodiæ, statuendi quæ vellet in regno potestatem accepit a filio. Datum siquidem est in mandatis regni principibus, et quasi sub edicto generali statutum, ut ad reginæ nutum omnia disponerentur. Itaque diebus istis propheticum illud venit in lucem quod ambiguitate verbi latuerat : *Aquila rupti fœderis tercia nidificatione gaudebit*. Aquila siquidem appellata quoniam duas alas expandit super duo regna, tam Francorum quam Anglorum; sed a Francis propter consanguinitatem disjuncta fuit per divortium, ab Anglis vero per custodiam carceralem a thoro viri segregata fuit. Custodiam dico sedecim annis continuatam. Sic *Aquila rupti fœderis* utrobique. Quod autem additum est, *tercia nidificatione gaudebit*, sic potes intelligere. Primogenitus filius Alienor reginæ Willelmus ætate puerili decessit. Henricus filius reginæ secundus sublimatus in regem hostiliter congressurus cum patre, naturæ debitum solvit. Ricardus filius tercius, tercia nidificatione notatus, maternum nomen in singulis intendebat extollere [2]. »

Cette prophétie, au reste, n'avoit pas reçu une ap-

[1] Matth. Paris., *Hist. Major*, edit. Lond. 1640, t. I, p. 152, ligne 32.
[2] *Ymagines historiarum*, auctore Radulpho de Diceto, ap. Twysden, col. 646, 647.

plication si précise qu'on ne lui en donnât quelquefois une autre. Écoutons Jean de Salisbury : « Et si transfretaverint, fortasse mediante Imperatrice pax ecclesiæ reformabitur, aut Deo propitio causa vestra in meliori calculo relinquetur. Instat enim tempus, ut aiunt, quo Aquila rupti fœderis, juxta Merlini vaticinium, frenum deauratura est, quod apro ejus datur, aut modo fabricatur in sinu armorico [1]. »

L'an 1174, le roi d'Écosse fut mis en prison, et l'on ne manqua pas de dire dans le public que cet événement coïncidoit clairement avec une des prophéties du célèbre barde gallois : « Rege autem (Scottorum) apud Richemont castellum carcerali custodiæ deputato, videtur impleta Merlini prophetia dicentis : *Dabitur maxillis ejus frænum, quod in armorico sinu fabricabitur*. Sinum armoricum vocans castellum de Richemont, ab armoricis principibus, et tunc ab hæreditario jure possessum [2]. »

Merlin, disoient les Gallois, avoit prédit que le roi Jean seroit placé parmi les saints : prophétie qui dut exciter l'étonnement universel ; mais il cessa bientôt quand on sut qu'il avoit été inhumé entre saint Wuls-

[1] *Joannis Saresberiensis Epistola* XXXVII *ad Thomam, cantuariensem archiepiscopum*, A. D. 1166, apud D. Bouquet, t. XVI, p. 534. Au mot *Aquila*, il y a un renvoi à la note suivante : « Id est, Henricus II, sic dictus ex prophetia Merlini quæ habet : *Aquila rupti fœderis tertia nidificatione gaudebit.* Verùm hoc vaticinium de uxore ejus Alienora interpretantur Radulfus de Diceto et Matthæus Paris ad annum 1189 in hunc modum, etc. Verùm hanc Merlini verba interpretationem, dum scriberet Saresb. nondum receperant. »

[2] Matthæi Paris. *Hist. Major*, edit. Lond. 1640, t. I, p. 130, ligne 23.

tan et saint Oswald : « Anno eodem (1216) rex Johannes... obiit autem xiv. kal. novembris, corpus ejus inde delatum usque Wigorn in ecclesia conventuali monachorum honorifice tumulatum est inter feretra sancti Wulstani et sancti Oswaldi; quamobrem vere bruti Britones fabulantur ridicule, fabellas vanas Merlini, quas falso tamen prophetias arbitrantur in eo fuisse completas, dicentes, quod inter sanctos collocabitur [1]. »

Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste, faisoit à son maître de magnifiques promesses qu'il appuyoit sur l'autorité de Merlin :

« Nec tibi des requiem, donec puer anglicus armis
Victa, quibus nil juris habet, tibi sceptra resignet,
Solus ut in regnis habeas regnare duobus,
Eradicato de nostris funditus hortis
Serpentis nivei toto cum stirpe veneno,
Ut britonis tibi promittunt præsagia vatis [2]. »

Au reste, voulez-vous chercher dans les prophéties de Merlin la vie de Henri III, vous saurez que beaucoup penchoient à croire qu'il y est désigné par le Lynx : « Erat autem [Henricus III] staturæ mediocris, compacti corporis, alterius oculi palpebra demissiore; ita ut partem nigredinis pupillo celaret.

[1] *Chronicon Thomæ Wikes,* apud Gale, t. II, p. 38.

[2] *Guillelmi Britonis-armorici Philippidos lib. XII,* v. 858. *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XVII, p. 286. D. Brial ajoute la note suivante : « Alludit ad vaticinium Ambrosii Merlini, quod sic incipit : *Væ rubeo draconi ! nam exterminatio ejus festinat. Cavernas ejus occupabit albus draco, qui Saxones, quos invitasti, significat ; rubeus vero gentem designat Britanniæ, quæ ab albo opprimitur,* etc. »

Robustus viribus, sed præceps in factis; in quibus tamen quia fortunatos et fœlices exitus habuit, putant eum multi apud Merlinum fatidicum per Lincem designatum, omnia penetrantem [1]. »

A sa qualité de prophète, Merlin joignoit celle de moraliste. Voyez le moine de Malmesbury : déclamant contre les débiteurs de mauvaise foi, il dit : « Merlinus de vobis ait : *Væ genti perjuræ!* Ostendens, propter perjurium, aliquod excidium nobis evenire [2]. »

Que n'avoit pas fait Merlin? il avoit prophétisé qu'en 1279, Edward III frapperoit une nouvelle monnoie ronde : « Anno 1279... rex [Edwardus] fecit incidi novam monetam, obulum scilicet et quadrantem rotundum, in quo prophetia Merlini videtur impleta, ubi dicitur denarium rotundum erit [3]. »

Il est très-naturel de penser que les Gallois étoient les premiers à croire à la prescience de leur barde. Quelques nobles de l'armée d'Edward Ier s'étant noyés vers l'île d'Anglesea, Matthieu de Westminster ajoute: « Hoc igitur Wallenses, non infortunio, sed miraculo ascribentes, suo principi suggesserunt quod viriliter ageret, nec timeret, eo quod in brevi, secundum prophetiam Merlini, diademate Bruti debuit coronari. Princeps igitur Walliæ Leolinus, assumpto exercitu copioso, ad campestria descendebat, fratri suo Da-

1 Matth. Paris., *Historia Major*, anno 1273, édit. de 1640, p. 1009, ligne 29.

2 *Johannis de Trokelowe Annales Edvardi II*, etc., p. 160.

3 *Henric. de Knyghton, de Eventibus Angliæ*, lib. III, apud R. Twysden, col. 2463, ligne 6.

vidi montana relinquens. Eadmundus hæres famosi militis, jam defuncti, Rogerii de Mortuo mari, cum quibusdam marchionibus irruit in exercitum Leolini, et sine detrimento suorum, magna multitudo Wallensium est perempta, in quo conflictu caput principis fuerat amputatum, et ad civitatem Londinensem deportatum, et hædera coronatum per multa tempora super Turrim Londin. fuit erectum, de qua prius pater suus Griffinus cecidit, et fractis cervicibus expiravit [1]. »

Parmi toutes ses prédictions, Merlin n'avoit eu garde d'oublier son pays. Un chroniqueur prétend que le prophète avoit annoncé le malheur de plusieurs Gallois : « Tunc multi nobiles de Wallensibus ad pacem regis venerunt; et qui nolebant, fame et inedia miserabiliter sunt consumpti; et, juxta prophetiam Merlini, facta est magna regni desolatio, velut si flumina sanguine manarent [2]. »

En 1329, Edward III ayant envoyé Adam Orleton, évêque de Worcester, et Roger Northborough, évêque de Lichfield et Coventry, ses ambassadeurs, afin de demander la régence de France pour leur maître, ceux-ci commencèrent ainsi leur discours :

« Ce fameux prophète Merlin, aux yeux duquel les plus mémorables événemens des choses humaines

[1] *Flores Historiarum*, édition de Londres, 1570, p. 370, ligne 23, anno 1282.

[2] A. D. 1282. — *Chronicon sive Annales Prioratus de Dunstaple*, ed. Thoma Hearne. Oxonii, e Theatro Sheldoniano, MDCCXXXIII, deux volumes in-8°, t. II, p. 474, 475.

ont esté clairement presens, nous a distinctement marqué dans ses predictions, qu'au temps où nous sommes les Lys et les Leopards seroient unis dans un mesme champ, et que les nobles royaumes de France et d'Angleterre n'auroient plus qu'un mesme monarque [1]. »

En 1346, Édouard III abordoit à la Hogue, et livroit la bataille de Crécy. Un rimeur de 1352 commence ainsi un poème sur cet événement :

« *How Edward at Hogges unto land wan*
And rade thurgh France or ever he blan.

Men may rede in romance right
Of a grete clerk that Merlin hight;
Ful many bokes er of him wreten,
Als thir clerkes wele may witten;
And zit, in many prevé nokes,
May men of Merlin bokes.
Merlin said thus, with his mowth,
Out of the north into the sowth
Suld cum a bare over the se,
That suld mak many man to fle;
And in the se, he said ful right,
Suld he schew ful mekill might;

[1] F. de Mezeray, *Histoire de France;* à Paris, Denys Thierry, etc., M. DC. LXXXV, in-fol., t. I, p. 384. L'auteur ajoute en marge : « Les Anglois commençoient toûjours leurs harangues par une prophétie de Merlin. » Cependant il paroît qu'il avoit un certain respect pour le vieux devin, car, p. 85 du même volume, à propos de la mort des enfants de Henri I, il ajoute : « Le fameux Merlin avoit prédit cette avanture. » On peut ajouter à la première réflexion de Mezeray cette phrase de Philippe de Comines : « Lors commença à parler le chancellier d'Angleterre, appellé l'évesque de l'Isle, et commença par une prophétie dont les Anglois ne sont jamais despourveuz, laquelle disoit que en ce lieu de Pirquegny se devoit faire une grant paix entre France et Angleterre. » Édition de Félix Guybert; Paris, 7 mars 1539, in-8°, feuillet c. l, recto et verso.

And in France he suld bigin
To mak tham wrath that er tharein;
Untill the se his taile reche sale
All folk of France to mekill bale.
Thus have i mater for to make,
For a nobill prince sake:
Help me god, my wit is thin!
Now Laurence Minot will bigin.

A bore es broght on bankes bare,
With ful batail bifor his brest,
For John of France will he noght spare,
In Normondy to tak his rest,
With princes that er proper and prest
Alweldand god, of mightes maste,
He be his beld, for he mai best,
Fader and sun and haly gaste [1]! »

Le 27 mars, quatrième dimanche du carême de l'an 1351, eut lieu le fameux combat des Trente à Mi-Voie, entre Josselin et Ploermel. Un poète de cette époque, qui le décrit, s'exprime ainsi :

« Or diroy de Bomcbourc qui tant a exploitié
De trente compaignons donc il est alié,
Ensemble lez maine belement droit au pré
Et leur a dit à toux, c'est fine véritez :
« J'ay fait lire mez livrez, Meslin a destiné
Que nous aron victoire sur Bretons au jour Dé,
Et puis sera Bretaigne france de vérité
Au bon roy Edouart, car je l'ai ordonné [2]. »

[1] *Poems on interesting events in the reign of King Edward III. written in the year MCCCLII. by Laurence Minot* (edited by Joseph Ritson). London : printed by T. Bensley, for T. Egerton, Whitehall. 1795, in-8°, p. 26, 27. Voyez aussi la note, p. 94-103.

[2] *Le combat de trente Bretons contre trente Anglois*... à Paris, de l'imprimerie de Crapelet, M DCCC XXVII, in-8°, p. 22. Voyez aussi l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, par Dom P. H. Morice, t. I, p. 280.

Écoutons maintenant deux curieux passages d'un historien qu'on ne sauroit jamais trop longuement citer : « Et ie vous recorderay a la lettre ce dont ie Jehan froissart acteur et croniseur de ces croniques en mon ieune aage ouy ainsi parler en vng manoir qui siet en vne ville a trente mille de londres quon appelle berquanestede [1]. Et estoit pour le temps que ie parle la ville, le manoir et seigneurie au prince de galles et pere audit roy richard. Et fut en lan de grace mil trois cens lxi [2]. Et fut pour ce que le prince et la princesse se deuoient departir dangleterre et aller en acquitaine tenir leur estat, le roy edouard dangleterre, ma dame la royne phelippes ma maistresse : le duc lyon de clarence, le duc iehan de Lenclastre et messire aymond qui depuis fut conte de Cantebruge et duc dyorth, et leurs enfans estoient la venus au dit manoir veoir le prince et la princesse pour prendre conge [3]. Et ie qui pour lors estoye en laage de vingtquatre ans et des clercs de la chambre de madicte dame la royne ouy seant sur vng banc vng cheualier parler et deuiser auecques plusieurs dames et

[1] Berkhamsted.

[2] Froissart paroît ici commettre une erreur. La conversation pouvoit avoir été amenée par la récente élévation de John of Gant au titre de duc de Lancastre, qui eut lieu le 13 novembre 1362.

[3] La visite du roi à Berkhamsted eut lieu après Noël ; et à la Chandeleur suivante, le Prince Noir fit voile pour la France. Voyez *The History of that most victorious monarch Edward IIId, king of England and France, and lord of Ireland*, by Joshua Barnes. Cambridge, printed by John Hayes for the author. MDCLXXXVIII, in-fol., book III, c. 8, p. 623.

damoiselles de la royne, et dist ainsi. Il y a en ce pays vng liure qui sappelle brust. Et dient moult de gens que ce sont des sors Merlin, mais selon le contenu de celluy liure le royaulme et la couronne dangleterre ne retournera pas au prince de galles ne au duc de clarence : ne ia ne seront roys dangleterre non obstant quilz soient filz au roy edouard mais retournera la couronne en lhostel de lenclastre. En ces iours que le cheualier dist la parole nestoit point henry le conte de derbyne : ne ne fut sept ans depuis. Mais ces parolles vindrent de mon temps a effect : car ie viz depuis le comte henry derby roi dangleterre [1]. »

Plus loin on lit : « Car le premier an que ie vins en angleterre au service de la noble royne phelippes le roy edouard, ladicte royne et tous leurs enfans estoient pour lors a barquemeste vng manoir du prince de galles seant oultre londres. Et la estoient venuz pour prendre conge du prince et de la princesse qui deuoient aller en acquitaine, et la ouy dire a vng cheualier ancien [2] deuisant aux Dames lequel dist. Nous auons vng liure qui sappelle le brust et deuise que le prince de Galles aisne filz du roy, le duc de clarence ne le duc dyorth ne de Clocestre ne seront

[1] *Le Quart volume de Froissart.* Imprimé a Paris Lan de grace mil cinq cens et dixhuyt le .xiie. iour doctobre pour Anthoine Verard libraire, etc., feuillet .lxxxx, verso, col. 1 et 2. — édit. angloise, trad. de Thomas Johnes. London : printed for Longman, etc., 1806, in-8°, vol. XII, ch. XIV, p. 95.

[2] Il le nomme plus bas *Berthelemieu de Brules.*

point roys dangleterre, mais retournera le royaulme a lhostel et lignee de Lenclastre [1]. »

En 1399, Richard II eut, avec Henri, duc de Lancastre, dans le château de Flint, une conversation dont voici une partie :

« Le roy Richart lui respondi alors : « Beau cousin de Lancastre... un autre ancien chevalier, qui estoit des conseilles du duc Henry,.. me dist en chevauchant à Cestre que la prise du roy et la destruccion avoient Merlin et Bede prophecisé dès leur vivant, et que se j'estoie en son chastel il le me monsterroit en la forme et manière comme je l'avoie veu advenir, disant ainsi :

« Il aura un roy en Albie, lequel regnera l'espace de xx à xxij ans en grant honneur et en grant puissance, et sera alié et adjoint avecques ceulx de Gaule, lequel roy sera deffait ès parties du nort en une place triangle. Ainsi me dist le chevalier qu'il estoit escript en un sien livre : la place triangle il l'aproprioit à la ville de Cornuay; et de ce avoit-il très bonne raison; car je vous say bien à dire qu'elle est en triangle, comme se elle eust esté ainsi compassée par une vraie et juste mesure. En ladicte ville de Cornuay fu le roy assez deffait; car le conte de Northomberlant le tira hors, comme vous avez oy devant, par le traictié qu'il fist à lui; et depuis n'ot nulle puissance. Ainsi

[1] *Le quart volume de Froissart*, etc., feuillet .c. x. recto, col. 2. — Édit. angl., t. XII, chap. XXXII, p. 192.

Voyez, sur cette prophétie, l'*Archaelogia*, t. XX, p. 261, note *m*.

tenoit ledit chevalier ceste prophecie vraie, et y adjoustoit grant foy et creance; car il sont de telle nature en leur pays, que en prophecies, en fanthonnes et sorceries croient très parfaitement, et en usent très volentiers; maiz il m'est advis que ce n'est pas bien fait; ains est grant faulte de creance [1]. »

Maintenant, si nous voulons connoître quel cours les prophéties de Merlin eurent en Écosse, Sir Walter Scott nous l'apprendra. Écoutons-le parler :

« The grave of Merlin is pointed out at Drummelziar, in Tweeddale, beneath an aged thorn-tree. On the east side of the church-yard, the brook, called Pausayl, falls into the Tweed; and the following prophecy is said to have been current concerning their union : —

« When Tweed and Pausayl join at Merlin's grave,
Scotland and England shall one monarch have. »

On the day of the coronation of James VI. the Tweed accordingly overflood, and joined the Pausayl at the prophet's grave. — PENNYCUICKS's *History of Tweeddale*, p. 26. These circumstances would seem to infer a communication betwixt the south-west of Scotland and Wales, of a nature peculiarly intimate; for I presume that Merlin would retain sense enough to choose for the scene of his wanderings, a country having a language and manners similar to his own.

« Be this as it may, the memory of Merlin Sylvester, or the Wild, was fresh among the Scots during

[1] *Archæologia*, t. XX, p. 374.

the reign of James V. Waldhave [1], under whose name a set of prophecies was published, describes himself as lying upon Lomond Law; he hears a voice, which bids him stand to his defence; he looks around, and beholds a flock of hares and foxes [2] pursued over the mountain by a savage figure, to whom he can hardly give the name of man. At the sight of Waldhave, the apparition leaves the object of his pursuits, and assaults him with a club. Waldhave defends himself with his sword, throws the savage to the earth, and refuses to let him to arise till he swear, by the law and lead he lives upon, « to do him no harm. » This done, he permits him to arose, and marvels at his strange appearance :

« He was formed like a freike [man] all his four quarters;
And then his chin and his face haired so thick,
With haire growing so grime, fearfull to see. »

He answers briefly to Waldhave's enquiry concerning his name and nature, that he « drees his « weird, » *i. e.* does penance in that wood; and, having hinted that questions as to his own are offensive, he pours forth an obscure rhapsody concerning futurity, and concludes,

« Go musing upon Merlin if thou wilt :
For I mean no more, man, at this time. »

« This is exactly similar to the meeting betwixt

[1] « I do not know whether the person here meant be Waldhave, an abbot of Melrose, who died in the odour of sanctity, about 1160. »

[2] Voyez ci-après, page 18, vers 431 et suivants.

Merlin and Kentigern in Fordun. These prophecies of Merlin seem to have been in request in the minority[1] of James V; for, among the amusements with which Sir David Lindsay diverted that prince during his infancy, are

« The prophecies of Rymer, Bede, and Merlin. »
Sir David Lindsay's *Epistle to the King*.

And we find, in Waldhave, at least one allusion to the very ancient prophecy, adress to the Countess of Dunbar : —

« This is a true token that Thomas of tells,
When a ladde with a ladye shall go over the fields. »

The original stands thus : —

« When laddes weddeth lovedies. »

« Another prophecy of Merlin seems to have been current about the time of the Regent Morton's execution. When that nobleman was committed to the charge of his accuser, Captain James Stewart, newly created Earl of Arran, to be conducted to his trial at Edinburgh, Spottiswoode says, that he asked, « Who « was Earl of Arran ? » and being answered that Captain James was the man, after a short pause, he said, « And is it so? I know then what I may look for! » Meaning, as was thought, that the old prophecy of the « Falling of the heart[1] by the mouth of Arran, » should then be fulfilled. Whether this was his mind or not, it is not known; but some spared not, at the

[1] « The heart was the cognizance of Morton. »

time when the Hamiltons were banished, in which business he was too earnest, to say, that he stood in fear of that prediction, and went that course only to disappoint it. But if so it was, he did find himself now deluded; for he fell by the mouth of another Arran that he imagined. » — SPOTTISWOODE, 313. The fatal words alluded to seem to be these in the prophecy of Merlin : —

« In the mouthe of Arrane a selcouth shall falle,
Two bloodie hearts shall be taken with a false traine,
And derfly dung down without any dome [1]. »

Au reste, cette mode d'appliquer aux événements les prophéties de Merlin ne se borna pas à l'Angleterre. Dans sa chronique des guerres des Albigeois, un troubadour fait tenir au pape Innocent III, au concile de Latran, qui eut lieu en novembre 1215, un discours dont voici la fin :

« E si lefans es pros ben sabra que deu faire
Car ja no lamara lo coms de Montfort gaire
Ni nol te per so filh ni el lui per son paire
Car be ouit Merlis que fo bos devinaire
Quencar vindra la peira e cel que la sap traire
Si que per totas partz auziretz dir e braire
Sobre pecador caia [2]. »

Le passage suivant, probablement relatif à Philippe le Long, nous montre que cette mode avoit aussi cours en France :

[1] *The Minstrelsy of Scottish border*, Edinburgh, printed 1833, post-8°, t. IV de *Sir Walter Scott's poetical Works*, p. 143-147.

[2] Édition de M. Fauriel, p. 254, v. 3587.

« Sinor, lonc tens fout-il que Mellins profita
Que Philippes de France, .i. sinor qui si a,
Conquerra tout ce ters quanqu'il fout par deçà;
Mès toutevois dit je l' qu'encore Glais l'arra[1]. »

Une partie du travail auquel nous nous sommes livrés a été déjà faite, si nous en croyons le titre suivant d'un livre que nous n'avons jamais vu :

« *The Life of Merlin, sirnamed Ambrosius. His Prophisies and Predictions interpreted; and their Truth made good by our English Annals.* Published by T. Heywood. London, 1641. 4to. with frontispiece (by Hollar). — London, 18... 8vo[2]. »

[1] *La Pais aus Englois*, v. 21 (*Jongleurs et trouvères*, p. 171).

[2] Lowndes, *the bibliographers Manual*, t. II, p. 926, col. 2. — M. John Webb cite sous un autre titre un ouvrage qui n'est peut-être que le même. Voyez l'*Archaeologia*, t. XX, p. 271, note v.

III.

OPINION DES ÉCRIVAINS DU MOYEN AGE,

AU SUJET DE LA VÉRITÉ DES PROPHÉTIES DE MERLIN.

Peu d'auteurs du moyen âge ont contesté le don de prophétie attribué à Merlin; et la plupart, l'admettant, se sont attachés à en chercher la raison. Giraud le Cambrien, après avoir parlé de Chalcas et de Cassandre, dit : « Sicut et olim, stante adhuc Britonum regno, gentis excidium, et tam Saxonum primo, quam etiam Normannorum post adventum, Merlinus uterque tam Calidonius, quam Ambrosius, fertur vaticinando declarasse. » Après avoir cité saint Pierre, la Bible et saint Jérôme, pour prouver que le don de prophétie vient de Dieu, Giraud continue : « Hæc dicit dominus Deus, vel aliquid in hunc modum more prophetico; et quia talis prophetandi modus in Merlino non reperitur, eum potius pythonico spiritu locutum esse plerique conjectant; et quia etiam de sanctitate ipsius vel devotione, quamque fidelis fuerit minime legitur. Ad quæ respondeo quod

non solum sanctis, sed infidelibus interdum et gentilibus, sicut Baalæ et Sibyllæ, et etiam malis, ut Cayphæ, sicut et Beleæ, prophetiæ spiritus datus est. » L'auteur continue en citant Origène, saint Jean l'Évangéliste, les Actes des Apôtres, saint Matthieu et saint Luc, et rapporte un miracle d'Alexandre le Grand; puis il reprend en ces termes : « Merlini itaque prophetiam legimus, sanctitatem ejus vel miracula non legimus. Objiciunt, et quia prophetiæ non extra se fiebant, quando prophetabant, sicut de Merlino Silvestri legitur, quod amens factus prophetabat, etc. [1]. »

Vincent de Beauvais, donnant la biographie de Merlin, la termine par les mêmes réflexions que Giraud : « Anno sequenti (Theodosii et Valentiniani, 18°) rex Vortigernus, consilio inito cum sapientibus, quid agere deberet, ad tutamen sui, jussit convenire artifices, ut ei turrim fortissimam construerent. Sed cum opera eorum tellus absorberet, suasum est ei, ut hominem sine patre quæreret, et ejus sanguine lapides et cæmentum aspergi præciperet, quasi hoc facto fundamentum stare potuisset. Inventus igitur adolescens, cui nomen erat Merlinus, qui cum matre sua adducitur coram rege, quæ professa est de spiritu in specie hominis se illum concepisse [2].

« Merlinus autem multa obscura revelavit, multa prædixit futura : aperuit enim sub fundamento lacum, sub lacu duos latere dracones, quorum unus

[1] *Descriptio Cambriæ*, cap. XVI, apud Camden, p. 889, 890 *bis*.

[2] Voyez aussi *Radulphus Dicetus, de regibus Britonum*, apud Gale, t. I, p. 558.

rubeus, populum Britonum, alter vero albus, gentem Saxonum designaret, et quis in conflictu suo alteri prævaleret. Prædixit Aurelium Ambrosium devicto Hengisto et combusto Vortigero regnaturum. Fratremque ejus Vterpendragonem in regno ei successurum, et utrumque veneno periturum. Arthurum vero quem Aprum Cornubiæ vocat, prophetavit quod ecclesiæ Dei succurreret, quod insulas occidentales sibi subjugaret, quod gallicanas provincias possideret, quod Romano exercitui terribilem se exhiberet, et quod exitum dubium haberet. Prænunciavit quod archiepiscopatus Londoniarum transferendus esset in Doroberniam, quæ modo Cantuaria nominatur, et quod Eboracensis archiepiscopus, scilicet beatus Samson, cum 7. episcopis ad armoricanam transiret regionem, quæ modo minor Britannia nominatur. Prophetavit etiam quod sub Normannorum[1] domino redigenda esset Anglia, et alia plurima quæ vix intelligi possunt donec apparere incipiant. Solet enim spiritus Dei, per quos voluerit mysteria sua loqui, sicut per Sibyllam, sicut per Balaam cæterosque hujusmodi[2]. »

[1] Dans deux endroits des Prophéties, il est parlé de la Neustrie. Si Merlin est l'auteur des prédictions qui lui sont attribuées, il n'a pu se servir de ce nom ; car il florissoit sous Vortigern, qui dut cesser de vivre en 460, si l'on en croit *la Bibliotheque historiale de Nicolas Vignier, de Bar sur Seine, medecin et historiographe du roy*. A Paris, chez Abel l'Angelier, M.D.LXXXVII. Trois volumes in-folio, t. II, p. 79; et la Neustrie n'étoit point encore connue sous ce nom : elle ne le fut que long-temps après sous les enfants de Clovis Ier, qui mourut en 514 ou 515. Voyez la *Notitia Galliarum* d'Hadrien Valois, au mot NEUSTRIA.

[2] *Vincentii Belvacensis Speculum historiale*, lib. XX, cap. XX. On lit en note dans l'édition de Douai, de 1624 : « De Merlino historia Scotorum

John de Fordun, parlant des prophéties de Merlin, n'hésite pas à les croire vraies, et il conclut en demandant si cela n'est pas ainsi par la permission de Dieu, qui est le maître des événements :

« Aurelii regis simul et sui prædecessoris Vortigerni diebus, vates quidam ex Cambria, Merlinus nomine, plura quasi prophetice cecinit ad intelligendum obscura, quæ, donec contingant nullatenus haud vix a quoquam discerni valeant, sed contingentia sæpius, vel postquam acciderint, a multis creduntur agnosci : hæc autem quæ prædixerat, in chronicis Galfridi libro sexto, prope finem, reperies, unde quidam,

« Vortiger in veste regali sedit honeste,
Merlino stante ventura pericula fante [1]. »

Sic enim incipit : « Sedente Vortigerno super ripam « exhausti stagni, etc. » Quod autem Britones a Saxonibus fuissent expellendi, suis aperte continetur dictis; etiam Saxones prius a Danis superandi, postmodum a Neustrensibus, i. Normannis, deiciendi, quæ quidem per omnia nostris diebus noscuntur veraciter

dubie satis loquitur : Sic enim scribit Leslœus in vita Congalli, lib. 4, id quod Merlinus vates ex nobili fœmina (ut dicitur) susceptus illi prædixerat. Porro Merlini hujus quicumque sit liber obscurarum prædictionum omnino inter libros prohibitos a Patribus Concilii Tridenti recensetur, unde non eum Spiritu Dei plenum, sed potius malo dœmone agitatum scripsisse perhiberem. Cæterum, si quis melius certiusque velit intelligere quis fuerit insulæ status illo sæculo, legat Paulum Diaconum in 14 Hist. rerum romanarum. »

[1] Nous ne nous expliquons ici la présence de ces deux vers qu'en supposant qu'ils se trouvoient originairement dans un manuscrit, sous une miniature dont ils donnoient l'explication.

perimpleta. Ab hiis itaque, qui modo regnant in Anglia, Normannis iterum Britones, concomitantibus armoricis gentibus et albanicis, regnum erepturos pristinum prædixit, et inibi de cætero regnaturos. Ceterum, sive divinaciönis hujusmodi futura, quæ nondum, ut putatur, fiunt, sive fienda contingent, annon ejus constant arbitrio, cui præterita simul et futura præsencia continue præsto sunt[1]? »

Quant à Pierre de Blois, dans son *Invectiva contra depravatorem operum Blesensis*, il s'écrie : « Non solum *Merlinum*, sed et te prophetam voco : nam propheta est Antichristi : jam enim per te operatur mysterium iniquitatis. Sane nunquam Merlinum ponendum decrevi in catalogo sanctorum, quia sæculo sunt sanctorum, sed te et ipsum constituo inter prophetas Baal, annumero inter quadragintos prophetas Achab, qui ei in mendacio divinabant... Certe si Merlinum prophetam irrisorie dixi, non debueras excanduisse tam graviter, ut mihi notam adulatoris inureres[2]. »

C'est peut-être ici le lieu de citer, à défaut des originaux, les paroles d'un savant académicien : « Je n'ai point insisté sur les fables de Merlin, sur lesquelles nos sçavans de France furent partagés, sui-

[1] *Johannis de Fordun Scottichronici volumen secundum*, édition de Hearne, lib. III, p. 202, 203; *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ Scriptores* XV, *opera Thomæ Gale*, t. I, p. 631.

[2] *Petri Blesensis Bathoniensis in Anglia archidiaconi Opera omnia*, ed. Petro de Gussanvilla. Parisis, sumptibus Simeonis Piget, M. DC. LXVII, in-folio, p. 461, col. 2. Voyez aussi p. 554.

vant le parti qu'ils tenoient par rapport au roi d'Angleterre. Arnoul de Lisieux y ajouta foi aussi bien que l'écrivain appelé Alain, et Baudoüin de Ninove. Sarisbery atteste qu'on n'en faisoit pas grand cas et il les expliqua à sa manière. On voit-là qu'il agissoit par ressentiment[1]. »

Guillaume de Newbridge ne sait par quelles paroles exprimer l'indignation que lui causent ce qu'il appelle l'imposture de Geoffroy Arthur et la croyance qu'on avoit aux prophéties de Merlin : « At contra quidam nostris temporibus pro expiandis his Britonum maculis scriptor emersit, ridicula de eisdem figmenta contexens, eosque longe supra virtutem Macedonum et Romanorum, impudenti vanitate, attollens. Gaufridus hic dictus est, agnomen habens Arturi : pro eo quod fabulas de Arturo ex priscis Britonum figmentis sumptas, et ex proprio auctas per superductum latini sermonis colorem honesto historiæ nomine palliavit. Qui etiam majori ausu, cujusdam Merlini divinationes fallacissimas, quibus utique de proprio plurimum adjecit, dum eas in latinum transfunderet, tanquam autenticas, et immobili veritate subnixas prophetias vulgavit. Et hunc quidem Merlinum patre incubo dæmone ex

[1] *L'État des sciences en France, depuis la mort du Roy Robert, arrivée en 1031, jusqu'à celle de Philippe le Bel, arrivée en 1313. Dissertation de M. l'abbé Lebeuf.* A Paris, rue S.-Jacques, chez Lambert et Durand, M. DCC. XLI, in-8°, p. 159, 160. En marge l'auteur cite : « *Ep. I ad Thom. Cantuar. Spicil. t. 2. p. 158 et 175. Epist. 167 et 275.* » Nous n'avons rien trouvé dans les deux éditions du *Spicilegium* de D. Luc d'Achery.

fœmina natum fabulatur : cui propterea tanquam patrissanti excellentissimam atque latissimam tribuit præscientiam futurorum : cum profecto, et veris rationibus et sacris litteris doceamur, dæmones a luce Dei seclusos futura nequaquam contemplando præscire : sed quosdam futuros eventus ex signis sibi quam nobis notioribus, conjiciendo magis quam cognoscendo, colligere. Denique in suis quamvis subtilioribus conjecturis sæpe falluntur, et fallunt : cum tamen per divinationum præstigias apud imperitos, quam utique non habent, præscientiam sibi arrogent futurorum. Sane divinationum Merlini perspicua fallacia est in his quæ in regno Anglorum contigisse noscuntur post mortem prænominati Gaufridi, quia divinationum illarum nænias ex britannico transtulit : quibus, ut non frustra creditur, ex proprio figmento multum adjecit. Porro ad ea, quæ vel ante ipsum, vel in diebus ejus evenerunt, taliter sua, quod utique facile poterat, temperavit figmenta, ut congruam possent interpretationem recipere [1] ».

Plus loin, l'historien que nous venons de citer revient sur le même sujet, comme s'il eût craint de n'en avoir pas dit assez : « Quomodo enim historiographi veteres, quibus ingenti curæ fuit nihil memorabile scribendo omittere, qui etiam mediocria memoriæ mandasse noscuntur, virum incomparabilem

[1] *Guilielmi Neubrigensis Historia sive Chronica rerum anglicarum, libri quinque*, edent. Hearne. Oxonii, e Theatro Sheldoniano, M. DCC. XIX. in-8°, t. I, prooemium, p. 7.

ejusque acta supra modum silentio præterire potuerunt? Quomodo, inquam, vel nobiliorem Alexandro Magno Britonum monarcham Arturum ejusque acta, vel parem nostro Esaiæ Britonum prophetam Merlinum ejusque dicta silentio suppresserunt? Quid enim minus in præscientia duntaxat futurorum tribuit suo Merlini, quam nos nostro Esaiæ : nisi quod ejus vaticiniis nos audet inserere, *Hæc dicit Dominus*, et erubuit inserere, *Hæc dicit Diabolus*, quippe hoc debuit congruere vati, incubi dæmonis filio? Cum ergo nec tenuem de his veteres historici fecerint mentionem, liquet a mendacibus esse conficta, quæcumque de Arturo atque Merlino ad pascendam minus prudentium curiositatem, homo ille scribendo vulgavit[1] ».

Dans le seizième siècle encore, un auteur anglois déclaroit que dans certains cas Merlin méritoit autant de confiance que Balaam : « As I was wrytynge this matter an old Prophecy of Merline came vnto my remembraunce. That after the manyfolde irrupcions of straungers, the kinges of thys realme shuld be ones agayn crowned wyth the Dyademe of Brute, and beare his auncyent name, the new name of straungers so vanishinge awaye. He that applyeth vnto this a right vnderstandinge shall fynde is very true.... As well may ye geve credence to this Merlyne whan he vttereth the verite, as vnto olde Balaam the

[1] *Guilielmi Neubrigensis Historia*, etc., t. I, proœmium, p. 12, 13.

sothsayer, which at a tyme prophecyed the commynge of Christ [1], » etc.

Enfin, Rabelais, qui se moquoit de tout, ne devoit pas manquer de se moquer de notre barde. C'est ce qu'il fait par les paroles suivantes qu'il met dans la bouche de frère Jean des Entommeures : « Par sainct Goderan (dist le moyne), telle n'est mon exposition : le style est de Merlin le Prophète : donnez-y allegories et intelligences tant graves que vouldrez, et y ravassez, vous et tout le monde ainsi que vouldrez [2]. »

IV.

ÉCRITS ATTRIBUÉS A MERLIN.

Ce qui reste des poésies attribuées à Merlin a été imprimé dans *the Myvyrian Archaiology of Wales, collected out of ancient manuscripts, volume I, Poetry* [3]. En voici la liste :

[1] *The first two Parts of the Actes or vnchast Examples of the Englysh Votaryes, gathered out of their owne Legenades and Chronycles by Johan Bale, and dedycated to our most ed oubted* (sic) *Soueraigne Kynge Edward the syxte.* Jmprinted at London by Abraham Vele, dwellyng in Paules Churcheyarde at the Sygne of the Lambe. Anno 1551. Petit in-12, p. 40 verso.

[2] *Gargantua,* liv. I, chap. LVIII.

[3] (Published by Owen Jones, Edward Williams, William Owen). London : printed by S. Rousseau, etc. 1801. gr. in-8°.

Il existoit encore du même barde une petite pièce dont John Price nous a conservé quatre vers :

« Legi item alia Merlini carmina antiquissima, quæ mentionem faciunt rei gestæ ab Arthuro ad Calydoniam siluam, quæ huc ascribenda non temerè putaui, ad perpetuandam huiusmodi antiquitatis memoriam : ea sunt huiusmodi.

Saith ugein haelion a aethant ygwyllon
yng koed Kelydon y daruyant :
kanys mi vyrdin wedy Taliessin
Bythad kyffredin vyn darogan;

Quorum quidem Brytannicorum Rythmorum sensus, Latino carmine sic efferri potest.

Iamq; aberant procerum viginti terq; quaterq;
Sylua quibus vitæ tulerat Celedonia finem :
Quod non obscuro cecini clamore futurum.
Post Thaliessinum Merlinus.

Quibus quidem carminibus, centum quadraginta generosi animi viros in silua Calydonia extinctos fuisse innuit, idq; à se Merlino post Thaliessinum vate publico attestatum [1].»

Bale, et, d'après lui, Fabricius, attribuent aux deux Merlins d'autres écrits. Écoutons parler ce dernier auteur, au sujet de Merlin Ambroise : « Scripta ei apud Baleum Cent. 1. cap. 48. tribuuntur : *Super*

[1] *Historiae Brytannicae Defensio*, Ioanne Priseo eqvestris ordinis brytanno avthore. Londini, impressum in ædibus H. Binneman, anno. 1573, in-4°, p. 121.

arce Vortigerni, et *Epitaphium sexti Regis*, tum *contra Vortigerni Magos* et *super quodam Cometa*. Videntur autem hæ particulæ ejus *prophetiarum*, quas cum expositione sive glossa Manuscriptas servari Cantabrigiæ in Collegio S. Petri testatur pag. 90. etiam *tres libros Vaticinalis historiæ* memorans, Latine Manuscriptos Oxoniæ in Collegio Mertonensi, et Cantabrigiæ, Gallice vero in Collegiis S. Petri et S. Benedicti.... In Bibl. Cottoniana pag. 76. Manuscriptæ Prophetiæ quædam de Anglia et Scotia, Merlini, Sibyllæ et de Aquila, versibus confictæ : et Egerlini de asino coronato etc. prosa. Citatur prophetia Merlini in Chronico Alberici ad A. 1136. pag. 278. et ad A. 1139. pag. 286. Nic. Triveti pag. 237. 253. etc....

« *Merlinus Caledonius*.... Versus sexaginta divinatorios hexametros de rebus Italicis, in Estensi Bibl. sub Merlini nomine reperit vulgavitque illustris Muratorius ad calcem tomi octavi scriptorum Italiæ[1]. »

Revenons maintenant aux prophéties attribuées à

[1] *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, ed. Mansi, tom. V, p. 69, 70.

J'ai vu en outre, à Durham, dans le cabinet de M. James Raine, bibliothécaire de la cathédrale, un manuscrit sur papier, de 1484 environ, en latin et en anglois, en prose et en vers, qui contient *Profesia Merlini* et *Prophecie hermerice*. « Hermericus in historia Almanorum (y est-il dit) sicut Merlinus in historia Britonum prophetizat. » De plus, on a publié en 1603, pour la première fois, un corps de prophéties écossoises, dont une partie sont attribuées à Merlin : ce qui nous a engagé à les réimprimer à la suite de notre recueil, d'après la dernière édition d'Edinburgh.

Le fragment dont il est parlé dans l'article suivant appartenoit peut-être à un corps de prophéties de Merlin :

« 784 Prophecies. — A Fragment of a Collection of Prophecies relating

Merlin : voici l'histoire de leur apparition ou de leur *reissue* en Angleterre. Dans la première partie du XIIe siècle, Walter Calenius, archidiacre d'Oxford, voyageant dans la Bretagne armorique, trouva un livre excessivement vieux, contenant un récit versifié des faits et gestes des anciens Bretons. Il l'emporta en Angleterre et le remit entre les mains de Geoffroy Arthur, plus connu sous le nom de Geoffroy

to English Affairs, written in Latin Leonines, and explained at some length in Latin Prose, in six leaves in large folio, UPON VELLUM, 2 *l.* 2 *s.* *14th. Century.*

This curious fragment of a work, which I do not know to exist elsewhere, begins at the 22nd chapter thus in the metrical part : —

« Tempore rex dicto Gallorum calle relicto,
Anglorum terra pacem statuet sine guerra,
Mutet censores sex demone deteriores,
Qui per terrores dispergent inferiores,
Exactorque gregis fiet pacto sine legis
Successor Thome sublatus munere Rome, » etc.

It contains curious allusions to the history of the times, particularly the transactions with Scotland, to the great pestilences in the 14th century, etc. The prose commentator makes the following allusions to a pestilence which he says was to occur about the close of the century : — « Tertio est notandum quod quando ista duo (planeta) simul apparent, sunt signa mortis et pestilencie, etc.... Hiis premissis clarius patebit exposicio. Decit enim cum estas Saturni, i. calor inordinatus sive destructivus causatus ex natura Saturni, ruet, i. accidet, vel fiet in terra, quod continget per modicum tempus ante annum Christi M. CCCC. quinto, sicut expressius alias calculabo per astronomiam. »

The ancient prophecies are often almost as valuable as chronicles, because they consist chiefly of descriptions of events which are passed at the time of their composition, and often furnish us with curious historical circumstances and allusions, for which we may look in vain elsewhere. » *Supplement to Thomas Thorpe's Catalogue of ancient manuscripts....* M. DCCC. XXVI, in-8°, p. 165.

de Monmouth, avec prière de le traduire en latin et de le publier. Geoffroy s'empressa de se rendre aux désirs de Walter : il composa en prose latine son Histoire des Bretons, qu'il dédia à Robert, comte de Glocester, fils naturel d'Henri Ier [1]. Le quatrième livre de cet ouvrage est consacré en entier aux prophéties de Merlin [2].

[1] On trouve dans la bibliothèque de Berne un manuscrit de son Histoire des Bretons avec une dédicace au roi Étienne, qui naquit en 1105 et qui mourut le 25 octobre 1154 *.

[2] Geoffroy Arthur vivoit au milieu du XIIe siècle et fut élu évêque de Saint-Asaph, dans le pays de Gales, en 1151 **. Voyez, sur cet auteur, Bale, *Script. illust. Maj. Brit. catalogus*, p. 194, 195; Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, édit. de Padoue, t. III, p. 10, 11; Vossius, *de Historicis latinis*, lib. II, cap. LII, p. 392-394; Nicholson, *the Engl. Hist. libr.* Lond. 1737, p. 36, 37; Warton, *Hist. of Engl. poetry*, édit de Price, vol. I, p. ix; Tanner, *Bibliotheca britanno-hibernica;* Londini, 1784, p. 305, 306; *Archæologia*, tom. XII, p. 56; Roquefort, *de l'État de la poésie françoise dans les* XIIe et XIIIe *siècles*, p. 142; *Histoire littéraire de la France*, vol. XIII, p. 521; Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, vol. IV, p. 129; Camden, *Britannia*, Lond. 1595, in-fol., p. 8; et surtout *an Historical Tour in Monmouthshire, illustrated with views*, by Sir R. C. Hoare, Bart. *a new map of the county, and engravings;* by William Coxe... part. the second. London, printed for T. Cadell, jun., and W. Davies, 1801 ***, in-4°, pag. 295-298. En regard de la page 295 se trouve *remains of the priory at Monmouth and Geoffrey of Monmouth's study*, gravure.

Le manuscrit du Roi, Musée britannique, 13 c. IX, contient un abrégé de la chronique de Geoffroy, par Henri de Huntingdon.

Il paroît que Geoffroy songea aussi à traduire un autre livre relatif à la migration du clergé breton en Armorique. En effet, au livre VIII, chapitre 2, de son Histoire, il dit : « Sed hæc alias referam, cum librum de exulatione eorum transtulero. »

Voyez sur la véracité de Geoffroy de Monmouth et sur les sources où il

* Sinner, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ Bernensis*, tom. II, p. 242.

** *Chronica Normanniæ* (du Chesne, *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui*, p. 986, B); *Matt. Paris. Hist. Angl.* édition de 1644, p. 60, col. 1, F.

*** Cet ouvrage a été revu dans le *Gentleman's Magazine*, cahier de juin, 1801, p. 529-533. Ce qui y concerne Geoffroy s'y trouve p. 530-532.

Geoffroy avoit d'abord, dit-il, l'intention de ne les publier qu'après son Histoire, dans la crainte où il étoit d'être moins exact, s'il avoit en main ces deux ouvrages à la fois; mais pressé par ses amis et surtout par Alexandre, évêque de Lincoln, de les donner à la suite de la partie de son Histoire, où il est question de Merlin, il ne balança plus, et il fit précéder sa traduction des Prophéties d'une lettre au prélat, dans laquelle nous lisons ces détails.

Ces prophéties, dont nous avons montré la brillante fortune, furent peu après leur publication le sujet sur lequel s'exerça un savant commentateur, déjà célèbre par plusieurs écrits. Nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'extraire d'un ouvrage justement estimé les passages qui s'y trouvent relativement à ce travail.

« 13. Un commentaire sur les prophéties d'Ambroise Merlin, auquel on a donné pour titre : *Alani magni de Insulis, doctoris universalis, explanationum*

a puisé, Ellis, *Specimens of early metrical Romances,* édition de 1811, vol. 1, p. 89-101; et Sharon Turner, *Quarterly Review,* 1826, vol. XXXIV, p. 285-289.

Giraud le Cambrien donne une preuve très-singulière de la fausseté des récits de Geoffroy de Monmouth dans les passages suivants : « Notandum autem quod in his urbis legionum partibus fuit diebus nostris vir quidam cambrensis, cui nomen Melerius, futurorum simul et occultorum scientiam habens.... Contigit aliquando, spiritus immundis nimis eidem insultantibus, ut evangelium Johannis ejus in gremio poneretur : qui statim tanquam aves evolantes omnes penitus evanuerunt. Quo sublato postmodum, et Historia Britonum a Galfrido Arthuro tractata experiendi causa loco ejusdem subrogata, non solum corpori ipsius toti, sed etiam libro superposito longe solito crebrius et tædiosius insederunt. » *Itinerarii Cambriæ liber primus,* cap. v, apud Camden, p. 837, ligne 5 et suiv.

in prophetiam Merlini Ambrosii, britanni, libri septem. Nous nous étendrons un peu sur cet ouvrage, non seulement parce qu'il lui est contesté par des très-habiles gens, mais parce que de tous les écrits d'Alain, c'est celui qui peut nous donner le plus de lumières sur sa personne.

« Il expose d'abord le motif qu'il a eu de l'entreprendre : c'est, dit-il, qu'à la vue des événements extraordinaires qui se passaient en Angleterre, tout le monde parlait des prophéties de Merlin, qui paraissaient avoir leur acccomplissement; mais peu de personnes connaissaient assez l'histoire pour en faire l'application aux événements. Quant à lui, il se croit assez versé dans l'histoire des Bretons, des Saxons, des Anglais, des Normands et des Français, pour donner de ces prophéties des explications satisfaisantes, au moins jusqu'à son temps, qui était le règne d'Henri II.

« Il examine ensuite plusieurs questions relatives à la personne de Merlin : 1° s'il était chrétien; et il n'en doute pas, attendu que, dans le temps où il vivait, l'Angleterre avait déjà embrassé le christianisme; 2° s'il était vraiment prophète : Alain n'ose l'affirmer, mais il soutient que Dieu a pu se servir de lui pour prédire l'avenir, comme il s'est servi de Job, qui n'était pas juif, de Balaam, qui était un mauvais sujet, des Sibylles, de Cassandre et autres pythonisses; 3° si Merlin était né, comme on le disait, du commerce de sa mère, qui était une princesse, avec un démon incube : Alain soutient que la chose n'est

pas impossible, mais il aime mieux croire que la mère de Merlin l'avait ainsi déclaré pour couvrir un peu sa honte, ou parce qu'elle avait des raisons pour ne pas déclarer son amant.

« Après cela il entre en matière, et le flambeau de l'histoire à la main, il donne aux prophéties des interprétations assez plausibles, au moins dans les trois premiers livres, et jusqu'au règne de Henri II, où le conduit la suite des événements applicables aux prophéties. Quant à celles qui n'avaient pas encore reçu leur accomplissement, il en réserve l'intelligence à ceux qui seront témoins des événements, lorsqu'ils arriveront. Cependant il tâche de donner, dans les quatre derniers livres, une interprétation quelconque à ces prophéties, en saisissant les images et les expressions sous lesquelles le prophète les a énoncées; et, dans cette partie même, Alain a fait preuve de sagacité et d'une connaissance assez étendue dans les sciences physiques et naturelles.

« Quoi qu'il en soit, le commentaire d'Alain, à la tête duquel se trouve la version latine des prophéties d'Ambroise Merlin, traduites de l'ancien breton par Geoffroy de Monmouth, a été imprimé à Francfort, l'an 1603, en un volume in-8[1]. D. Claude de Visch,

[1] En voici le titre : *Prophetia Anglicana Merlini Ambrosii Britanni, ex incvbo olim* (*vt hominvm fama est*) *ante annos mille ducentos circiter in Anglia nati, Vaticinia et prædictiones : à Galfredo Monumetensi* (sic) *Latinè conversæ : unà cum septem libris explanationvm in eandem prophetiam, excellentissimi sui temporis Oratoris, Polyhistoris et Theologi, Alani de Insulis, Germani, Doctoris* (*ob admirabilem et omnigenam eruditionem, cognomento*) *Vniversalis, et Parisiensis Academiæ, ante annos* 300. *Rec-*

éditeur des œuvres d'Alain, n'a pas jugé à propos d'insérer cet ouvrage dans sa collection [1]. »

Le commentaire d'Alain de Lille n'est pas le seul qui ait été fait sur les prophéties de Merlin, si l'on en croit le passage suivant: « En la referida de S. M. [est. B. cod. 70.] se halla asimismo un codice que contiene un comentario latino del abad Juaquin sobre las profecias de Merlin, y de la Sibila Eritrea, siendo un competente glosador de profecias por ser el tambien autor de otras, que han logrado igualmente sus respectivos comentadores; aunque alguno ha dicho que las profecias de este famoso abad eran efecto de la perspicacia y penetracion de su ingenio [2]. »

Les prophéties de Merlin ont été publiées pour la première fois à Paris, en 1508, avec la chronique de Geoffroy de Monmouth dont elles font partie [3]. Celle-

toris Amplissimi... Francofvrti, typis Ioachimi Bratheringij. M D C III, in-8°, de 269 pages, plus 8 feuillets non-chiffrés au commencement, et deux pages d'index à la fin.

Voici le titre de la seconde édition : *Merlini Ambrosii Britanni Vaticinia et Prædictiones Anglicanæ : in Latinum versæ à Galfredo Monumethensi : unà cum D. Alani de Insulis, Germani, VII. libris explanationvm in easdem. Francofvrti, apud Joan-Davidem Zunnerum. anno* M DC IL, in-8°, de 325 pages, plus huit pages de titre et préliminaires, et trois pages d'index. F. M.

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 417-420.

[2] *El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha...* nueva edicion... por D. Juan Antonio Pellicer. Parte secunda. Tom. I, cap. 23. En Madrid, por D. Gabriel de Sancha, año de MDCCLXXXXVIII (sic), in-8°, p. 261.

[3] *Britanniæ utriusq3 regum et principum Origo et Gesta insignia ab Galfrido Monemutensi ex antiquissimis britannici sermonis monumentis in latinum sermonem traducta : et ab Ascensio cura et impendio magistri Iuonis Cauellati in lucem edita : prostant in eiusdem ædibus.* (Ad idus

ci fut réimprimée 1517[1], et insérée en 1587 dans un recueil d'historiens anglois[2].

La première traduction en langue vulgaire qui paroît avoir été faite des prophéties de Merlin, est en anglo-normand et par un anonyme. Elle est en vers de huit syllabes et insérée dans un exemplaire du *Roman de Brut*[3] de maistre Wace, qui certainement n'en est pas l'auteur, car dans les meilleurs exemplaires de son ouvrage, comme dans le manuscrit royal, Musée britannique, 13. A. XXI, il se borne à dire :

Merlins comence à parler,
Oiant tuz, à demustrer
Ke cil estanc signefiout
E quancque mustré lur out.
Com longement out prophetizé
E merveilles lur out mustré,
Li reis voleit saver sa fin :
Pur ço si priat Merlin,
Pur nule rien ne li celast
Ke sa fin ne li mustrast.
¶ « Reis, feit-il, ço ert ta fin[4], » etc. — folio 69 v°, col. 2, v. 2.

Iulias Anni M D VIII.) In-4°, de CI feuillets, plus huit feuillets de préliminaires.

[1] *Britanniæ*, etc. *et ab Ascensio rursus maiore accuratione impressa.* Vænundantur in eiusdem ædibus. (Ad idus Septemb. Anni MDXVII.) In-4°, de CI feuillets, plus huit feuillets de préliminaires.

[2] *Rerum Britannicarum... Scriptores vetustiores*, etc. Heidelbergæ, CIↃ.IↃ LXXXVII, in-folio, p. 1-92.

Le quatrième livre seul de Geoffroy de Monmouth se trouve aussi intercalé dans les *Flores Historiarum per Matthæum Westmonasteriensem collecti*, édit. de Londres, 1570, p. 161-170.

[3] Ms. de la cathédrale de Durham, C. IV. 27, folio 43 verso, col. 1.

[4] Laȝamon se borne, dans sa traduction du Brut en *Middle-English*, à donner deux ou trois prophéties de Merlin. Voyez le Ms. cottonien, Caligula, A. IX, folio 92 verso, col. 1.

La seconde traduction est également en anglo-normand, et fait partie d'une version de la chronique de Geoffroy de Monmouth, en vers de douze syllabes, exécutée, suivant toute vraisemblance, dans le XIIe siècle, et dont il ne reste que des fragments [1]. Les Prophéties de Merlin, ainsi traduites, se trouvent à part intercalées dans le *Roman de Brut* de Wace, manuscrit de la bibliothèque de la cathédrale de Lincoln, marqué A I. 8, et commencent ainsi au folio 48 recto :

Dunc dist Merlin les propheties
Que vus avez, ceo crei, oïes,
Des reis qui à venir esteient
E qui la terre tenir deveient.
Ne voil sun livere translater
Quant jo ne l' sai entrepreter;
Nule ren dire n'en voldreie
Que si ne fust cum jo dirreie;
Mès jo, Willame, vus dirrai
Des profecies ço ke je sai,
Si cum les ai oï ditées
E en altre rime translatées;
En tele rime cum joe 's oï
Ore vus dirai, si cum jo qui.
Quant les profecies serrunt finées
En tele rime cume sunt ditées,
A meistre Wace repeirerai
E sun livere avant cunterai.

Vortigers est assis, que reis ert de Bretuns.
Quant li munz fud trenché par tele devisiuns
Que l'ewe curust fors trestute à grant randuns,
E vit el funz gesir dous granz cavez peruns :

[1] Manuscrit de la bibliothèque harléienne, n° 1605. Les prophéties de Merlin s'y trouvent, mutilées, folio 19 recto. — 25 verso, v. 6 inclus.

Li uns ert trestut blancs plus ke neif ne glaçuns,
Li altre fud tut ruges, si dit la lesçuns.

Elles se terminent ainsi, au folio 57 verso :

E tresqu'à poi de tens serrunt nostre veisin,
En Toteneis serrunt à nuit u le matin.

La troisième traduction des Prophéties de Merlin est islandoise. Finn Magnussen l'annonce ainsi dans un prospectus qu'il publia il y a quelques années : « 1. *Merlinus-Spáə : Vaticinium Merlini* (de Fatis Magnæ Britanniæ). Duo carmina tali titulo gaudentia, è sermone Britannico vel Latino translata, verisimiliter circa annum Ch. 1200, a celebri auctore Gunlaugo Leifi, monacho Thingeyrensi. Cfr. *Sciagraphiam Historiæ Litterariæ Islandorum*, p. 104-108.

« E codice pergameno Havniensi, et pluribus papyraceis [1]. »

Ces mêmes prophéties paroissent avoir été traduites en prose françoise dès l'année 1272, si nous en croyons un passage qui se trouve à la fin du manuscrit de la Bibliothèque du Roi n° 6772, où elles sont intercalées dans le Roman de Merlin. Voici ce que dit M. Paulin Paris à ce sujet [2] : « Après être demeuré huit jours chez la dame du Lac, Merlin re-

[1] *Scriptores Septentrionales rerum Britannicarum medii ævi*, prospectus publié en 1827.

[2] *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi.* I. Paris, Techener, 1836, in-8°, p. 129-131.

vient auprès de Blaise son maître, et le narrateur s'exprime alors ainsi :

« Ci devant ait parlé li conte de Merlins et de ses « œuvres et des merveilles que il fist en la Grant « Bretaigne et en maintes autres terres assez suffi-« samment. Et pour ce se taist li conte et parole « des prophecies de Merlins, qui sont translatées « de latin en françois, que Ferris l'empereur fist « translater pour ce que li chevaliers et li autres gens « laics les entendent mieulx et i puissent panre au-« cun bon exemple [1]. »

« Le translateur se nommoit *Richard*, si l'on s'en rapporte au texte de notre roman. Il avait déjà commencé la traduction de ces prophéties, quand l'empereur Frédéric, ayant lui-même éprouvé la vérité de celles qui se rapportoient aux vertus de quatre pierres précieuses, l'encouragea dans son travail. Merlin étoit censé avoir dicté les paroles originales à son clerc maistre Antoine, depuis évêque de Gaule, à l'exception des dernières, qu'Antoine recueillit de la bouche de Méliadus, amant aimé de cette fameuse dame du Lac, qui retenoit, comme on sait, l'esprit de Merlin enfermé dans une tombe. Tout porte à croire que la véritable date de la traduction est l'année 1272; on me permettra d'en regarder comme une preuve décisive le passage suivant :

[1] Tel est, à peu de différences près, le prologue des prophéties de Merlin qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque publique de Rennes, belles-lettres n° 147. Voyez *Description, Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque de Rennes;* par Dominique Maillet. A Rennes, chez Molliex, 1837, in-8°, p. 133, 134.

« En celle charte que Meliadus avoit apportée à « maistre Anthoine avoit escript que Merlins le sa- « luoit, et qu'il le mandoit que feist mettre en es- « cript que à temps de l'Incarnation mil deux cens « et soixante et douze seront li home en plusieurs « provinces si empiriés que il ne doubteront ne tant « ne quant excommuniement et seront parjures comme « chiens. Et ce leur avenra par le malvais exemple « des clers; et disoit Merlin que tout le mal qui por- « roit estre seroit en celluy temps ès clers. Et sachiés « que les gens dou siecle n'averont pas à celluy temps « bien droite créance; et les femmes seront si mal- « vaises et si luxuriouses à celluy temps que moult « seront à blasmer leurs œuvres, et les affans ave- « ront en eux tout malvais vices et toutes malvaises « coustumes, car ne diront point de bien fors que « jurer le corps Dieu et le sanc, comme chiens mal- « vais. »

Les Prophéties de Merlin, qui forment le troi- sième volume du *Roman de Merlin*, ont été impri- mées pour la première fois à Paris, en 1498, pour Antoine Verard, en un volume in-folio, gothique, décrit par M. Van Praet dans son *Catalogue des li- vres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 248, 249, n° 377 [1]. Elles ont été réimpri- mées, à Paris, par Michel le Noir, le 2 septembre

[1] Indépendamment des exemplaires de cette qualité que le savant bi- bliographe y indique, j'ai vu chez le libraire Techener, en 1829, un exemplaire des Prophéties, sans miniatures, mais avec initiales peintes. Ce volume étoit incomplet des derniers feuillets. Depuis il a passé à Londres.

1505, petit in-4, gothique; puis par Jehan Trepperel, in-4, sans date. Les prophéties et le roman réunis l'ont été à Paris, pour Michel le Noir, en 1507, deux volumes in-4; puis en 1526, en trois volumes in-8, gothiques[1]; enfin, en 1528, en deux volumes in-4.

L'ouvrage complet a été traduit en italien par messer Zorzi, à Venise, le 20 novembre 1379, et imprimé pour la première fois par Luca Veneto, le 1er février 1480, in-folio, à deux colonnes; pour la seconde, à Florence, le 15 mars 1495, in-4°, figures; pour la troisième, à Venise, en 1507, in-4°; pour la quatrième, à Venise, le 20 janvier 1516, in-4°; 5°, dans la même ville, en 1529, in-4°; 6°, dans le même lieu, par Venturino Ruffinelli pour Andrea Pegolotti, en 1539, in-8°; 7° enfin, dans la même ville par Bartolomeo detto Imperatore, en 1554, in-8°[2].

Les prophéties de Merlin ont eu aussi une traduction espagnole, que nous n'avons pas vue, mais dont l'existence nous est révélée par le passage suivant : « En la Real Biblioteca exîste un libro muy raro, intitulado: El Baladro del Sabio Merlin: con sus Profecias. [Burgos año de 1498. fol.] Suponese escrito por el mismo Merlin, que refiere sus profecias y aventuras con los Reyes de la Gran Bretaña, Pedragon,

[1] *Catalogue des livres, imprimés et manuscrits, de la bibl. de feu Mgr. le prince de Soubise*, p. 372, n° 5367.

[2] *Bibliografia dei romanzi e poemi romanzeschi d'Italia; appendice all' opera del dottore Giulio Ferrario*, etc., vol. IV, p. 226, 227.

Uter, y Artus. Los primeros capitulos se suponen escritos por otra mano, y en ellos se lee su diabolico nacimiento, y otras sandeces, y cosas no muy honestas. Citanse en esta obra Vincencio Bellovacense y S. Antonino de Florencia, que hablan tambien de sus profecias, y de su padre satanas [1]. »

L'on peut croire qu'il y avoit aussi une ancienne traduction provençale des Prophéties de Merlin : en effet, plusieurs troubadours font allusion à ces prédictions qui devoient être populaires, et que les laïcs méridionaux de l'époque n'auroient vraisemblablement pas comprises si elles n'avoient été traduites dans leur langue. Voici quelques-uns de ces passages :

E'l bon saber de Merlin volgra mai.
(Pistoleta : Ar agues [2].)

De Merlin lo salvage com dis oscuramentz
De totz los reis engles lo profeciaments.
(Pierre de Corbiac : El nom de Yesu [3].)

Outre la citation que nous avons déjà donnée de la Chronique rimée, attribuée à tort à Guillaume de Tudèle, l'on y trouve encore la suivante :

Ara no sai quem diga ni qui ma sobrepris
Car de las meravilhas que recomta Merlis
A mi dona veiaire quel ne sia devis [4].

Enfin, les mêmes prophéties ont été traduites en

[1] *Don Quixote de la Mancha,* édition de Pellicer, 2e partie, t. I, p. 261.
[2] *Choix des poésies originales des Troubadours,* tome II, p. 296.
[3] *Ibid.*, p. 297.
[4] P. 482, v. 7077.

anglois avec le reste de l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth [1].

V.

ROMANS

ET

TRADITIONS ROMANESQUES

CONCERNANT MERLIN.

Le fameux barde gallois a été depuis les temps les plus reculés le sujet de plusieurs romans. Le plus ancien qui nous soit parvenu est celui que composa messire Robert de Borron, à la fin du XIIᵉ siècle, par l'ordre de Henri II, roi d'Angleterre. Cet ouvrage, dont il reste plusieurs manuscrits [2], et qui a été imprimé mainte fois, est trop étendu pour être analysé : nous nous bornerons donc à renvoyer aux *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, catalogue dans lequel M. Paris, qui regarde cette composition comme

[1] *The British History, translated into English from the Latin of Jeffrey of Monmouth. With a large Preface concerning the Authority of this History*. By Aaron Thompson, late of Queen's College, Oxon. London: printed for J. Bowyer, etc., MDCCXVIII, in-8°. — Le septième livre, qui va de la page 203 à la page 226, renferme les prophéties de Merlin.

[2] Bibliothèque du Roi, ancien fonds, nᵒˢ 6769, 6770, 6772, 6777, 6782, 6784-6787, 6788-6791. Ces exemplaires sont décrits dans le premier volume du Catalogue de M. Paulin Paris, p. 120-156. La bibliothèque publique de Rennes en possède également un qui porte dans la division des belles-lettres le n° 148. Voyez la p. 161 du Catalogue de M. Maillet.

la seconde branche des romans proprement dits de la Table Ronde, lui a consacré un article [1].

Il a dû exister un roman de Merlin en provençal. Giraud de Cabreira, dans sa pièce *Cabra juglar*, indique le barde comme personnage romanesque, avec Marselion et Goanelon [2]; et Bertrand de Pâris de Roergue, dans sa pièce, *Guordo*, le range dans la même catégorie [3].

Nous avons déjà parlé des romans italiens composés sur le même sujet; nous nous contenterons donc de renvoyer à l'ouvrage de Quadrio, et à la *Biblioteca dell' Eloquenza italiana di Monsignore Giusto Fontanini con le annotazioni del Sgr. Apostolo Zeno* [4].

En Espagne, comme nous l'avons déjà vu, Merlin fut bientôt connu par une traduction. Pour savoir à

[1] Pag. 174-176. Les vues qui y sont exposées sont judicieuses; mais elles me paroissent en même temps trop générales et incomplètes. Ainsi, quand M. Paris dit : « On aura combiné les souvenirs de la Bible et de la Mythologie pour en former l'ensemble de ses aventures, » il auroit dû ajouter : « et les traditions orientales. » En effet, dans la traduction d'un ouvrage arabe publiée à Londres en 1836, sous ce titre : *The History of the temple of Jerusalem; translated from the Arabic Ms. of the Imâm Jalal-Addîn al Siûtî. With notes and Dissertations.* By the Rev. James Reynolds, B. A., etc., in-8°. *Published under the Auspices of the Oriental Translation Fund* (qui a été revu dans *the literary Gazette*, London, saturday, december 17, 1836, p. 801, 802), l'on trouve deux anecdotes exactement semblables à celles que l'on rencontre dans les aventures de Merlin, savoir celle des fondations du temple de Salomon, et celle des deux éclats de rire du diable.

[2] *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. II, p. 295.

[3] *Choix des poésies*, etc., t. II, p. 295.

[4] Parma, 1804, vol. II, p. 211, 212.

quel point il étoit populaire, il ne faut que lire *Don Quichotte de la Mancha.* Nous retrouvons Merlin dans un ouvrage fameux dont il nous suffira de citer ce passage :

« El mismo Merlin dixo : « Sabete, ó Principe Griego, que yo soy el mas maldito hombre que en el mundo hubo; yo soy hijo del diablo, y en saber sobrepujo á todos los nacidos : solianme llamar en tiempo del Rey Artús el Sabio Merlin [1]. »

L'Allemagne a connu Merlin beaucoup plus tard. Ulrich Fürterer, menestrel d'Albert IV, duc de Bavière, a composé, vers 1478 environ, un roman cyclique, en vers, sur les chevaliers de la Table Ronde et le saint Graal, lequel contient aussi l'histoire de Merlin [2]. Ce roman, qui est encore inédit, existe en manuscrit dans la Bibliothèque de Munich [3], et dans celle de l'empereur à Vienne [4]. Cette dernière possède en outre un manuscrit qui contient séparément la partie de ce roman relative à la fable de Merlin [5].

Comme les notices auxquelles nous renvoyons le

[1] *Don Belianis*, lib. 3, cap. 21.

[2] Voyez, sur cet ouvrage, von der Hagen et Büsching, *Literarischer Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie.* Berlin, 1812, in-8°, p. 153, 154. Voyez aussi le *Diutiska* de Graff, 1829, in-8°, vol. III, p. 349.

[3] Voyez, pour la description de ce manuscrit, Aretin, *Beyträge zur Geschichte und Literatur.* München, 1803, in-8°, Band I, S. 92-96.

[4] Voyez, pour la description et le contenu de ce manuscrit, *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst; herausgegeben* von V. der Hagen, Docen und Büsching. Berlin, 1809, in-8°, vol. I, p. 568-573.

[5] Voyez la description de ce manuscrit dans le *Museum*, etc., vol. I, pag. 582.

lecteur sont fort insuffisantes, nous donnerons ici le début de ce roman, où le poète nomme ses sources et ses devanciers, et les rubriques de la partie où se trouve le Merlin : le tout copié sur le manuscrit qui le contient séparément, avec les additions et les variantes les plus remarquables de l'autre manuscrit de Vienne. Tout ce que nous avons imprimé en gothique est écrit à l'encre rouge dans les originaux.

Cod. 2888 (*Cod. philolog.*, *n°* 45), *fol.* 1 *r°*. **Von dem Türen Mœrlin hett ich gar uil wunder ze sagen, vnd vermerkt awentür, wie Mœrlin geporen ward zuo der welt, vnd was er beging in seiner Kinthait, vindt ir in Kurz begriffen.**

Frow min, dez ich getagen
Sollt durch grobhait der diet,
Vnnd da von nicht mer sagen,
Wie er uff die welt kom vnd hinnen schied;
Menig tummer sprechen mecht vssz sinnen touben,
Das ich wœll mit vnrecht
Fidem katholicam groblich berouben.

Doch sol ich es bewæren
Dem, ders nicht glouben will.
Zezarius [1] erklæren
Tuot es, vnd schribt dauon etwunders uil;
Zuo guotter teüot wolt ich daz alles für bringen,
So næms zuo lange stunde;
Red, antwürt vil gehœrt zuo disen dingen!

Darumb, frow awentüre,
Eüver gnad mir rat dar zuo,
Wann mir ler-künsten stüre

[1] Le Ms. 3037 (*Cod. philol.*, n° 5), fol. 30 recto, col. 1, donne ce nom ainsi : *Zesarius* (peut-être : Hugues de Saint-Césaire ?).

Nie dürffter ward, wie ich den dingen tuo;
Esist ain krieg uil starck in disen mæren,
Darumb durch eüver ere
Rat mir, wie ichs zum besten müg bewæren.

Sidt hie ist vnderschnidten
So wæchslich das mære
In zwayer handen sitten;
Darumb wirt mir nach gesprechen mit gevære,
Das ich der awentür hab kaine kund,
Der lesz die coronick von pritoni,
Da vindt man vrsprung, mitell vnd den grund.

Wie hie ist vnderschaiden
Das mær, hab ich dick genuog
Mir gelesen in in baiden;
Welches mer hab volg vnd bessern fuog,
Frow awentür, nach dem wœlt ich mich richten;
Doch keins in seinem werd
Will ich mit disem mer gar vernichten.

Ussz franzois vnns gelernet
Hatt gar ain wyser man;
Usz der geschrifft ganz erkernet.
Frow awentür sprach : « *Ulrich*, so wach an,
« Wie du es von her *Albrecht* hast vernomen,
« Den man nennt den von *Scharpfenberg;*
« Der ding warlich ist er zuo end komen! » etc.

Fol. 4 *r°*. Awentür wie in der zitt Wertigieren zuo küng in pritoni erkoren ward, vnd wie der sun Mopgines ermœrdt ward, vnd wie die zwoelff maister rietten, das man Mœrlin sœlt totten.

Fol. 5 *r°*. Awentür wie Mœrlin dem küng Wertigier sagt von den zwain tracken; auch wie sy gefunnden wurden; vnd von seinen zwain sünen Utter vnd Pandragon.

Fol. 6 *v°*. Awentür wie Pandragon zuo pritoni zuo küng gekrœnt ward, vnd wie im mit Mœrlin gelang.

Fol. 8 *r°*. Awentür wie Mærlin in gestalt ains jungen mannes zuo dem küng kam, vnd sagt wie Vter agurs erschlagen hett, vnd wie daz schlossen gewunnen ward.

Fol. 10 *r°*. Awentür wie Mærlin aber die herren warnet vor den Sachsen, vnd wie si (die) mit her in das lannd chamen.

Fol. 11 *v°*. Awentür wie Mærlin do den küng beschied, das er ain kirchen puowen sœlt in der ere Marie; vnd wie nach im erst die tauelrund gemacht wardt.

Fol. 12 *v°*. Awentür wie sy in grossz pritoni komen zuo dem küng Eualet.

Fol. 14 *r°*. Awentür wie Vter Pandragon vmb frowen Ygrena, die man in franzois [nennt] arnifa, ward der herczog von Tyntapol.

Fol. 15 *v°*. Awentür wie sich der herczog von Tyntapol haimlich mit seiner frowen von pritoni on vrloub hin weg macht; darumb die herren ain herfart vff in schwuoren.

Fol. 17 *v°*. Awentür wie der küng die herczogin zuo wib namm, vnd der krieg gericht ward, vnd die frow den küng Artus gebar.

Fol. 19 *r°*. Awentür wie von geschicht ain frembder stain kame, darinn steckt ain schwert, daz niemet an Artus ziechen mocht [1].

A la fin, f. 21 *r°*. Das ich eüvch nit tüg schriben,
Sein wird gar nach der leng;
Darumb lassz ichs pliben.
In allen awentüren hatt er gemæng
Mit sampt frow Genofern der Küniginnen.
Ir pruoder [2] lob vnd ere
Solt ir hernach vil vnd gnuog werden innen [3].

[1] L'autre Ms. contient ici, fol. 39 v°, col. 2, cette addition : Und wie er bekrœnt ward.

[2] L'autre Ms. a la meilleure leçon (fol. 40 v°, col. 2) : « Ir *paider.* »

[3] Un extrait (mais fort insuffisant) de ce poème de *Merlin,* d'après les

Enfin, nous ne devons pas oublier de mentionner que Frédéric de Schlegel a donné un extrait d'*une partie du roman françois en prose de Merlin*, dans le premier volume de son *Sammlung romantischer Dichtungen des Mittelalters;* cet extrait y porte pour titre : *Geschichte des Zauberers Merlin.* De plus, M. K. Lebr. Immermann, un des poètes allemands modernes, a composé un drame dont Merlin est le sujet; en voici le titre : *Merlin. Eine Mythe.* Düsseldorf, 1832, in-8°.

Maintenant revenons au point dont nous sommes partis. Le Roman de Merlin fut traduit en vers anglois à une époque que nous ne saurions déterminer. On connoît encore son existence sous cette forme dans deux manuscrits : le premier appartenant à la bibliothèque de Lincoln's Inn, à Londres (n° 150), le second conservé dans le fameux manuscrit Auchinleck qui se trouve dans la Bibliothèque des Avocats, à Edinburgh; c'est d'après ces deux manuscrits que George Ellis en a donné l'analyse dans ses *Specimens of early English metrical Romances* [1]. Comme notre ami M. William B. D. D. Turnbull, avocat et secrétaire du Club d'Abbotsford, va publier ce poème pour

Mss. de Vienne, se trouve dans l'ouvrage de Felix Franz Hofstœter, *Altdeutsche Gedichte aus dem Zeitalter der Tafelrunde, aus Handschriften der k. k. Hofbibliothek in die heutige Sprache übertragen.* Wien. 1811, in-8°, t. II, p. 263-376. — Dans le même ouvrage se trouve une dissertation soi-disant critique et historique sur Merlin (tom. I, pag. 294 et suiv.).

[1] London : printed for Longman, Hurst, Rees, and Orme, 1805, trois volumes petit in-8°, vol. I, p. 195 - 307.

cette société, nous nous contenterons d'en donner ici un fragment :

OF ARTHOUR AND OF MERLIN.

Ihesu Crist, heuen king,
Al ous graunt gode ending :
And seynt Marie, that swete thing,
To be at our biginning,
And help ous at our nede,
And leue ous wele to spede,
That we habbeth euer to don,
And scheld ous fram our fon!
Childer that ben to boke y-sett,
In age hem is miche the bett,
For thai mo witen and se
Miche of Godes priuiete (?),
Hem to kepe and to ware
Fram sinne and fram warldes care,
And wele y-sen gif thai willen,
That hem no tharf neuer spillen;
Auauntages thai hauen thare,
Freynsch and Latin eueray whare.
Of Freynsch, no Latin, nil Y tel more,
Ac on Inglisch Ichil tel ther fore;
Right is that Inglische vnderstond
That was born in Inglond,
Freynsche vse this gentilman,
Ac euerich Inglische, Inglische can.
Mani noble Ich haue y-seighe
That no Freynsche couthe seye.
Biginne Ichil for her loue,
Bi Ihefus leue, that sitt aboue;
On Inglische tel mi tale,
Gob ous sende soule hale!

Now Ich you telle this Romaunce,
A king, hight while Sir Constaunce,

That regned in Inglond,
Mani . . . .
H . . . .
O . . . .
B . . . .
. . . .
. . . .
A . . . .
Th . . . .
N . . . .
H . . . .
Constaunce . . . . .
That other brother name was
Sir Aurilisbrosias,
The thridde brother, of gret renoun
Was cleped Vter Pendragoun,
Ac the eldest sone, Constentine,
Was noble clerk and wise afine;
He loued God and holy chirche,
And holy werkes for to wirche,
For thi, he besought his fader dere,
That him graunted his prayer,
That he most monke be
At Vinchester, in that gode cite,
And maki Brosias, his brother,
Or Pendragoun, king, and no nother.
The king was loth graunti ther tille,
Ac notheles, to gain his owen wille,
At Winchester he was monke y-made,
With outen his fader the kinges rade.

Sone after, as Ich finde in boke,
A gret sikenes the king him toke,
That out of this warld he most wende:
After his barouns he gan sende;
And when thai wer y-comen ichon,
The king seyd to hem anon,
Lordinges, he seyd, lesse and mare,
Out of this warld Y most fare;

Ther fore, Y pray for loue o me,
For Godes loue and for charite,
When Ich am dede and roten in clay,
Helpeth mi childer that ye may,
And taketh Constaunt, mi neldest (?) sone,
And gif him bothe ring and crone,
Holdeth him for your lord euer mo.
Al thay graunt it schuld be so.

Than hadde this king, as ye may here,
A steward, that hight Fortiger:
Strong he was, and wight Y wis,
Fals, and ful of couaitise;
The king he hadde y-serued long;
And for he was so wight and ftrong,
In him was al his trust at nede,
And gaue him bothe lond and lede:
To help his childer after his day,
And oft fithes he gan him pray
To goruerny (?) hem with al his might,
His treuthe he dede him for to plight.
And when the king hadde his liif forlore,
Sone that traitour was forswore,
And with gret tresoun brak his treuthe,
And dede hem wrong, and that was reuthe.

Out of this world the king went,
And was y-biried verrament
At Winchester, with outen les,
Ther that king bigrauen wes.
Erls and barouns, euerichon,
Token hem to red anon
Withouten ani more duelling,
And made Constaunce biforth her king:
And for that he was monke thore,
King Moyne men cleped him euer more.
Ac the steward, Sir Fortiger,
Was wel wroth in his maner,

And with al his might was ther ogain,
As fer forth as he durst sayn.

King Angys sone herd it telle:
He gadred him folk wel felle
Of Danmark and of Sessoyne,
For to wer ogaines Moyne:
He filled ful mani dromouns
Of kinges, erls, and barouns;
Vp thai sett sail and mast,
And in to Inglond com an hast:
Ac Inglond was y-hoten tho
Michel Breteyne with outen no.
The Bretouns that beth Inglisse nou,
Herd telle when he com and hou
That Angys bi water brought.
The King Fortiger bisought
He schuld afong his pouwer,
And be steward as he was er,
And help him bi day and night,
Ogain his fomen for to fight.
He it forsoke, and seyd he nold,
Noither for siluer no for gold;
And feined him that he no might
At batayle com for to fight.
And all he it dede for traisoun,
King to be was his achesoun.

Angys was riued with mani a man,
King Moyne went him ogan:
Tho he com thider with outen faile,
Sone was smiten the batayle.
Ther was broken ſpere and scheld,
And mani a knight of hors y-feld;
Ac our men and King Moyne
Were ouer comen with outen asoine.
To Wincherster (?) thai flowen tho
With mani sighing and walewo,

That fwiche a sleighster (?) with hond
Was fallen in to Inglond.
Ther was mani knight y-slawe,
And mani swain y-brought of dawe.
Angis tok in a throwe
Mani castels and tounes arowe,
And put ther in his men,
For to stonden our ogen;
And sent after eld and ying,
For to help in his fighting.

Tho wer fel kinges in lond,
That Constaunce wan vnder his hond.
Mani of hem so weren thare
Of that descomfite hadden care,
And oft Ihesu Crist hye bisought,
He schuld hem help, as he hem bought,
And hem bring out of her care,
After that thai worthi ware.

On a day, as Y you telle,
Our princes speken wordes felle,
And seyd, that her king
Nas bot a bretheling.
Gif Fortiger her prince ware
No hadde we nought had so miche care;
Thai hadden leuer than ani thing
That he wer chosen to her king.
In her witt thai vnder stode
That it wer so in his mode
Her king to ben him selue :
To him ther fore thai sent tvelue
Wisest thai chosen of that lond,
That schuld wele his hert fond :
Why he nold with hem come,
So he to fore was y-wone.

This tvelue to him come;
So the conseil was y-nome

With grete honour, and him get,
And he hem badde bi him site.
What he desired for to ben,
Bi his anſwere thai schuld y-sen.
He aſked hem, wat was her wille,
And thai him seyd tidinges ille:
Angys hem hadde ouer come,
And michel of her lond binome;
And mani barouns and-knight y-slawe,
And her kin brought of dawe:
Ther fore the conseyl of the lond
Bad he schuld don his hond.
This Ich wo amende rathe (?),
That thai no hadde no more scathe.
Tho bispak him Fortiger:
Gode knight, hardi and panteuer (?),
Y nam noither your douke no king;
Whi aske ye me confeiling?
King Constauns Y was to swore
Euer Y was you tho to sore, etc.

Ce même roman fut également traduit en prose irlandoise à une époque qui pareillement nous est inconnue. Le Musée Britannique contient deux manuscrits de cette version, cotés Mss. Egerton, nos 106 et 133, aussi bien qu'un autre volume qui renferme un roman irlandois de Merlin, différent de ceux que nous venons de citer. Ce dernier manuscrit est marqué Ms. Egerton, n° 140.

Outre le roman françois de Merlin et ses diverses traductions que nous venons de mentionner[1], il existe

[1] Nous n'avons pas cru devoir faire autre chose que de mentionner, comme à la dérobée, *Le Roman de Merlin l'enchanteur, remis en bon françois et dans un meilleur ordre* (par S. Boulard). Paris, 1797, 3 volumes in-12.

plusieurs petits poèmes sur ce héros, qui figure en outre dans de grands ouvrages. Ainsi, il y a un fabliau de Merlin et d'un ânier, analysé par Legrand d'Aussy, dans ses *Fabliaux ou Contes*[1]; et le onzième récit de *the Process of the Seuyn Sages* est intitulé *Herowdes and Merlin*[2]. De plus, notre barde joue un rôle important dans *les grandes et inestimables Cronicques du grant et enorme geant Gargantua*, et en est, pour ainsi dire, le *Deus ex machina*[3]. Il figure aussi de la manière suivante dans le *Buhez Santez Nonn, ou Vie de Sainte Nonne, et de son fils saint Devy*, drame breton que M. l'abbé Sionnet vient de publier à Paris, chez Merlin, en un volume in-8°, qui renferme aussi une traduction littérale françoise de M. Legonidec :

AMBROSIUS MERLINUS.

Me eo Merlin ameux vaticinet
Un mab bihan a duy da bout ganet
Santel meurbet et bro Breton
Den leun a grace dre space e prelacj
Bara ha dour eguit e saourj

[1] Vol. V, p. 138-143, édition de Renouard; il se trouve dans le Ms. du fonds de la Vallière, n° 88, *olim* 2715, folio 62 recto, col. 2, sous le titre *de Merlin et dou Païsant;* il a été publié par Méon, vol. II, p. 236-255 de son recueil; et à la fin du volume V déjà cité, appendix, p. 7-13.

[2] *Metrical Romances of the thirteenth, fourteenth, and fifteenth Centuries;* published.... by Henry Weber, vol. I, p. 91-99.

[3] Voyez un opuscule de M. Brunet, intitulé : *Notice sur deux anciens Romans intitulés les Chroniques de Gargantua*, etc. Paris, chez Silvestre, décembre 1834, in-8°.

Ne vezo muy e hol refection
Euel maz duy da predication
Eno e mam dinam gant estlam don
Ne gallo son randon an sarmoner
Palamour rez dan buhez anezaff
A vezo hael pep quentel santelhaff
Maz comzo scaf ne guallaf rentaf guer
Goude certes courtes ez espreser
Buhez ha stat an mab mat hep atfer
Pan duy sider e bro bretonery
Da pep christen bizviquen ha tensor
Ha cals a joa de ja dre e fauor
Ha cals enor de cosquor armory [1].

Dans le dernier siècle, le conteur Vergier mit en vers le fabliau de l'Anneau, sous le titre de l'*Anneau de Merlin*.

Quant aux allusions au prophète, elles ne manquent pas et témoignent de la popularité dont jouissoient son nom, ses aventures et ses prédictions dès le XIIe siècle : ainsi Chrestien de Troyes, trouvère de cette époque, le nomme dans le passage suivant :

En mi la cort sor .i. tapit
Ot .xxx. muis d'esterlins blans,
Car lors avoient à cel tens
Corréu dès le tens Merlin
Par toute Bretaigne esterlin [2].

[1] P. 48. La traduction françoise de de ce passage se trouve à la page 49 ; et dans l'*Echo de la jeune France*, cahier du 1er mars 1837, p. 166, article de M. Théodore de la Villemarqué.

[2] *Roman d'Erec et Enide*, manuscrit de la Bibliothèque du Roi 7498/4, fonds de Cangé n° 26, antépénultième feuillet, recto, col. 2, dernier vers.

Guillaume le Normand, trouvère du XIII[e] siècle, mentionne :

.... Noquestan,
U Merlins sejourna maint an [1].

L'auteur du *Roman de l'Escoufle* nous dit :

Ne m'en blasmés pas si jo lais
A raconter la grant richece
Et la plenté et la largece
Des viandes et des bons vins;
K'ainc puis que li sages Mellins
Fu mors, nus hom tant n'en donna [2].

L'auteur du *Roman du Hen* rappelle l'une des plus célèbres merveilles de Merlin :

Encore i a en Salebire
Pieres que Merlins de sen tans
I assist par engiens pendans,
Et autres mervelles plusours [3].

[1] *Li Romans des Aventures Fregus*, Ms. de la Bibliothèque royale nº 7595, folio CCCCXLII verso, col. 1.

[2] Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françoises, in-4º, nº 78, folio 12 verso, col. 2, v. 23.

[3] Ms. de la Bibliothèque du Roi nº 7609/2, folio 117 recto, col. 1, v. 6. Cette histoire de l'édification de Stonehenge se trouve dans la chronique de Geoffroy de Monmouth. Elle a été reproduite par Wace, dans son *Roman de Brut*, t. I, p. 385-392; et dans un fragment que M. Immanuel Bekker a publié dans son recueil, p. 182, 183; et, d'après lui, M. le Roux de Lincy, à la fin du premier volume de son édition du Brut, p. 392-395. Nous donnerons ici cette même anecdote, tirée du Ms. harléien nº 1605, folio 37 verso :

Quant tuit furent venuz li petit e li grant:
« Seinors, ço dist li reis, oiez que jo comant,
Que cel ovre me faites que bien seit parissant
Que tel ne seit véu en cest siecle vivant
Là ù cist baron sunt e cist conte gisant. »

Nous citerons encore les quatre vers suivants, vu

Quant li ovreor l'oïrent, primes furent taisant,
Après en unt pensié e ariere e avant,
Après unt dit al rei : « Ne por tant ne por quant
Ne porrum-nos ço faire por nul home vivant. »
Iremouns l'arcevesque, l'um tient por sachant,
Cil iert des Legions e parlat tot en avant :
« Se vos voleiz ço faire dont vos alez parlant,
Faites querre Merlin que jo vu ai enfant ;
Certes, de deviner unc n'out sun semblant,
Ne por riche ovre faire unc ne vi si vaillant,
Kar à Vortiger le rei dist-il sun covenant.
Se tu volz espleiter ço que tu vas pensant,
Dunc fai querre Merlin, ne sai plus veir disant. »

Quant li rei de Merlin out assez demandé,
Unc n'i laissat forest ne castel ne cité
Que il ne l' face querre par trestot le regné.
Tot dreit en un bois l'unt li sergant trové,
A une fontaine iert ù il out frequenté :
Galabas out à non, en un bois, lez un prei.
Quant cil li orent dit lor besoig e conté,
Tot dreit al rei Aurelie l'unt od els mené
E de propheticer l'ad mult amonesté.
Li reis le onorat mult e tint en grant cherté,
E Merlin le respondi à lei de home sené :
« Se jo prophetizoue ore por vanité,
Quant li bosoin vendreit por grant necessité
Li espiriz se terreit tot estre mun gré. »
Quant li rei velt Merlin trestot aluité,
De dire prophecie n'ad soig ne volenté,
Dunc à primes li ad descovert sun pensé
Del ovre que il volt faire, coment l'at devisé.
« Sire rei, dist Merlins, ore vos ai escolté.
Se ovre volez faire dunt toz tens seit parlé,
Enveiez en Irlande par une grant poesté.

« Al munt de Cillaran, si come trovom lisant,
Là ad une karole que firent li geant ;
Cele est faite de perres, nuls ne vit si vaillant,
Tel ne serreit ore faite por nul home vivant

que le livre qui nous les fournit est peu connu en France :

Onques Artours por touz ces charmes
Si beau prisent ne ot de Merlyn.
Vermeille à un fer de molyn,
D'ermine i envoia sa enseigne [1].

[1] *The Siege of Carlaverock in the* XXVIII *Edward I. A. D.* MCCC; *with the Arms of the Earls, Barons, and Knights, who were present on the occasion; with a Translation, a History of the Castle, and Memoirs of the Personages commemorated by the Poet.* By Nicholas Harris Nicolas, Esq. of the Inner Temple, Barrister at Law. London: J. B. Nichols and son. MDCCCXXVIII. in-4°, p. 54, cité dans *the History and Antiquities of the County palatine of Durham...* by Robert Surtees, vol. I. London: printed by and for Nichols, etc., 1816, in-folio, p. xxxii, note l.

Se par engin ne fust de un altresi sachant.
Il n'i ad piere mise ki ne seit de tel grant
Que jà par force de home neporquant
Ne serreit mie muée se ele iert en estant,
Ne ne serreit leveie se ele iert en gisant.
Ki ci l'aureit refaite par altretel semblant
E alsi bien jointe e alsi bien seant,
Jamais tele n'en ert en fable ne en chant.
Tele ne fud unches veue ne n'ert çà en avant. »
Quant li reis le entendit, si respont en riant :
« Merlins, or sai-jo bien que tu me tiens à enfant.
Quant si grant sunt les perres com tu vas ci disant,
Coment vendreient çà ? mult me vois porpensant.

« Alsi paroles-tu come um ne peust trover
Pieres en ceste terre dunt hom ne peust ovrer. »
E Merlin respondit : « Se volez escolter,
Rei, ne devez pas rire ne me devez gaber.
Mescinals sunt les perres por san[t]é doner.
Li geiant ki soleient en Iberne habiter,
Cil se penerent molt des pieres aporter,
De l'une joindre al altre e de l' bien ordener ;
Là enz firent les bainz por malades saner,
E planterent les herbes por naffrez meciner.

Le roman espagnol *Hystoria de la Reyna Sebilla*

N'i ad piere neisune, bien le puis affermer,
Contre quel mal que seit ne poissed hom mesciner. »
Quant l'oïrent Breton comencent à crier:
« Sire rei, por ces pieres deit l'um bien aler;
E si's pernum par force, s'om les nos volt neier. »
Dunc fud eslit Uther pur le bosoin haster;
Cil ert frere le rei, e fist bien à loer;
E quince mil armé porrat od lui mener.
E mesme Merlin i covendrat à aler;
Kar jà ne ferunt el que voldrat deviser.
Quant les nefs furent prestes si sunt entré en mer,
E li venz les ad fait en Iberne ariver.

Seinor, en icel tens que Uther fud esliz
D'aler por la carole, si come dit li escriz,
Esteit en Irlande un jovencel hardiz;
Gillomaines out nom, del regne esteit saisiz.
Quant oït la novele, ne fud pas esmarriz ;
Grant gent ad aüné e bien se est aatiz
Que jà ne l' sofferat, volentiers ne enviz,
Que li suens regnes seit des pierres desguarniz:
Jamais n'aureit honor, einz en serreit honiz.
Quant sa gent fud venue si criat à halt criz:
« Baron, ore tieng Bretons por fols e esbaïz.
Se une malvaise gent les ad si amatiz
E lor terre guastée e sovent descomfiz,
Ço fud par la folie dunt les vei raenpliz.
Fud unches tels orgoil ne véuz ne oïz ? »

A halte voiz escrie: « Baron, ore vos armez,
E vos e vostre terre vivement defendez;
Kar jo serreie anceis u mort u affolez
Que jà de la carole seie desheritez. »
Uther est fors eissu quant il fud armez;
Quant il vit les Ireis del combatre aprestez,
Sa bataille est rengée, encontre eals est alez.
L'estur fud mult fort, mais mult fud tost finez.
Mult i out des Ireis e occis e naffrez,
Gillomaines méismes est en fuie tornez.
El munt de Killaran en est Uther muntez

contient une allusion à une aventure de Merlin qui

E vint à la carole, iluec se est arestez.
Atant est-vos Merlin ki si esteit appelez,
E ad dit as Bretons : « Baron, avant venez,
Vos li fort jovencel voz forces esprovez.
S'en vos ne remaint, uncore hui veer porrez
U forze u engin quel vos melz preisez. »
Lores de moltes maneres i ont enginz trovez.
Unkes par nul engin ki i fust trovez
Tote la menore piere ne fust unkes remuez :
E dunc en rist Merlin quant tot les vit lassez.

Merlin ad ses enginz apresté e esdreccez;
Dès que l'engin fud fait e bien apparaillez,
Mult plus legierement que vos ne quiderlez
Ad les pieres jus mis e à terre colchiez
E portez à la nef e trestot arengiez.
Uter est en Bretaigne venuz e repairez.
Quant Aurelies le sout, mult par fu-il liez
De ço que li bosoin ert si bien espleitez;
Par trestote Bretaigne ad ses més enveiez,
E le pople e les clers e somons e preiez
Qu'al jor de Pentecoste ki jà ert aprestez
Venissent al munt de Ambre, jà ne estreit repeitez
Que en icel jor ne fust cellui eshalcez.
En talent en ert li reis e en halt amenez.
Unc le comanz le rei ne fud pas esloignez :
Venuz est li pueples e trestot li clergez.

Li abbé e li evesque, li duc e li contor
Sunt venuz à la feste e tot le vavassor.
Li reis porta corone à joie e à baldor
É celebrad la feste de si que al tierz jor.
A cels ki chef n'en orent ne terre ne honor,
Ki soffert unt pur le rei le mal e la dolor,
Les batailles soffertes e esté en estor,
Li reis lor en donat à lei de bon seignor,
Bien guerredunat à cascun sun labor;
Puis appelat Merliu le bon devineor,
Si li ad comandé e preié par amor :
« Ci en cest cimeterie gisent nostre anceisor

ne se trouve pas mentionnée dans le roman françois en prose. Voyez ce qu'a dit à ce sujet notre ami M. Ferdinand Wolf, dans son ouvrage intitulé : *Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen*, etc., p. 133.

Nous terminerons cette partie de notre introduction en parlant des travaux de nos devanciers sur le même sujet.

Friedrich Gotthilf Freytag a écrit une dissertation sur l'enchanteur Merlin, qui a pour titre : *De Merlino Britannico exponit F. G. Freytag.* Naumburgi, 1737, in-folio [1]. F. W. V. Schmidt a aussi disserté sur la fable et les romans de Merlin en général, dans son article sur *the History of fiction* de Dunlop, inséré dans les *Jarbücher der Literatur.* Wien, vol. 29 (1825), p. 83-87; enfin Forcadel [2], David Bucha-

Que li Seisne murdrirent come mal traïtor;
Ces pieres sunt conquises par force e par valor
E par le vostre engin, unkes ne vi meillor :
Ore pri vos, pur Deu le Creator,
Que vos les ordenez environ e entor. »

Merlins fist volenters ço que li reis deprie,
La carole ordenat, que il ne en targat mie,
Tot si come el fud en Iberne establie.

[1] Elle se trouve insérée dans *Biedermanni Acta Scholastica*, part. III, n° 1, p. 211-218; et dans la *Bibliotheca, Acta et Scripta magica*, etc., de Eberhard David Hauber. Vlemgo, 1738-1745, in-8°, année 1743, cahier 31, p. 480-486.

[2] Voici ce qu'il dit : « De autore ipso Merlino proditum est, aut a nullo, aut a dæmone patre genitum, ex innupta virgine famæ non ambiguæ : nondum septennem in magis mirifica præstitisse paterno ingenio digna, et materna solicitudine. Didici ego Merlinum non in Britannia ipsa, sed in insula Gallico littori adversa educatum, Senam opinor, Britones tenui

nan [1], Way [2], le docteur Leyden [3] et Antonio Panizzi [4] ont écrit des notices sur le Merlin des romans.

Il est peut-être à propos maintenant de parler d'une note qui fut insérée, il y a deux ans, dans tous les journaux françois et qui fit grand bruit. On lisoit dans le *Courrier français* du mercredi 28 octobre

ambitu spectantem... Prætermitto hic quod non pœnitendus scriptor adjecit, Merlinum in infantia ex angusta insula in Britanniam transvectum scapha contecta undique tergore bubulo : nisi potius vitile fuit navigium corio circumsutum : quali ad Mictim insulam candidi plumbi gratia navigasse Britannos Timæus apud Plinium commemorat... Ferunt denique Merlino aliis futura prænuncianti parum suam ipsius scientiam profuisse, in laqueos puellæ callidissimæ extremo senio incidisse illecebris illius irretitum, ægre extricatum obisse, ignarum fati sui, alieni peritissimum, etc. » *De Gallorum Imperio et Philosophia, libri septem,* Stephano Forcatulo Iurisconsulto authore. Parisiis, apud Guilielmum Chaudiere, 1580, in-4°, fol. 450 et suiv. — *Geneuæ, apud Iacobum Chouët.* M. D. XCV, petit in-8°, p. 1000 et suivantes.

[1] *Davidis Buchanani de Scriptoribus Scotis Libri duo, nunc primum editi.* Edinburgi : excudebant Balfour et Jack. MDCCCXXXVII, in-4°, p. 42, 43. La partie historique de cette notice est puisée dans l'Histoire des Bretons, de Geoffroy de Monmouth.

[2] *Fabliaux or Tales, abridged from French Manuscripts of the* XII*th and* XIII*th Centuries, by M. le Grand, selected and translated into English Verse,* by the late Gregory Lewis Way, Esq... vol. I. London : printed by W. Bulmer, and Co... 1800, in-8°, p. 232, 233.

[3] *The Complaynt of Scotland. Written in 1548. With a preliminary Dissertation, and Glossary* (by J. Leyden). Edinburgh : printed for Archibald Constable, etc., 1801, in-8° et in-4°, p. 193 - 200.

P. 222 - 224, art. on THE PROPHYSIE OF MERLIN. Leyden regarde comme probable que l'auteur a eu en vue la vie métrique et latine de Merlin. Il donne, p. 224, une courte analyse du poème anglois du Ms. Auchinleck. La citation de la Complainte est p. 98.

[4] *Orlando innamorato di Bojardo, Orlando furioso di Ariosto, with an Essay on the romantic narrative Poetry of the Italians, Memoirs and Notes* by Antonio Panizzi, vol. II. London, William Pickering, 1830, post-8°, p. 176-178.

1835 : « M. de la Villemarqué, attaché à l'école des chartes et fils du député du même nom, vient de retrouver dans une église des Montagnes noires, près de Morlaix, les poésies de l'ancien barde Quin-Clan, inutilement cherchées par les amateurs de nos vieux monuments littéraires, et dont quelques fragments à peine avaient échappé au temps. Ces poésies, écrites en bas-breton, sont du cinquième ou sixième siècle. Quin-Clan était le Merlin des Bretons, si ce n'est même le véritable Merlin des *Chroniques chevaleresques.* » Ces poésies, comme nous eûmes occasion de le faire remarquer dans une revue angloise [1], n'étoient autre chose que les prophéties de Gwinglaff, dont il est question à la page *viij* de la préface du *Dictionnaire de la langue bretonne* [2], de D. Louis le Pelletier, comme existant dans un manuscrit de 1450; cet exemplaire, qui paroît être le même, fut aussi vite reperdu que retrouvé.

[1] *Foreign Quarterly Review.* No. XXXIII. published in April, 1836, p. 238.

[2] Le savant bénédictin cite plus loin deux vers de ce poème sous le mot : BAGAT.

Avant lui, le Père Gregoire de Rostrenen en avoit parlé en ces termes à la neuvième page de son *Dictionnaire François-Celtique, ou François-Breton* (A Rennes, chez Julien Vatar, M. DCC. XXXII, in-4°) : « Ce que j'ai trouvé de plus ancien sur la langue Celtique, ou Bretonne, ça été le livre manuscrit en langue Bretonne, des prédictions de *Guïnclan*, Astronome Breton, très-fameux encore aujourd'hui parmi les Bretons, qui l'appellent communément le Prophète Guïnclan. Il marque au commencement de ses prédictions, qu'il écrivoit l'an de salut deux cens quarante, demeurant entre *Roc'h-hellas* et le *Pors-güem :* c'est au Diocese de Treguier, entre Morlaix et la Ville de Treguier. »

VI.

POÈME

DE GEOFFROY DE MONMOUTH

SUR MERLIN.

Le poème que nous donnons ici étoit connu depuis long-temps[1]. Il a été publié, pour la première

[1] Leland, qui en donne des extraits, l'attribue à Geoffroy de Monmouth, et penche à le croire traduit du breton en latin. Voyez *Ioannis Lelandi Antiquarii de Rebus Britannicis Collectanea*, ed. Hearne, vol. III, p. 16, 17; et tome I, p. 191, de *Commentarii de Scriptoribus Britannicis, auctore Joanne Lelando Londinate. Ex Autographo Lelandino nunc primus edidit Antonius Hall.* Oxon. e Theatro Sheldoniano, M. DCC. IX, deux volumes in-8°, revus dans le *Journal des Savans* de l'année 1710; et dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig, même année, p. 149. P. 42-48 des *Commentarii* il y a une notice sur chacun des deux Merlins.

Dans *Polycarpi Leyseri Poes. ord. in Acad. Helmstadiensi Historia poetarvm et poematvm medii Aevi decem, post annvm a nato Christo cccc, seculorvm....* Halae Magdeb. Svmptv novi bibliopolii.... MDCCXXI. in-8°, il y a, p. 434, 435, une notice sur Geoffroy de Monmouth, dans laquelle on lui attribue le poème sur Merlin, et l'on cite Gv. Cave. Hist. Lit. de Script. Eccles. ed. Londin. 1688, p. 674.

Le recueil intitulé: *The Cambro-Briton.* September, 1820 — June, 1821. vol. II. London: printed by Davidson, etc. 1821, in-8°, contient, entre autres choses curieuses, p. 256-264: BARDIC PORTRAITS. *Merddin.* On y cite treize vers du poème latin.

M. Van Praet, parlant des Prophéties de Merlin, publiées par Antoine Verard, s'exprime ainsi, t. IV, p. 249, de son *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi:* « Le Roman de Merlin a été écrit originairement en vers latins, vers le milieu du XIIe siècle, par Geoffroy de Monmouth. »

M. l'abbé de la Rue cite « la Vie de Merlin le Calédonien... traduite du Bas-Breton ou du Gallois en vers latins, par Geffroy de Monmouth, dans

fois, à un très-petit nombre d'exemplaires, sous le titre suivant : *Gaufridi Arthuri Monemuthensis archidiaconi, postea vero episcopi Asaphensis, de vita et vaticiniis Merlini Calidonii carmen heroicum.* Londini, e typographeo Gulielmi Nicol. M. DCCC. XXX [1]. Cette édition, assez mauvaise, fut donnée par M. William Henry Black, pour le club de Roxburghe, aux frais de l'honorable et révérend G. Neville Grenville, maître du Magdalen College, Cambridge, qui sans doute regarda cette tâche comme au-dessus de ses forces. M. Black avoit aussi été chargé d'écrire la préface; il en composa une en latin, et elle étoit déjà imprimée lorsque M. Grenville eut fantaisie de la lire; il la trouva (et avec raison) si mauvaise, qu'il fit mettre au pilon les feuilles qui la contenoient, et il la remplaça par l'analyse du poème,

le XII[e]. siècle. » *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*, t. I, p. 63.

M. Maillet rapporte l'opinion de M. l'abbé de la Rue, et ajoute que « cette traduction.... est insérée dans le 8[e]. vol. du grand ouvrage de Louis-Antoine Muratori : *Rerum italicarum Scriptores*, » etc. Il est assez étrange que le bibliothécaire de Rennes ait confondu la Vie de Merlin, en vers latins, telle que nous la donnons, avec les soixante vers publiés, t. VIII, p. 1178, du recueil de Muratori; voyez *Description, Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. publ. de Rennes*, p. 136.

Enfin l'on trouve des extraits de ce poème, p. 120-124 de *a Vindication of the ancient British Poems of Aneurin, Taliesin, Llywarch hen, and Merdhin, with Specimens of their Poems.* By Sharon Turner, F. A. S. London : printed for E. Williams, etc. 1803, in-8°, réimprimé à la fin de la cinquième édition de l'Histoire des Anglo-Saxons, du même auteur, en trois volumes in-8°. Londres, Longman, etc., 1828, t. III, p. 319-660.

[1] In-4°, de XV-67 pages, plus cinq feuillets de titres et de préliminaires. Le grand titre est en rouge et en noir.

qui a été donnée dans *Historical Introduction to the Specimens of early English metrical Romances by George Ellis, Esq.*

Cette édition eut le sort qu'elle méritoit, c'est-à-dire, elle resta à peu près inconnue. Aussi dans *Europe during the middle Ages,* vol. IV. London : printed for Longman, etc., 1834, post-octavo (faisant partie de *the Cabinet Cyclopedia. Conducted by the Rev. Dyonisius Lardner*), où l'on trouve, pag. 294-298, une analyse de ce poème, on lit cette note au bas de la dernière page : « Vita Merlini, passim. As we have not access to this poem, which we believe has never been published, we have availed ourselves of the abstract by Ellis (Specimens, vol. i, section 4.), which we have still further condensed. »

Quel est le véritable auteur de ce poème? M. Black et les savants que nous avons cités s'accordent à l'attribuer à Geoffroy de Monmouth; mais M. Thomas Wright pense que c'est à tort, et il faut avouer que les raisons sur lesquelles il appuie son opinion sont assez concluantes : « Parmi les poètes anglo-latins du XIIe siècle (dit-il[1]), dont les ouvrages nous sont parvenus, Geoffroy de Monmouth est le seul qui passe pour avoir employé sa muse à traiter un sujet tiré de l'histoire bretonne. Nous disons *qui passe*, parce que

[1] *The Foreign Quarterly Review*, n° XXXII. *published in January*, 1836, p. 403-406. Notre ami le Révérend Harry Longueville Jones a écrit dans *The London and Paris Observer*. Paris, April 17, 1836, p. 250, un article sur le même sujet, inspiré par le morceau de la *Foreign Quarterly Review*.

nous doutons fort qu'il soit l'auteur de la vie métrique de Merlin, publiée sous son nom. Elle contient des allusions à la conquête de l'Irlande et au règne comparativement prospère de Henry II, plus fortes qu'on n'en trouve dans la vie latine de Merlin, en prose, et qu'on ne sauroit en attendre d'une personne qui, à ce que l'on rapporte, mourut en 1154 (voyez Tanner), qui certainement ne vécut guère plus tard, et qui conséquemment n'avoit vu de ce règne que le commencement, et ne connut le projet de la conquête de l'Irlande que dans son origine. Le poème est dédié à Robert, évêque de Lincoln, qui, si Geoffroy en est l'auteur, ne peut avoir été que Robert de Cheineto ou Querceto, successeur d'Alexandre, et mort, suivant William de Newbury, son contemporain, en 1167. L'écrivain de ce poème représente le Robert auquel il s'adresse, comme un puits de science, la gloire de l'épiscopat, incomparable par la diversité de ses connoissances :

.... « Tu corrige carmen,
Gloria pontificum, calamos moderando, Roberte!
Scimus enim quia te perfudit nectare sacro
Philosophia suo, fecitque per omnia doctum,
Ut documenta dares, dux et præceptor in orbe. »

« C'est bien son savoir qui le distingue au-dessus de tous les autres prélats; et cependant la seule chose pour laquelle Robert de Cheineto est donné pour remarquable, dans le Traité de Giraud le Cambrien *de Vitis Episcoporum*, publié dans l'*Anglia sacra* de Wharton, est la cession des terres de l'église qu'il

donna en dot à ses petites-filles (*neptibus suis*) pour les marier : chose qui excita un grand scandale (*cum scandali nota*). Il est vrai que, quoiqu'il gaspillât les biens de son église, il acheta pour Lincoln de bons marchés et des foires.

« Alexandre, prédécesseur de Robert, étoit un homme qui vivoit avec une magnificence de prince, et qui fit construire pour lui-même, à grands frais, trois forts châteaux : bâtiments, dit Giraud, très-nécessaires dans ces temps de tumulte. Ce prélat, ainsi que son oncle, Roger de Salisbury, sont représentés comme les deux plus nobles et les plus puissants des évêques anglois; mais leur richesse tenta la cupidité d'Étienne : ils furent pris par trahison, emprisonnés, dépouillés de leurs châteaux ainsi que de leurs trésors, et traités avec ignominie. Alexandre étoit le patron, au moins l'ami de Geoffroy de Monmouth. Dans le court prologue du quatrième livre de son Histoire, qui contient la Vie et les Prophéties de Merlin, Geoffroy donnant les raisons qui l'engagèrent à traduire ces prophéties de la langue bretonne, et parlant d'Alexandre comme d'une personne qui alors n'étoit plus, s'exprime ainsi : « Maxime autem « Alexander Lincolniensis episcopus, vir summæ reli- « gionis et prudentiæ; non erat alter in clero, sive « in populo cui tot famularentur nobiles, quos ipsius « mansueta pietas et benigna largitas in obsequium « ejus alliciebat. » Et cependant si le poème sur Merlin est l'ouvrage de Geoffroy, nous trouvons qu'il y parle légèrement d'Alexandre, et qu'il demande à Robert

un meilleur patronage qu'il ne lui a été possible de l'obtenir de son prédécesseur.

Ergo meis cœptis faveas, vatemque tueri
Auspicio meliore velis, quam fecerit alter
Cui modo succedis, merito promotus honori :
Sic etenim mores, sic vita probata genusque,
Utilitasque loci, clerus populusque petebant;
Unde modo felix Lincolnia fertur ad astra.

« Il nous semble presque impossible que ces deux passages puissent avoir été écrits par la même personne. L'auteur du second parle de lui-même comme d'un poète (*vates*), et un peu plus loin, après avoir déclaré que le génie d'Orphée, d'Horace et de Virgile n'eussent pas suffi pour célébrer convenablement la renommée de l'évêque Robert, il invoque les muses, qui avoient l'habitude de répondre à ses appels précédents.

At vos consuetæ mecum cantare Camenæ.

« Il est probable que la seule autorité pour attribuer le poème à Geoffroy de Monmouth consiste dans les six misérables vers que quelque copiste d'une époque plus récente a ajoutés à la fin; et que Leland, qui le mentionne, avoit vu le même manuscrit (à Glastonbury), et avoit parlé d'après la même autorité. William de Newbury, qui, dans la préface de son histoire, se plaint amèrement que Geoffroy de Monmouth ait fait le petit doigt d'Arthur plus grand que le dos d'Alexandre le Grand, et exalté Merlin au-dessus d'Isaïe, semble n'avoir pas connu d'autre Vie

de Merlin par Geoffroy que celle contenue dans le quatrième livre de son Histoire, laquelle est en effet un ouvrage distinct. On peut dire la même chose de Giraud, qui ne cite jamais les Prophéties de Merlin d'après la vie métrique du prophète.

« Pour notre part, nous sommes porté à croire que l'évêque Robert du poème de Merlin n'est autre que Robert Grostest, auquel tous ses éloges s'appliquent, et que conséquemment le poème lui-même est un ouvrage de la première moitié du XIII[e] siècle. Il est certain (et ce fait eût été singulier, si le poème eût eu véritablement pour auteur un homme aussi fameux que Geoffroy) que le seul manuscrit complet qui en existe a été écrit, comme cela résulte de plusieurs circonstances qu'on y remarque, après l'année 1285; les autres exemplaires n'étant que des copies de la leçon mutilée insérée dans quelques manuscrits du Polychronicon, qui fut écrit sous le règne d'Edward III, et qui le donne comme une production anonyme.

« Il existe de la vie métrique de Merlin une édition très-médiocre, imprimée par le Club de Roxburghe. Nous saluons l'apparition d'une édition accessible à tous les lecteurs parceque c'est à la fois un poème curieux et intéressant; et quoique certainement il soit très-inégal, cependant son style s'élève souvent au-dessus de la médiocrité. Il est, comme on pouvoit s'y attendre, rempli d'allusions historiques dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt. Après avoir décrit l'heureuse entrée des Normands, et la grande puissance qu'ils acquirent en s'établissant en Angleterre,

« Indeque Neustrenses ligno trans æquora vecti,
Vultus ante suos et vultus retro ferentes,
Ferratis tunicis et acutis ensibus Anglos
Acriter invadent, periment, campoque fruentur :
Plurima regna sibi submittent, atque domabunt
Externas gentes per tempora, donec erinus,
Circumquaque volans virus diffundet in ipsos, »

il nous donne une courte mais vigoureuse peinture des troubles qui agitèrent le règne de la plupart des rois normands du XII[e] siècle :

« Tum pax atque fides et virtus omnis abibit :
Undique per patrias committent prælia cives,
Virque virum prodet : non invenietur amicus :
Conjuge despecta, meretrices sponsus adibit;
Sponsaque cui cupiet, despecto conjuge, nubet.
Non honor ecclesiis servabitur ; ordo peribit;
Pontifices tunc arma ferent, tunc castra sequentur,
In tellure sacra turres et mœnia ponent,
Militibusque dabunt quod deberetur egenis. »

« Ces derniers vers rappelleront au lecteur des anciennes chroniques angloises, entre autres histoires, celle de Wimund, qui, d'obscur paysan, devint d'abord moine de Furness, et ensuite évêque de Man. Alors, non content de sa dignité et de sa puissance épiscopales, il se mit à la tête d'une baude de voleurs et de pirates, avec laquelle il parcourut et ravagea longtemps impunément la partie sud-ouest de l'Écosse, jusqu'à ce que, à la fin, il tomba par trahison entre les mains de ses ennemis, et paya tous ses méfaits par la perte de ses yeux et de ses organes sexuels. Son esprit cependant ne fut pas abattu par tant de malheurs; on l'entendit ensuite dire que, s'il n'avoit

même que l'œil d'un moineau, ses ennemis auroient peu de raison de se réjouir. »

« Le seul manuscrit connu de la Vie métrique de Merlin, ajoute M. Wright dans une lettre à nous adressée, est le manuscrit cottonien, conservé dans le Musée britannique, sous la marque Vespasien, E. IV; il est in-4°, sur vélin, d'une écriture du XIIIe siècle, et présente plusieurs corruptions dans le texte. Ce morceau en forme le douzième article, et commence au folio 112 verso. A une époque postérieure, quelque moine transcrivant l'*Historia Polychronica* de Ralph Higden (qui fut elle-même écrite en 13...) rencontra un exemplaire de ce poème, qu'il inséra, après lui avoir fait subir plusieurs longues mutilations, dans le cours de son histoire. Tous les manuscrits du *Polychronicon*, qui ont été exécutés d'après cet exemplaire, contiennent la même copie mutilée de la Vie métrique de Merlin, avec les différences que l'on peut attendre des méprises des différents scribes; et dans quelques endroits ils nous ont mis à portée de corriger les erreurs du plus ancien manuscrit. Dans le Musée britannique il y a deux exemplaires du *Polychronicon* qui contiennent la vie de Merlin, et dont nous avons fait usage: le premier est dans la Bibliothèque harléienne : nous l'avons cité en le désignant par la marque *MS. H.;* le second est dans l'ancienne Bibliothèque du Roi, nous l'avons indiqué par ces abréviations : *MS. R.* Il n'est pas improbable que l'on trouveroit d'autres exemplaires de cette espèce dans d'autres bibliothèques. Dans le

manuscrit cottonien, Titus, A. XIX (art. 17, fol. 63), qui est sur papier et du XVe siècle, il y a une copie de ce poème, prise néanmoins sur la leçon mutilée de l'*Historia Polychronica*, à laquelle elle est conforme, quant aux mutilations; elle est intitulée: *Fata Merlini Silvestre secundum Histor. Policronicam.*

« Dans le manuscrit cottonien, Cleopatra, C. IV, folio 191, nous trouvons aussi deux courts fragments du poème dont il est question. Ils appartenoient apparemment à l'une des éditions du *Polychronicon*. L'un d'eux commence au vers 580:

O rabiem Britonum, quos copia divitiarum, etc.,

et se termine au vers 692. L'autre commence au vers 953, et finit au vers 981:

Et de barbarica turbanti singula gente, etc.

« C'est d'après les manuscrits cottoniens, Vespasien, E. IV, et Titus, A. XIX (indiqués dans nos notes sous les marques C. 1, et C. 2) que le poème fut publié pour la première fois très incorrectement par le Club de Roxburghe.

« Le texte en prose des Prophéties de Merlin, par Geoffroy de Monmouth, tel que nous le donnons dans notre édition, a été établi d'après une comparaison attentive des trois ou quatre meilleurs manuscrits de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Les manuscrits de la totalité de l'Histoire de Geoffroy de Monmouth, et de la Vie séparée du

Prophète, sont tellement nombreux qu'il faudroit plusieurs années pour les collationner tous.

« Il est peut-être inutile d'ajouter ici que les Prophéties de Merlin, en vers latins, sont très communes en manuscrit, du XIIIe au XVe siècles; mais elles diffèrent totalement de celles qui se trouvent dans notre poème, et n'ont aucun mérite intrinsèque. » Nous ignorons entièrement quelles étoient celles dont il existoit un manuscrit dans la cathédrale de Peterborough, lequel paroît être irrévocablement perdu. En effet, dans un catalogue que nous a conservé l'historien de cette église, nous lisons l'indication suivante : « R... *Prophetiæ Merlini versifice*[1]. »

Ici nous sommes arrivé au terme de notre introduction, déjà trop longue; mais avant de la clore définitivement, qu'il nous soit permis de constater un exemple de plus de l'instabilité des gloires hu-

[1] *The History of the Church of Peterburgh : by Symon Gunton, and set forth by Symon Patrick.* London : printed for Richard Chiswell, M DC LXXXVI, in-fol., p. 182.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que ce titre, qui en général se trouve en tête des Prophéties de Merlin écrites en vers léonins, précédoit, dans le manuscrit de Peterborough, le même ouvrage. M. Carl Greith vient de publier à Frauenfeld, chez Ch. Beyel, avec le millésime de 1838, un petit volume in-8° intitulé *Spicilegium Vaticanum*, qui contient *Prophetia Merlini cum expositione Johannis Cornubiensis*, morceau de 139 vers, adressé au vénérable Robert d'Oxford, ainsi que des renseignements sur les manuscrits du Vatican relatifs à Merlin, et sur ce personnage lui-même. Voyez p. 86-106.

Dans le *Catalogi librorum manuscriptorum*, de M. Gustave Haenel, col. 21, l'on trouve à l'article ALENÇON cette indication qui nous semble fautive : « 1. Boetius de consolatione; vitæ aliquot sanctorum; Merlini Prophetia; sæc. IX. 4. » Le rédacteur du catalogue n'auroit-il pas pris le siècle où vivoit Merlin pour celui de l'exécution de ce manuscrit ?

maines. On l'a vu, Merlin, honoré pendant tout le moyen âge comme prophète, étoit connu et consulté d'un pôle à l'autre, depuis le pape jusqu'à l'homme d'armes et le paysan [1]. Il ne lui manquoit plus que la canonisation : dans le XV[e] siècle, un carme la lui donna de sa propre autorité :

. . . . vitæ venerabilis olim
Vir fuit, et vates venturi præscius ævi
Mirlinius, Laris infando de semine cretus :
Hic satus infami coitu pietate refulsit
Eximia, Superum factus post funera consors [2].

Dans le XVII[e] siècle, le célèbre barde tomba de son trône céleste, où le Mantouan l'avoit apparemment mal assis, sur quoi? sur le titre d'un almanach [3].

Il ne nous reste plus maintenant qu'à offrir nos sincères remerciements à M. Ferdinand Wolf, secrétaire de la Bibliothèque impériale de Vienne, pour

[1] Il est peut-être encore temps de rapporter ici le passage suivant, que nous avons connu trop tard pour le citer à la place qui lui convenoit :

« Elle (Jeanne d'Arc) leur rappela le bruit qui avoit couru dans le pays, d'une prédiction qui annonçoit que la France seroit sauvée par une des filles des marches de la Lorraine... Il est assez singulier qu'un des témoins, du nombre de ceux qui ont été assesseurs dans le premier procès, dise dans sa déposition, que cette prédiction, ou du moins une à peu près semblable, se lisoit dans un livre de Merlin. » *Notice du procès de revision et d'absolution de Jeanne d'Arc,* par M. de l'Averdy. (*Notices et extraits des manuscrits,* t. III, p. 302.)

[2] Baptistæ Mantuani Nicolaus Tolentinus ad Joannem Tolentinanum, equitem auratum lib. I. (*I. Baptistæ Mantvani Carmelitae, theologi, philosophi, poetæ et oratoris clarissimi, Opera omnia.* Antverpiæ, apud Ioannem Bellerum, 1576, quatre volumes in-8°, fol. 217 verso, v. 15. Voyez, sur lui, Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie,* seconde édition. A Paris, chez L. G. Michaud, M. DCCC. XXIV, t. III, p. 455-457.)

[3] *Merlini Anglici Ephemeris : Or, astrological Judgments for the Year*

l'empressement avec lequel il a bien voulu nous communiquer tout ce que nous avons dit au sujet des romans qui existent en allemand au sujet de Merlin : nous remplissons ce devoir avec d'autant plus de plaisir qu'il nous fournit l'occasion de proclamer de nouveau la haute estime et la vive affection que nous professons pour les travaux et pour la personne de cet érudit si distingué.

Paris, ce 1er novembre 1837.

FRANCISQUE MICHEL.

1685... London, printed by J. Macock for the Company of Stationers 1685, petit in-8°.

Merlinus liberatus. An Almanack for the Year of our blessed Saviours Incarnation 1723... by John Partridge*. London : Printed by J. Roberts, for the Company of Stationers. in-12.

Merlinus liberatus... 1753 and 1761. London : Printed by R. Reily, for the Company of Stationers. in-12.

(Thorpe's Catalogue, part. VIII. for M DCCC XXXVII, n° 32.)

Cependant peu d'années avant l'apparition du premier de ces almanachs, les livres suivans avoient vu le jour : *The Lords Merlins Prophecy concerning the King of Scotts : foretelling the strange and wonderfull Things that shall befall him in England...* London, Printed by J. C. for G. Horton, 1651. in-4°, de 14 pages, plus un feuillet de titres. Conservé dans le volume 506 de la *King's Collection of Pamphlets.* (Musée britannique.)

Merlin revived, in a Discourse of Prophecies and Predictions, and their Remarkable Accomplishment, with Mr. Lilly's Hieroglyphicks; also a Collection of all the Ancient Prophecies, touching the Grand Revolution like to happen in these Latter Ages, wood cuts, 12mo. 1683. (Catalogue de Thorpe, part VIII. for MDCCCXXXVII, p. 127, n° 1432.)

* Voyez quelques détails sur la vie et les ouvrages de ce charlatan, dont s'est si bien moqué le doyen de St.-Patrick, dans les *Memoirs of Jonathan Swift*, section II. (*The Prose Works of Sir Walter Scott*, volume V. Paris published by A. and W. Galignani, 1827, grand in-8°, p. 199, col. II, et p. 200.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. VII, note. Dans l'édition de *Don Quixote de la Mancha*, donnée par Pellicer, t. I, p. 129, note 2, il y a, sur l'enchantement et le retour d'Arthur, une curieuse note que M. Louis Viardot a traduite dans son *Don Quichotte*, Paris, J.-J. Dubochet et compagnie, 1838, grand in-8°, t. I, p. 170.

Voyez, en outre, *li Romans de Garin le Loherain*, t. I, p. 238, note 2.

Dans un manuscrit du XIIe siècle, contenant les poésies d'Hilaire, disciple d'Abélard, et récemment acquis à la vente de la bibliothèque de Rosny, par celle du Roi, l'on trouve, au verso du dernier feuillet, une charte satirique par laquelle Arthur accorde aux Bretons des privilèges que nous devons ne pas rapporter. Cette pièce, adressée à tous les marchands de fromages et de beurre de la Bretagne, a pour but de les récompenser de leur foi en son immortalité; elle paroîtra bientôt, publiée par M. Champollion-Figeac, p. 19-21 du premier volume des *Lettres des Rois, Reines*, etc., recueil qui fait partie de la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*, qui s'imprime sous la direction du ministre de l'instruction publique.

Nous pensons que c'est cette foi tenace qui a donné lieu au dicton du XIIIe siècle : *Li plus sot en Bretaingne*. Voyez les *Proverbes et dictons populaires*, de M. Crapelet, p. 75.

P. XVII. Ne trouvant pas à la Bibliothèque royale l'édition suivante, et n'ayant aucun espoir de la rencontrer ailleurs à Paris, nous avons dû écrire les deux notes de cette page; depuis, ayant vu à Edinbnrgh cette édition, nous en donnerons ici le titre exact : *Johannis de Fordun Scotichronicon, cum Supplementis et Continuatione Walteri Boweri*... cura Walteri Goodall. vol. I. Edinburgi : Typis et Impensis Roberti Flaminii. M.DCC.LIX, in-folio. Voici ce qu'elle contient relativement à notre Barde :

Lib. III, cap. XXIII, p. 126, 127 : Prophétie latine de Merlin, composée de treize distiques et relative aux affaires d'Écosse.

Lib. III, cap. XXXI, p. 135-137 : *De mirabili pœnitentia Merlini vatis*. Ce chapitre rapporte l'entrevue de Merlin et de Saint-Kentigern, mentionnée par Sir Walter Scott.

Lib. III, cap. L, p. 156, 157 : passage sur Cadwalladrus, déjà cité par nous; il contient de plus ici six hexamètres latins qui ne sont pas dans notre citation.

P. xxxiii. Voyez une prophétie de Merlin que avons oublié de citer, dans la Philippide de Guillaume le Breton, livre VIII, v. 904 et suivans. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XVII, p. 226.)

L'auteur de la Chronique de Reims, parlant de la mort de Louis VIII, s'exprime ainsi : « Et là (à Montpensier) moru li rois, dont Diex ait l'ame! et fu acompli la prophésie que on dist que Merlius avoit dit; car il dist que li dous lions de France morroit à Monpancier, » etc. Édition de Louis Paris, Paris, Techener, 1837, in-12, p. 178.

P. lxxii. Il y a existé une comédie sur Merlin, en espagnol, si l'on en croit le passage suivant :

> Las cosas ya yuan mejor.
> hizo entonces Artieda
> sus encantos de Merlin
> y Lupercio sus tragedias.

(*El Viage entretenido de Augustin de Rojas, natural de la villa de Madrid.* En Madrid, en la Emprenta Real. m. dc. iii, petit in-8°, p. 126, 127.)

Los encantos de Merlin, comédie de Micer Andres Rey de Artieda, est aussi mentionnée dans les *Obras de D. Leandro Fernandez de Moratin*, etc. tomo I. *Origenes del teatro Español. parta primera.* Madrid : por Aguado, 1830, in-8°, p. 276. Elle est sous la date de 1582.

P. lxxxii. Il est aussi question de Merlin dans le roman en prose irlandoise d'*Orlando agus Melora*, qui se trouve au Musée britannique, dans le manuscrit Egerton n° 106.

GAUFRIDI

DE MONUMETA

VITA MERLINI.

Fatidici vatis rabiem, musamque jocosam
Merlini cantare paro: tu corrige carmen,
Gloria pontificum, calamos moderando, Roberte!
Scimus enim quia te perfudit nectare sacro
Philosophia suo, fecitque per omnia doctum,
Ut documenta dares, dux et præceptor in orbe.
Ergo meis cœptis faveas, vatemque tueri
Auspicio meliore velis, quam fecerit alter
Cui modo succedis, merito promotus honori:
Sic etenim mores, sic vita probata genusque,
Utilitasque loci, clerus populusque petebant;
Unde modo felix Lincolnia fertur ad astra.
Ergo te cuperem complecti carmine digno:
Set[1] non sufficio: licet Orpheus et Camerinus
Et Macer et Marius[2], magnique Rabirius oris

[1] Sic mss. passim pro *sed.* — [2] Sic mss.

Ore meo canerent, Musis comitantibus omnes :
Ad [1] vos consuetæ mecum cantare Camenæ,
Propositum cantemus opus, cytharamque sonate.

Ergo peragratis, sub multis regibus, annis,
Clarus habebatur Merlinus in orbe Britannus.
Rex erat et vates : Demetarumque superbis
Jura dabat populis, ducibusque futura canebat.
Contigit interea plures certamen habere
Inter se regni proceres, belloque feroci
Insontes populos devastavisse per urbes.
Dux Venedotorum Peredurus bella gerebat
Contra Guennoloum Scotiæ qui regna regebat :
Jamque dies aderat bello præfixa, ducesque
Astabant campo, decertabantque catervæ,
Amborum pariter miseranda cæde ruentes.
Venerat ad bellum Merlinus cum Pereduro,
Rex quoque Cumbrorum [2] Rodarcus; sævus uterque.
Cædunt obstantes invisis ensibus hostes,
Tresque ducis fratres fratrem per bella secuti
Usque rebellantes cædunt, perimuntque phalanges;
Inde per infestas cum tali munere turmas
Acriter irruerant, subito cecidere perempti.
Hoc viso, Merline, doles, tristesque per agmen
Commisces planctus, tali quoque voce remugis.
« Ergone sic potuit sors importuna nocere,
Ut michi surriperet tantos talesque sodales,

[1] Lege *At* e codice chartaceo. — [2] Sic legendum e codicibus : nisi quod habent vetus et R. *Cambrorum*, vide v. 122.

Quos modo tot reges, tot regna remota timebant?
O dubios hominum casus! mortemque propinquam!
Quæ penes est illos semper, stimuloque latenti
Percutit, et miseram pellit de corpore vitam!
O juvenile decus! quis [1] nunc astabit in armis
Nunc mihi pone latus, mecumque repellet euntes
In mea dampna duces, incumbentesque catervas?
Audaces juvenes! vobis audacia vestra
Eripuit dulces animos dulcemque juventam.
Qui modo per cuneos discurrebatis in armis,
Obstantesque viros prosternebatis ubique,
Nunc pulsatis humum, rubeoque cruore rubetis! »
Sic inter turmas lacrimis plangebat obortis,
Deflebatque viros; nec cessant prælia dira:
Concurrunt acies, sternuntur ab hostibus hostes:
Sanguis ubique fluit: populi [2] moriuntur utrinque.
At tandem Britones revocatis undique turmis
Conveniunt pariter, pariterque per arma ruentes
Invadunt Scotos, prosternunt vulnera dantes;
Nec requieverunt donec sua terga dederunt
Hostiles turmæ, per devia diffugientes.

Evocat e bello socios Merlinus, et illis
Præcipit in varia fratres sepelire capella:
Deplangitque viros, nec cessat fundere fletus:
Pulveribus crines spargit [3], vestesque rescidit [4],
Et prostratus humi nunc hac illacque volutat.

[1] Vetus codex habet *qui*, et mox *metumque*. — [2] Vetus codex dat *plurimi*, invito metro. — [3] Sic omnes codices præter vetustissimum, in quo legitur *sparsit*. — [4] Lege vel *rescindit*, vel (e v. 215) *recidit*.

Solatur Peredurus eum, proceresque ducesque;
Nec vult solari nec verba precantia ferre.
Jam tribus emensis defleverat ille [1] diebus,
Respueratque cibos; tantus dolor usserat illum:
Inde novas furias, cum tot tantisque querelis
Aera complesset, cepit, furtimque recedit;
Et fugit ad silvas, nec vult fugiendo videri,
Ingrediturque nemus, gaudetque latere sub ornis;
Miraturque feras pascentes gramina saltus.
Nunc has insequitur, nunc cursu præterit illas.
Utitur herbarum radicibus; utitur herbis;
Utitur arboreo fructu, morisque rubeti.
Fit silvester [2] homo, quasi silvis editus [3] esset,
Inde per æstatem totam; nullique repertus,
Oblitusque sui, cognatorumque suorum,
Delituit, silvis obductus more ferino.
At cum venit yems [4] herbasque tulisset et omnes
Arboreos fructus, nec quo frueretur haberet;
Diffudit tales miseranda voce querelas.

« Cœli Christe Deus! quid agam? qua parte morari
Terrarum potero? cum nil quo vescar adesse
Inspicio, nec gramen humi, nec in arbore glandes.
Tres quater et juges septenæ poma ferentes
Hic steterant mali; nunc non stant: ergo quis illas,
Quis mihi surripuit? quo devenere repente?
Nunc illas video, nunc [5] non: sic fata repugnant,

[1] Mss. Polychronici legunt *ipse*. — [2] Iidem mss. *silvestris*. — [3] Ms. vetus *deditus*. — [4] Sic ms. pro *hyems*. — [5] Ms. vetus *nec*.

Sic quoque concordant cum dant prohibentque videre.
Deficiunt nunc poma michi, nunc cetera quæque.
Stat sine fronde nemus, sine fructu: plector utroque,
Cum neque fronde tegi valeo, neque fructibus uti.
Singula bruma tulit, pluviisque cadentibus auster.
Invenio si forte napos [1] tellure sub ima,
Concurrunt avidæque sues aprique voraces,
Eripiuntque napos [1] michi quas de cespite vello.

« Tu lupe, care comes! nemorum qui devia mecum
Et saltus peragrare soles, vix præteris arva:
Et te dura fames et me languere coegit.
Tu prior has silvas coluisti, te prior ætas
Protulit in canos; nec habes, nec scis, quid in ore
Proicias: quod miror ego, cum saltus habundet
Tot capreis aliisque feris quas prendere posses.
Forsitan ipsa tibi tua detestanda senectus
Eripuit nervos, cursumque negavit habendum.
Quod solum superest, comples ululatibus auras;
Ac [2] resupinus humi consumptos deicis arctus [3]. »

Hæc inter frutices coriletaque densa canebat;
Cum sonus ad quemdam pervenit prætereuntem,
Qui direxit iter quo sermo loquentis in auras
Exierat, reperitque locum, reperitque loquentem.
Quo viso Merlinus abit, sequiturque viator,
Nec retinere virum potuit sic diffugientem:
Inde viator iter repetit quo cœperat ire,

[1] Codex vetus et H. habent *napes;* cæteri *vapes:* male. — [2] Vetus et H. *At.* — [3] Lege *dejicis artus:* ch. habet *dehicis.*

Propositumque tenet casu commotus euntis.
Ecce viatori venit obvius alter ab aula
Rodarchi regis Cumbrorum, qui Ganiedam
Duxerat uxorem, formosa conjuge felix [1].
Merlini soror ista fuit, casumque dolebat
Fratris, et ad silvas et ad arva remota clientes
Miserat, ut fratrem revocarent; ex quibus unus
Obvius huic ibat, set et hic sibi: protinus ergo
Convenere simul, commiscent mutua verba.
At qui missus erat Merlinum quærere, quærit
Si vidisset eum silvis aut saltibus alter.
Ille virum talem se conspexisse fatetur
Inter dumosos saltus nemoris Calidonis;
Dumque loqui vellet secum, secumque sedere,
Diffugisse virum celeri per robora cursu.
Hæc ait: alter abit, silvasque subintrat, et imas
Scrutatur valles, montes quoque præterit altos:
Quærit ubique virum, gradiens per opaca locorum.

Fons erat in summo cujusdam vertice montis,
Undique præcinctus corulis densisque frutectis [2].
Illic Merlinus consederat [3]: inde per omnes
Spectabat silvas, cursusque iocosque ferarum [4].
Nuntius hunc scandit, tacitoque per ardua gressu
Incedit quærendo virum: tum denique fontem
Merlinumque videt, super herbas pone sedentem,
Dicentemque suas tali sermone querelas.

[1] Scilicet Rodarchus. — [2] Sic, pro *fruticetis*. — [3] Cæteri mss. habent *Illuc M. conscenderat*. - [4] Sic.

« O qui cuncta regis! quid id est quod[1] contigit, ut non
Tempora sint eadem numeris distincta quaternis?
Nunc[2] ver jure suo flores frondesque ministrat:
Dat fruges æstas, autumpnus micia poma:
Consequitur glacialis yemps[3], et cetera quæque
Devorat et vastat, pluviasque nivesque reportat,
Singula quæque suis arcet læditque procellis;
Nec permittit humum varios producere flores,
Aut quercus glandes, aut malos punica mala.
O utinam non esset hiems[4] aut cana pruina;
Ver foret, aut æstas; cuculusque canendo rediret,
Et philomena[5] pio quæ tristia pectora cantu
Mitigat, et turtur conservans fœdera casta;
Frondibus inque novis concordi voce volucres
Cantarent aliæ, quæ me modulando foverent;
Dum nova flore novo tellus spiraret odorem
Gramine sub viridi, levi quoque murmure fontes
Diffluerent; juxtaque daret sub fronde columba
Sompniferos gemitus, irritaretque soporem! »

Nuntius audierat vatem, rupitque querelas
Cum modulis citharæ quam secum gesserat ultro,
Ut sic deciperet demulceretque furentem.
Ergo movens[6] querulas digitis et in ordine cordas,
Talia, pone latens dimissa voce canebat.

« O diros gemitus lugubris Guendoloenæ!

[1] Male vetus codex, *quid est cur:* forte *cur est quod.* — [2] *Non* alii codices, male; præter unum quod habet *Nam ver vere.* — [3] Sic mss. — [4] Sic vetus. — [5] Sic mss. — [6] Ms. vetus *movens.*



O miseras lacrimas lacrimantis Guendoloenæ [1]!
Me miseret miseræ morientis Guendoloenæ!
Non erat in Waliis [2] mulier formosior illa.
Vincebat candore deas, foliumque ligustri,
Vernantesque rosas, et olentia lilia prati.
Gloria vernalis sola radiabat [3] in illa;
Sidereumque decus geminis gestabat ocellis,
Insignesque comas auri fulgore nitentes.
Hoc totum periit; periit decor omnis in illa,
Et color et facies, niveæ quoque gloria carnis.
Non est quod fuerat, multis mœroribus acta:
Nescit enim quo dux abiit, vita ne fruatur
An sit defunctus: languet miserabilis inde,
Totaque deperiit longo liquefacta dolore.
Collacrimatur ei paribus Ganieda querelis,
Amissumque dolet sine consolamine fratrem.
Hæc fratrem flet, et illa virum; communiter ambæ
Fletibus incumbunt, et tristia tempora ducunt.
Non cibus ullus eis, nec [4] sompnus nocte vagantes
Sub virgulta fovet: tantus dolor arcet utramque.
Non secus indoluit Sidonia Dido, solutis
Classibus Æneæ, tunc cum properaret abire.
Cum non Demophoon [5] per tempora pacta rediret,
Taliter ingemuit flevitque miserrima Phillis.
Briseis absentem sic deploravit Achillem.
Sic soror et conjux collamentantur et ardent,

[1] Versus deest in altero codice. — [2] *Wallis* al. — [3] Habet vetus *radiebat*. — [4] Alii mss. meliorem præbent lectionem, *eas non*. — [5] Ita recte in cod. Cotton. sed vetus *Demophon*, et alii *Demofoon*, *Demephoon*.

Funditus internis [1] cruciatibus usque dolendo. »

In fidibus [2] querulis dicebat talia cantans
Nuntius, et modulo vatis demulcerat [3] aures,
Mitior ut fieret [4] congauderetque canenti.
Ocius assurgit vates, juvenemque jocosis
Affatur verbis, iterumque movere precatur
Cum digitis cordas, elegosque sonare priores.
Admovet ille lyræ [5] digitos jussumque reformat
Carmen item [6], cogitque virum modulando furorem
Ponere paulatim citharæ dulcedine captum.
Fit memor ergo sui, recolitque quod esse solebat
Merlinus; furiasque suas miratur et odit.
Pristina mens rediit, rediit quoque sensus in illo,
Et gemit ad nomen, motus pietate, sororis
Uxorisque simul, mentis ratione recepta;
Conducique petit Rodarchi regis ad aulam.
Paruit alter ei, silvasque subinde relinqunt [7],
Et veniunt pariter lætantes [8] regis in urbem.
Ergo fratre suo gaudet regina recepto,
Proque sui reditu fit conjunx [7] læta mariti,
Oscula certatim geminant [9], et brachia circum
Colla viri flectunt, tanta pietate moventur.
Rex quoque quo decuit reducem sucepit honore,
Totaque turba domus; proceres lætantur in urbe.

1 Al. *interius.* — 2 Vetus male *gravibus.* — 3 Ita ex aliis codicibus, pro *demulserat.* — 4 Vetus *fleret.* — 5 *Lire,* mss. — 6 Forte *idem :* nisi intelligatur « iterum, » ut sub v. 222 : unus codex legit *ita.* — 7 Sic vetus. — 8 Al. *latenter.* — 9 Vetus habet *geminans.*

At postquam tantas hominum Merlinus adesse
Inspexit turmas, nec eas [1] perferre valeret;
Cepit enim [2] furias, iterumque furore repletus
Ad nemus ire cupit, furtimque recedere quærit.
Tunc præcepit eum posito custode teneri
Rodarchus, citharaque suos mulcere furores,
Astabatque dolens, verbisque precantibus illum
Orabat ratione frui, secumque manere,
Nec captare nemus, nec vivere more ferino:
Velle sub arboribus dum regia sceptra tenere
Posset [3], et in populos jus exercere feroces.
Hinc promittit ei se plurima dona daturum;
Afferrique jubet vestes, volucresque, canesque,
Quadrupedesque citos, aurum, gemmasque micantes,
Pocula quæ sculpsit Guielandus in urbe Sigeni [4].
Singula prætendit vati Rodarchus et offert,
Et monet ut maneat secum, silvasque relinquat [5].

Talia respondens spernebat munera vates.
« Ista duces habeant, sua quos confundit egestas,
Nec sunt contenti modico, set maxima captant.
Hiis nemus et patulas Calidonis præfero quercus,
Et montes celsos, subtus [que [6]] virentia prata.
Illa michi non ista [7] placent: tu talia tecum
Rex Rodarche feras: mea me Calidonis habebit
Silva ferax nucibus, quam cunctis præfero rebus. »
Denique cum nullo potuisset munere tristem

1 Alter *eos*. — 2 Alii mss. *item*, recte? — 3 Al. *perposcet*; forte lege *poscit*: sed vetant codices. — 4 Deest versus in altero et in cod. Harl. — 5 *Relinquet* codex vetus. — 6 Deest in antiquiore codice. — 7 *Ista*, nempe munera, ut in v. 239: sed mss. Polychronici legunt *Ista michi non illa*.

Rex retinere virum, forti vincire cathena,
Jussit; ne peteret nemorum deserta solutus.
Ergo cum sensit circum se vincula vates,
Nec liber poterat silvas[1] Calidonis adire;
Protinus indoluit, tristisque tacensque remansit,
Lætitiamque suis subtraxit vultibus omnem;
Ut non proferret verbum, risumque moveret.

Interea visura ducem regina per aulam
Ibat, et ut decuit rex applaudebat eunti;
Perque manum suscepit eam, jussitque sedere,
Et dabat amplexus et ad oscula labra premebat.
Convertensque suos in eam per talia vultus,
Vidit in illius folium pendere capillis:
Ergo suos digitos admovit et abstrait[2] illud,
Et projecit humi, lætusque jocatur amanti.
Flexit ad hoc oculos vates, risumque resolvit,
Astantesque viros fecit convertere vultus
In se, mirantes quoniam ridere negarat.
Rex quoque miratur, percunctaturque furentem
Tam subito facti causas edicere risus,
Adjecitque suis donaria plurima verbis.
Ille tacet, differtque suos exponere risus.
At magis atque magis precio precibusque movere
Instabat Rodarchus eum: tum denique vates
Indignatus ei pro munere, talia fatur.

« Munus avarus amat, cupidusque laborat habere:

[1] Al. *silvam poterat liber;* cæteri quoque *silvam.* — [2] Liber alter *obtulit:* forte *abstulit* legendum cum tribus codd.: sed vide v. 288.

Hii faciles animos flectunt quocunque jubentur,
Munere corrupti : quod habent non sufficit illis.
At mihi sufficiunt glandes Calidonis amœnæ,
Et nitidi fontes per olentia prata fluentes :
Munere non capior : sua munera tollat avarus.
Et nisi libertas detur, repetamque virentes
Silvarum valles, risus aperire negabo. »
Ergo cum nullo potuisset munere vatem
Flectere Rodarchus, nec cur risisset haberet[1];
Confestim sua vincla viro dissolvere jussit,
Datque potestatem nemorum deserta petendi,
Ut velit optatam risus expromere[2] causam.

Tunc Merlinus ait, gaudens quia possit[3] abire :
« Iccirco risi, quoniam, Rodarche, fuisti
Facto culpandus simul et laudandus eodem;
Dum traheres folium modo, quod regina capillis
Nescia gestabat; fieresque fidelior illi
Quam fuit illa tibi, quando virgulta subivit
Quo suus occurrit secumque coivit adulter :
Dumque supina foret, sparsis in crinibus hæsit
Forte jacens folium, quod nescius eripuisti. »

Ergo super tali Rodarchus crimine tristis
Fit subito, vultumque suum divertit ab illa;
Dampnabatque diem qua[4] se conjunxerat illi.
Mota set illa nichil, vultu ridente pudorem
Celat, et alloquitur tali sermone maritum.

[1] Codex vetus *hereret;* alter, *recessit haberet :* uterque corrupte. — [2] Tres codd. habent *exprimere.* — [3] Alii *posset*, ut et v. 302. — [4] Ita omnes mss. præter præcipuum, ubi *quæ.*

« Cur tristaris amans? cur sic irasceris ab [1] re,
Meque nec ex merito dampnas, credisque furenti
Qui ratione carens miscet mendacia veris?
Multociens qui credit ei fit stulcior illo.
Excipe nunc igitur; ne sim decepta, probabo
Quod sit delirus, quod non sit vera locutus. »
Ut plures alii, fuerat puer unus in aula:
Hunc cum prospiceret convolvit [2] protinus artem
Ingeniosa novam, qua vult convincere fratrem.
Inde venire jubet puerum, fratremque precatur
Qua moriturus erit [3] pueri prædicere mortem.

Ergo frater ei, « Soror o carissima, » dixit,
« Hic morietur homo celsa de rupe ruendo [4]. »
Illa sub [5] ridens puero præcepit abire,
Et quibus indutus fuerat deponere vestes,
Et vestire novas, longosque recidere [6] crines;
Sicque redire jubet, ut eis appareat alter.
Paruit ergo puer; rediit nam talis ad illos
Qualis erat jussus, mutata veste, redire.
Mox iterum fratrem regina precatur, et infit,
« Quæ mors hujus erit narra [7] dilecte sorori. »
Tunc Merlinus ait; « Puer hic, cum venerit ætas,
Mente vagans, forti succumbet in arbore morti. »

Dixerat: illa suum sic est affata maritum.
« Siccine te potuit falsus pervertere vates,
Ut crimen tantum me commisisse putares?

[1] Lege *abs.* — [2] Al. *convertit.* — [3] Alii codd. melius forsan *erat.* — [4] Harl. *cadendo.* — [5] Vetus *hec.* — [6] Al. *rescindere.* — [7] Codex præcipuus *uaria.*

Ac [1] si scire velis qua sit ratione locutus
Hoc nunc de puero, censebis ficta fuisse
Quæ de me dixit, dum silvas possit [2] adire.
Absit ut hoc faciam! castum servabo cubile;
Castaque semper ero dum flabit spiritus in me.
Illum convici, pueri de morte rogatum,
Nunc quoque convincam : tu sedulus arbiter esto. »
Hæc ait, et tacite puerum [3] secedere jussit,
Vesteque feminea vestiri, sicque redire.
Mox puer abscessit, jussumque subinde peregit,
Et sub feminea rediit quasi femina veste;
Et stetit ante virum; cui sic regina jocando
« Eya frater! » ait : « dic mortem virginis hujus. »
« Hæc virgo nec ne, » dixit, « morietur in ampne [4]? »
Frater ei, movitque sua ratione cachinnum
Regi Rodarcho : quoniam de morte rogatus
Unius pueri, tres dixerat esse futuras.
Ergo putabat eum de conjuge falsa locutum,
Nec credebat ei, set contristatur, et odit
Quod sibi crediderat, quod condempnarat amantem.
Id regina videns, veniam dat et oscula jungit,
Et blanditur ei, lætum quoque reddidit illum.

Cogitat interea silvas Merlinus adire,
Egressusque domum portas aperire jubebat;
Set soror obstabat, lacrimisque rogabat abortis
Ut secum remaneret adhuc, tollatque furorem.
Improbus ille suis non vult desistere cœptis,

[1] Forte *At.* — [2] Al. *posset.* — [3] Al. *puerum tacite.* — [4] Sic mss. — [5] Ita mss. pro *obortis.*

Set perstat reserare fores, et abire laborat,
Et fremit et pugnat, famulosque fremando coartat [1].
Denique cum nullus posset retinere volentem
Ire virum, jussit citius regina venire
Ejus ad abscessum, absentem [2] Guendoloenam.
Illa venit, supplexque [3] virum remanere precatur:
Spernit at ille preces, nec vult remanere, nec illam
Sicut erat solitus, gaudenti cernere vultu.
Illa dolet, fletuque fluit, laniatque capillos,
Et secat ungue genas, et humi moriendo volutat.
Id regina videns affatur taliter illum.
« Hæc tua quæ moritur sic pro te, Guendoloena,
Quid faciet? dabiturne viro? viduamve manere
Præcipis? aut tecum quocumque recesseris ire?
Ibit enim, tecumque nemus nemorisque virentes
Læta colet saltus, dum te potiatur amante. »

Vocibus hiis igitur respondit talia vates.
« Nolo soror pecudem patulo quæ fontis hiatu
Diffundit latices, ut virginis urna sub æstus:
Nec curam mutabo meam velut Orpheus olim,
Quando suos calathos pueris commisit habendos
Euridice Stigias plusquam transnavit harenas [4].
Mundus ab alterutro veneris sine [5] labe manebo.
Huic igitur detur nubendi justa facultas.
Arbitrioque suo quem gestit ducere ducat:
Præcaveat tamen ipse sibi qui duxerit illam,

[1] Sic mss. — [2] Lege *deflentem* ex alt. codice. — [3] Vetus *suplex que*. — [4] Hi quinque versus corrupti videntur: desunt in altero libro, et in Harl. — [5] Vetus *sub*.

Obvius ut numquam michi sit, nec cominus astet;
Set se divertat, ne si michi congrediendi
Copia præstetur, vibratum sentiat ensem.
Cumque dies aderit sollempnis[1] lege jugali,
Diversæque dapes convivis distribuentur,
Ipsemet interero donis munitus honestis,
Ditaboque datam profuse Guendoloenam. »

Dixerat, atque « vale » gradiens subjunxit utrique,
Et petiit silvas nullo prohibente cupitas.
Guendoloena manet spectans in limine tristis,
[Et regina simul; casuque moventur amici[2];]
Miranturque nimis rerum secreta furentem
Nosse virum, veneremque suæ scivisse sororis.
Mentitumque tamen pueri de morte putabant,
Quam dixit ternam cum dicere debuit unam.
Inde diu sua visa fuit vox vana per annos,
Donec ad ætatem venit puer ille virilem;
Tunc cunctis[3] patefacta fuit multisque probata.
Nam dum venatum canibus comitantibus iret,
Aspexit cervum nemoris sub fronde latentem
Dissolvitque canes, qui cervo devia viso
Transcendunt, complentque suis latratibus auras.
Ipsemet urget equum calcaribus, insequiturque,
Nunc cornu nunc ore monens, operisque ministros
Increpat, atque jubet cursu citiore venire[4].
Mons ibi celsus erat circumdatus undique saxis,

[1] Vetus *solempni*. — [2] Versus deest in vet. codice. — [3] Harl. meliorem videtur præstare lectionem, *demum*. [4] Hi tres desunt versus in altero.

Juxta quem fluvius subtus per plana fluebat:
Hunc fera transcendit fugiens, dum venit in amnem[1],
Exegitque suas solito de more latebras.
Instigat juvenis, montem quoque tramite recto
Præterit, et cervum per saxa jacentia quærit.
Contigit interea dum duceret impetus ipsum,
Labi quadrupedem celsa de rupe, virumque
Forte per abruptum montis cecidisse sub amnem;
Ut tamen hæreret pes ejus in arbore quadam,
Et submersa forent sub flumine cetera membra:
Sicque ruit, mersusque fuit, lignoque pependit[2],
Et fecit vatem per terna pericula verum;
Qui nemus ingressus fuerat, rituque ferino
Vivebat; patiens concretæ frigoris algæ
Sub nive, sub pluvia, sub iniquo flamine venti.
Idque placebat ei pocius quam jura per urbes
Exercere suas, gentesque domare feroces.

Interea ducente viro labentibus annis
Cum grege silvestri talem per tempora vitam,
Guendoloena datur nubendi lege marito.
Nox erat et nitide radiabant[3] cornua lunæ,
Cunctaque convexi splendebant lumina cœli:
Purior aer erat solito, nam frigidus atrox
Expulerat nubes boreas, cœlumque serenum
Reddiderat, sicco detergens nubila flatu[4].
Sidereum cursum vates spectabat ab alto

[1] Alii *ad ampnem*. — [2] Scholion in margine codicis, manu sæculi xv. « Quicquid a vero vate dicitur, non potest non impleri. » — [3] Codex *radiebant*. — [4] Tres versus exciderunt codicibus Polychr.

Monte, loquens tacite sub divo talia secum [1].
« Quid sibi vult radius Martis? regem ne peremptum
Portendit noviter rutilans, aliumque futurum?
Sic equidem video : nam Constantinus obivit,
Ipsiusque nepos scelerata sorte Conanus
Per patrui jugulum, sumpto diademate, rex est.
At tu, summa Venus, quæ certo tramite labens
Infra zodiacum Solem comitaris euntem,
Quid tibi cum radio qui duplex æthera findit?
Discidium ne mei sectus portendit amoris?
Talis enim radius divisos signat amores.
Forsitan absentem me Guendoloena reliquit,
Alteriusque viri gaudens complexibus hæret.
Sic igitur vincor: sic alter fungitur illa :
Sic mea jura michi, dum demoror, eripiuntur :
Sic equidem, nam segnis amans superatur ab illo
Qui non est segnis, nec abest, sed cominus instat.
At non invideo : nubat nunc omine dextro,
Utaturque novo, me permittente, marito.
Crastina cumque dies illuxerit, ibo, feramque
Mecum munus ei promissum quando recessi. »

Dixerat; et silvas et saltus circuit omnes;
Cervorumque greges agmen collegit in unum,
Et damas capreasque simul; cervoque resedit;
Et veniente die, compellens agmina præ se,
Festinans vadit quo nubit Guendoloena.
Postquam venit eo, patienter stare coegit

[1] Sic e cæteris libris, ubi codex *dicens*.

Cervos ante fores, proclamans « Guendoloena[1]!
Guendoloena[2] veni! te talia munera spectant. »
Ocius ergo venit subridens Guendoloena,
Gestarique virum cervo miratur, et illum
Sic parere viro, tantum quoque posse ferarum
Uniri numerum, quas præ se solus agebat
Sicut pastor oves quas ducere suevit ad herbas.

Stabat ab excelsa sponsus spectando fenestra,
In solio mirans equitem, risumque movebat.
Ast ubi vidit eum vates, animoque quis esset
Calluit, extemplo divulsit cornua cervo
Quo gestabatur, vibrataque jecit[3] in illum,
Et caput illius penitus contrivit, eumque
Reddidit exanimem, vitamque fugavit in auras.
Ocius inde suum talorum verbere cervum
Diffugiens egit, silvasque redire paravit.
Egrediuntur ad hæc ex omni parte clientes,
Et celeri cursu vatem per rura sequuntur.
Ille quidem velox sic præcurrebat, ut isset
Ad nemus intactus, nisi prævius amnis obesset:
Nam dum torrentem fera prosiliendo mearet,
Elapsus, rapida cecidit Merlinus in unda.
Circueunt ripas famuli, capiuntque natantem,
Adducuntque domum, vinctumque dedere sorori.

Captus item vates fit tristis, et optat abire
Ad silvas, pugnatque suos dissolvere nexus,

[1] Desunt duo versus in altero. — [2] Codex *Gendoloena*. — [3] Al. *gessit*.

Et ridere negat, potumque cibumque refutat,
Tristitiaque sua tristem facit esse sororem.
Ergo videns illum Rodarchus pellere cunctam
Lætitiam, nec velle dapes libare paratas;
Educi præcepit eum miseratus in urbem,
Per fora, per populos, ut lætior esset eundo,
Resque videndo novas quæ vendebantur ibidem.

Ergo vir eductus, dum progrederetur ab aula [1],
Inspicit ante fores famulum sub paupere cultu,
Qui servabat eas, poscentem prætereuntes
Ore tremente viros, ad vestes munus emendas.
Mox stetit et risit vates, miratus egentem.

Illinc progressus nova calciamenta [2] tenentem
Spectabat [3] juvenem, commercantemque tacones:
Tunc iterum risit, renuitque diutius ire
Per fora, spectandus populis quos inspiciebat.
At nemus optabat, quod crebro respiciebat,
Quo nitebatur vetitos divertere gressus.

Inde domum famuli redeunt, ipsumque cachinnum
Bis movisse ferunt, silvas quoque velle redire.
Ocius ergo volens Rodarchus scire quid esset
Quod portendisset risu, dissolvere nexus [4]
Ilico [5] jussit, ei concedens posse reverti
Ad solitas silvas, si risus exposuisset [6].

[1] Deest versus in alt. — [2] Sic mss. — [3] *Spectavi* al. — [4] Deest versus in alt. — [5] Sic mss. passim. — [6] Deest versus in altero.

Lætior assistens respondit talia vates.

« Janitor ante fores tenui sub veste sedebat,
Et velut esset inops, rogitabat prætereuntes
Ut largirentur sibi quo vestes emerentur:
Ipsemet interea, subter se denariorum
Occultos cumulos, occultus dives habebat.
Illud ego risi: tu terram verte sub ipso,
Nummos invenies servatos tempore longo.
Illinc ulterius versus fora ductus, ementem
Calciamenta virum vidi, pariterque tacones;
Ut postquam dissuta forent, usuque forata,
Illa resarciret, primosque pararet ad usus.
Illud item risi, quoniam nec calciamentis
Nec superaddet[1] eis miser ille taconibus uti
Postmodo compos erit; quia jam submersus in undis[2]
Fluctuat ad ripas: tu vade videre, videbis! »

Dicta probare viri cupiens Rodarchus, ad ampnem
Circumquaque suos jubet ocius ire clientes,
Ut si forte virum per proxima litora talem
Demersum videant, festina voce renarrent.
Jussa ducis peragunt: nam flumina circumeuntes
Submersum juvenem squalentes inter harenas[3]
Inveniunt; redeuntque domum, regique renarrant.
Et rex interea, forium custode remoto,
Suffodit, et vertit terram, reperitque sub ipsa
Thesaurum positum, vatemque jocosus adorat.

[1] Forte leg. *Nec* (*superaddit*) *eis :* locus dubius. — [2] Deest versus in al. — [3] Al. *arenas*.

His igitur gestis, vates properabat abire
Ad solitas silvas, populos exosus in urbe[1].
Præcipiebat ei secum regina manere,
Optatumque nemus postponere, donec abirent
Quæ tunc instabant candentis frigora brumæ;
Atque rediret item teneris cum fructibus æstas,
Unde frui posset dum tempora sole calerent[2].
Ille repugnabat, verbis quoque[3] talibus illam
Alloquitur, cupiens secedere, frigore spreto.

« O dilecta soror, quid me retinere laboras?
Non me bruma suis poterit terrere procellis,
Non gelidus boreas, cum flatu sævit iniquo
Balantumque greges subita cum grandine lædit:
Non conturbat, aquas diffusis imbribus, auster,
Quin nemorum deserta petam, saltusque virentes;
Contentus modico potero perferre pruinam.
Illic arboreis sub frondibus inter olentes
Herbarum flores, æstate jacere juvabit.
Ne tamen esca mihi brumali tempore desit[4],
In silvis compone domos, adhibeque clientes,
Obsequiumque mihi facient, escasque parabunt,
Cum tellus gramen, fructumque negaverit arbor.
Ante domos alias, unam compone remotam;
Cui sex dena decem dabis hostia[5] totque fenestras,
Per quas ignivomum videam cum Venere Phœbum,
Inspiciamque polo labentia sydera noctu,
Quæ me de populo regni ventura docebunt.

[1] Deest versus in cæteris libris. — [2] Desunt in cæteris quatuor hi versus. — [3] Sic omnes præter vetustum, qui *et* habet. — [4] Hi octo versus desunt in altero codice. — [5] *Ostia* al.

Totque notatores quæ dicam scribere docti
Assint, et studeant carmen mandare tabellis.
Tu quoque sæpe veni, soror o dilecta, meamque
Tunc poteris relevare famem potuque ciboque.»
Dixit, et ad silvas festinis gressibus ivit.

Paruit ergo soror, nam jussam condidit aulam
Atque domos alias, et quicquit [1] jusserat illi.
Ille quidem dum poma manent, Phœbusque per astra [2]
Altius ascendit, gaudet sub fronde manere
Ac peragrare nemus, zephiris mulcentibus ornos [3].
Tunc veniebat [4] yems rigidis hirsuta procellis,
Quæ nemus et terras fructu spoliabat ab omni;
Deficeretque sibi pluviis instantibus esca,
Tristis et esuriens dictam veniebat ad aulam.
Illic multotiens aderat regina, dapesque
Et potum pariter fratri gavisa ferebat;
Qui, postquam variis sese recreaverat escis,
Mox assurgebat complaudebatque sorori;
Deinde [5] domum peragrans ad sidera respiciebat,
Talia dum caneret quæ tunc ventura sciebat.

« O rabiem Britonum, quos copia divitiarum
Usque superveniens ultra quam debeat effert!
Nolunt pace frui, stimulis agitantur herinis.
Civiles acies, cognataque prælia miscent.
Ecclesias Domini patiuntur habere ruinam,
Pontificesque sacros ad regna remota repellunt.

[1] Sic vetus pro *quicquid*. — [2] Codex habet corrupte *pacta*. — [3] Desunt tres versus in cæteris codd. — [4] Forte leg. *Cumque veniret*. — [5] Cæteri codices *Inde*.

Cornubiensis apri conturbant quæque nepotes;
Insidias sibimet ponentes, ense nephando
Interimunt sese, nec regno jure potiri
Expectare volunt, regni diademate rapto.
Illis[1] quartus erit crudelior asperiorque.

« Hunc[2] lupus æquoreus debellans vincet, et ultra
Sabrinam, victum per barbara regna fugabit.
Idem Kaerkeii circumdabit obsidione
Passeribusque domos et mœnia trudet ad imum.
Classe petet Gallos, set telo Regis obibit[3].
Rodarchus moritur postquam discordia longa
Scotos et Cumbros per longum tempus habebit,
Donec crescenti tribuatur Cumbria denti.
Cambri gemissos[4] post illos Cornubienses
Afficient bello, nec eos lex ulla domabit.
Kambria gaudebit suffuso sanguine, semper
Gens inimica Deo, quid gaudes sanguine fuso?
Kambria compellet fratres committere pugnas,
Et dampnare suos scelerata morte nepotes.

« Scotorum cunei trans Humbrum sæpius ibunt,
Obstantesque viros periment, pietate remota;
Non impune tamen, nam cæsus ductor obibit.
Nomen habebit equi, qui fiet sævus in illo.
Finibus ex nostris hæres expulsus abibit.

[1] *Illic* vetus. — [2] *Hinc* vetus ms. — [3] Sic legendum ex v. 607, et è codice Regio, et Cleop. c. IV, f. 91: cæteri vero *obivit.* — [4] Vetus corrupte *Gambrigei missos:* alii vero *Cambri gemussos gemussi*, vel *Cambri gemissos gemissi;* Cleop. corrupte *Cambrigei missos gemissent.*

Scote, reconde tuos quos nudas ocius[1] enses:
Vis tibi dispar erit nostra cum gente feroci.

« Corruet urbs Acelud[2], nec eam reparabit in ævum
Rex aliquis, donec subdatur Scottus apello.

« Urbs Sigeni et[3] turres et magna palatia plangent[4]
Diruta, donec eant ad pristina prædia Cambri.
Kaeptis in portu sua mœnia rupta videbit,
Donec eam locuples cum vulpis dente reformet.

« Urbs Loel spoliata suo pastore vacabit,
Donec reddat ei cambucam virga leonis[5].

« Urbs Rutupi portus in littore[6] strata jacebit;
Restaurabit eam galeata nave Rutenus.
Mœnia Meneviæ reparabit quintus ab illo,
Per quem palla sibi reddetur dempta per annos:
Inque tuo Sabrina sinu cadet urbs Legionum,
Amittetque suos cives per tempora longa:
Hos sibi reddet item cum venerit ursus in agno.
Saxonici reges, expulsis civibus, urbes
Rura domosque simul, per tempora longa tenebunt:
Ex hiis gestabunt ter tres diadema dracones.
Ducenti monachi perimentur in urbe Leyri,
Et duce depulso vacuabit mœnia Saxo:
Qui prior ex Anglis erit in diademate Bruti
Restaurabit item vacuatam cædibus urbem.

[1] Harl. *sæpius*. — [2] Alii mss. habent *alcliud*, vel *aliud*, vel *Ascelud*. — [3] Deest *et* in cæteris. — [4] Vetus habet *plangunt*. — [5] In cæteris sequitur hic versus post 612; et v. 618 deest. — [6] Sic ex Harl. vetus autem *littora*.

Gens fera per patriam prohibebit crisma sacrare,
Inque Dei domibus ponet simulachra deorum.
Postmodo Roma Deum reddet, mediante cuculla,
Rorabitque[1] domos sacro sacer imbre sacerdos,
Quas renovabit item pastoribus intro locatis.
Legis divinæ servabunt jussa subinde
Plures ex illis, et cœlo jure fruentur.
Id violabit item gens impia plena veneno,
Miscebitque simul violenter fasque nephasque:
Vendet in extremos fines trans æquora natos
Cognatosque suos, iramque Tonantis inibit.
O scelus infandum! quem Conditor orbis honore
Cœli dignatus, cum libertate creavit,
Illum more bovis vendi, ducique ligatum!
Cessabis[2] miserande Deo[3], qui proditor olim
In Dominum fueras, cum primum regna subisti.
Classe supervenient Daci, populoque subacto
Regnabunt breviter, propulsatique redibunt.
His duo jura dabunt, quos lædet acumine caudæ
Fœderis oblitus pro sceptri stem[m]ate serpens.
Indeque Neustrenses ligno trans æquora vecti,
Vultus ante suos et vultus retro ferentes,
Ferratis tunicis et acutis ensibus Anglos
Acriter invadent, periment, campoque fruentur:
Plurima regna sibi submittent, atque domabunt
Externas gentes per tempora, donec erinus
Circumquaque volans virus diffundet in ipsos.

[1] Sic emendant cæteri, ubi vetus *rotabitque*. — [2] Vetus *cessabit*. — [3] Harl. *draco*.

Tum pax atque fides et virtus omnis abibit:
Undique per patrias committent prælia cives,
Virque virum prodet: non invenietur amicus:
Conjuge despecta, meretrices sponsus adibit;
Sponsaque cui cupiet, despecto conjuge, nubet.
Non honor ecclesiis servabitur; ordo peribit;
Pontifices tunc arma ferent, tunc castra sequentur,
In tellure sacra turres et mœnia ponent,
Militibusque dabunt quod deberetur egenis.
Divitiis rapti mundano tramite current,
Eripientque Deo quod sacra tyara[1] vetabit.
Tres diadema ferent per quos favor ille novorum.
Quartus erit sceptris, pietas cui læva nocebit,
Donec sit genitore suo vestitus, ut apri
Dentibus accinctus galeati transeat umbram.
Quatuor ungentur[2] vice versa[3] summa petentes,
Et duo succedent, quia[4] sic diadema rotabunt
Ut moneant[5] Gallos in se fera bella movere.
Sextus Hibernenses et eorum nomina[6] vertet;
Qui pius et prudens populos renovabit et urbes.

« Hæc Vortigerno cecini prolixius olim,
Exponendo duum sibi mistica bella draconum
In ripa stagni quando consedimus hausti[7].
At tu vade domum, morientem visere regem,
O dilecta soror! Thelgesinoque venire
Præcipe; namque loqui desidero plurima secum.

[1] Sic vetus, alii *thiara*, *tiara*. — [2] Al. *unguentur*. — [3] Tertius *versa vice:* melius. — [4] Al. *qui*. — [5] Sic vetus; at legi potest *moveant* ut videtur apud Harl. — [6] Harl. *menia*. — [7] Tres desunt versus in quibusdam codd.

Venit enim noviter de partibus Armoricanis,
Dulcia quo didicit sapientis dogmata Gildæ. »

It Ganieda domum, Thelgesinumque reversum,
Defunctumque ducem reperit, tristesque clientes.
Ergo fluens lacrimis collabitur inter amicos,
Et laniat crines, et profert talia dicens [1]: —

« Funera Rodarchi, mulieres, plangite mecum!
Ac deflete virum qualem non protulit orbis
Hactenus, in nostro quantum discernimus ævo.
Pacis amator erat: populo nam jura feroci
Sic dabat, ut nulli vis [2] inferretur ab ullo.
Tractabat sanctum justo moderamine clerum:
Jure regi populos [3] summos humilesque sinebat.
Largus erat; nam multa dabat, vix quid retinebat:
Omnibus omnis erat, faciens quodcumque decebat.
Flos equitum, regumque decor, regnique columpna
(Heu michi!) qui fueras, inopinis vermibus esca
Nunc datus es, corpusque tuum putrescit in urna!
Sicne [4] cubile tibi post serica pulcra paratur?
Siccine sub gelido, caro candida, regia membra
Condentur saxo; nec eris nisi pulvis et ossa?
Sic equidem: nam sors hominum miseranda per ævum
Ducitur, ut nequeant ad pristina jura reduci.
Ergo nichil prodest pereuntis gloria mundi,
Quæ fugit atque redit, fallit læditque potentes.
Melle suo delinit apes quod postmodo pungit;

[1] Hactenus duo exemplaria; Cleop. sic. desinit, *plurima plangens.* — [2] Codex *ius* pro *uis.* — [3] Codex *populo.* — [4] *Set ne* in codice.

Sic quos demulsit divertens gloria mundi,
Fallit, et ingratæ collidit verbere caudæ.
Fit breve quod præstat, quod habet durabile non est:
More fluentis aquæ transit quodcumque ministrat.
Quid rosa si rutilet, si candida lilia vernent,
Si sit pulcher homo, vel equus, vel cætera plura?
Ista Creatori non mundo sunt referenda.
Felices igitur qui perstant corde piato,
Obsequiumque Deo faciunt, mundumque relinquunt:
Illis perpetuo fungi concedet honore,
Qui sine fine regit, Christus, qui cuncta creavit [1].
Vos igitur proceres, vos mœnia celsa, laresque,
Vos nati dulces, mundanaque cuncta relinquo;
Et cum fratre meo silvas habitabo, Deumque
Læta mente colam, nigri cum tegmine pepli. »

Hæc ait; atque suo persolvit justa marito;
Signavitque suam cum tali carmine tumbam:
Rodarchus largus, quo largior alter in orbe
Non erat, hic modica magnus requiescit in urna.

Venerat interea Merlinum visere vatem
Tunc Telgesinus, qui discere missus ab illo [2]
Quid ventus nimbusve foret; nam mixtus uterque
Tunc simul instabant et nubila conficiebant.
Hæc documenta dabat socia dictante Minerva.

« Quatuor ex nichilo produxit Conditor orbis,

[1] Desunt in Harl. omnes hi versus post v. 692. — [2] Harl. *cui Merlinus cito dixit:* omittens versus sequentes.

Ut fierent rebus præcedens causa creandis,
Materiesque simul, concordi pace jugata.
Cœlum quod stellis depinxit, et altius exstat,
Et quasi testa nucem circumdans omnia claudit:
Aera deinde dedit, formandis vocibus aptum,
Quo mediante dies et noctes sidera præstant:
Et mare, quod terras cingit, validoque recursu
Quatuor amfractus faciens, sic aera pulsat
Ut generet ventos, qui quatuor esse feruntur.
Vique sua stantem nec se levitate moventem
Supposuit terram, partes in quinque resectam;
Quarum quæ media [est][1] non est habitanda calore,
Extremæque duæ præ frigore diffugiuntur.
Temperiem reliquis permisit habere duabus:
Has homines habitant, volucresque gregesque ferarum.
Utque darent subitas pluvias, quo crescere fructus
Arboris et terræ facerent aspergine miti,
Adjecit cœlo nubes; quæ, sole ministro,
Sicut utres fluviis occulta lege replentur:
Inde per excelsum scandentes æthera, sumptos
Diffundunt latices, ventorum viribus actæ.
Hinc fiunt imbres, hinc nix, hinc grando rotunda,
Cum gelidus madidus movet sua flamina ventus,
Qui nubes penetrans quales facit egerit amnes,
Naturamque suam zonarum proximitate,
Ventorum sibi quisque trahit dum nascitur illuc.

« Post firmamentum quo lucida sidera fixit,
Æthereum cœlum posuit, tribuitque colendum

[1] Vocem *est* interjiciendam poscit versus.

Cœtibus angelicis, quos contemplatio digna
Ac dulcedo Dei reficit miranda per ævum.
Hoc quoque depinxit stellis et sole chorusco,
Indicens legem quæ certo limite stella
Per sibi commissum posset discurrere cœlum.
Postmodo supposuit lunari corpore fulgens
Aerium cœlum, quod per loca celsa redundat
Spirituum cuneis, qui nobis compatiuntur
Et collætantur dum sic aliterve movemur:
Suntque preces hominum soliti perferre per auras,
Atque rogare Deum quod sit placabilis illis;
Affectumque Dei sompno vel voce referre,
Vel signis aliis, ut fiant inde scientes.

« At cacodæmonibus post lunam subtus habundat,
Qui nos decipiunt et temptant, fallere docti;
Et sibi multotiens ex aere corpore sumpto
Nobis apparent, et plurima sæpe sequuntur
Quin etiam coitu mulieres agrediuntur [1]
Et faciunt gravidas, generantes more prophano.
Sic igitur cœlos habitatos ordine terno
Spirituum fecit, foveant ut singula quæque,
Ac renovet mundum renovato germine rerum.

« Et mare per species varias distinxit, ut ex se
Proferret rerum formas generando per ævum.
Pars etenim fervet, pars friget, et una duabus
Temperiem sumens nobis alimenta ministrat.

« Ast ea quæ fervet, baratrum cum gentibus acris

[1] Sic codex.

Circuit, et terræ diversis fluctibus orbem[1]
Secernit refluens, ignes ex ignibus augens.
Illic descendunt qui leges transgrediuntur,
Postpositoque Deo, quo vult perversa voluntas
Incedunt, avidi corrumpere quod prohibentur.
Trux ibi stat judex æquali lance rependens,
Cuique[2] suum meritum condignaque debita solvit.

« Altera, quæ friget, prætonsas volvit harenas
Quos secum gignit vicino prima vapore
Quando suos radios inmiscet stella Diones.
Hanc perhibent Arabes gemmas generare micantes,
Dum peragrat pisces, dum respicit æquora flammis;
Hæc virtute sua populis gestantibus ipsas
Prosunt, et multos reddunt servantque salubres :
Has quoque per species distinxit (ut omnia) Factor,
Ut discernamus per formas perque colores,
Cujus sint generis, cujus virtutis apertæ.

« Tertia forma maris quæ nostrum circuit orbem,
Proximitate sua nobis bona multa ministrat.
Nutrit enim pisces et sal producit habunda[3],
Fertque refertque rates commercia nostra ferentes,
Unde suo lucro subito fit dives egenus.
Vicinam fæcundat humum, pascitque volucres,
Quas perhibent ortas illinc cum piscibus esse,
Dissimilique tamen naturæ jure moventur;
Plus etenim dominatur eis quam piscibus æquor,

[1] Codex habet *tetri* et *orbent*. — [2] Codex *cumque*. — [3] Lege *abunde*.

Unde leves excelsa petunt per inane volantes.

« At pisces[1] suus humor agit reprimitque sub undis,
Nec sinit[2] ut vivant dum sicca luce fruuntur.
Hos quoque per species distinxit factor eorum,
Naturamque dedit distinctis, unde per ævum
Mirandi fierent, ægrotantique salubres.
Nempe ferunt nullum cohibere libidinis æstum,
Set reddit cœcos jugiter vescentis ocellos:
At qui nomen habet timeos de flore *timallus*,
Sic quoniam redolet, vescentem sæpius illo
Protrahit, ut tales oleat per flumina pisces.

« Femineo sexu subtracto iure[3] *murænas*
Esse ferunt cunctas, coeunt tamen ac renovantur,
Multiplicantque[4] suos alieno germine fœtus.
Conveniunt etenim per littora sæpius angues
Quo degunt, faciuntque sonos et sibila grati,
Et sic eductis coeunt ex more muraenis.

« Est quoque mirandum quod semipedalis *echinus*,
Hærens cui fuerit fixam quasi littore navem
Detinet in ponto, nec eam permittet abire
Donec discedat; tali virtute timendus.
Quemque vocant *gladium*[5], quia rostro lædit acuto,
Sæpius hunc nantem metuunt[6] accedere navi;
Nam si sumptus erit confestim perforat illam,

[1] Ms. habet *piscis*. — [2] *Sunt*, Pr. Ed. — [3] *Feminei sexus s. mare*, conjecit primus edit. — [4] *Multiplicatque*, habet ms. — [5] *Gladum*, ms. — [6] Pro lectione msti., substituta est in prima editione *nautæ metunt*.

Et mergit sectam subito cum gurgite navem.
Fitque suis cristis metuendus *serra* carinis,
Quas infigit eis dum subnatat, atque secatas
Deicit in fluctus, crista velut ense timendus.

« Æquoreusque *draco*, qui fertur habere venenum
Sub pennis, metuendus erit capientibus illum;
Et quociens pungit, lædit, fundendo venenum.

« Ast alias clades *torpedo* fertur habere;
Nam qui tangit eam viventem, protinus illi
Brachia cum pedibus torpent, et cætera membra,
Officioque suo quasi mortua destituuntur:
Sic solet esse nocens illius corporis aura.

« Hiis Deus ac aliis ditavit piscibus æquor;
Adjecitque suis plures in fructibus orbes,
Quos habitant homines pro fertilitate reperta,
Quam producit ibi fœcundo cespite tellus.
Quarum prima quidem meliorque Britannia fertur,
Ubertate sua producens singula rerum:
Fert etenim segetes quæ nobile munus odoris
Usibus humanis tribuunt, reddendo per annum;
Silvas et saltus, et ab hiis stillantia mella,
Aerios montes, lateque virentia prata,
Fontes et fluvios, pisces, pecudesque, ferasque,
Arboreos fructus, gemmas, preciosa metalla,
Et quicquid præstare solet natura creatrix.
Præterea fontes unda fervente salubres,
Quæ fovet ægrotos et balnea grata ministrat,

At subito sanos pellit, languore repulso.
Sic ac blandus [1] eos regni dum sceptra teneret
Constituit nomenque suæ consortis Alaron.
Utilis ad plures laticis medicamine morbos,
Set mage femineos, ut sæpius unda probavit.

« Adjacet huic Thanatos, quæ multis rebus habundat;
Mortifero serpente caret, tollitque venenum
Si sua cum vino tellus commixta bibatur.

« Orchades a nobis nostrum quoque dividit æquor,
Hæ [2] tres ter denæ sejuncto flumine fiunt:
Bis denæ cultore carent, aliæque coluntur.
Ultima quæ Ytilie [3] nomen de sole recepit
Propter solstitium, quod sol æstivus ibidem
Dum facit, avertit radium, ne luceat ultra;
Abducitque dies ut semper nocte perhenni
Aer agat tenebras, faciat quoque frigore pontum
Concretum pigrumque simul, ratibusque negatum.

« Insula post nostram præstantior omnibus esse
Fertur Hibernensis, felici fertilitate.
Est etiam major, nec apes, nec aves nisi raras
Educit, penitusque negat generare colubres.
Unde fit ut tellus illinc avecta lapisve
Si superaddatur, serpentes tollat apesque.

« Gadibus Herculeis adjungitur insula Gades :

[1] Forte leg. *sic Bladudus*. — [2] *Hec* ms. — [3] Forte legendum *Thule*.

Nascitur hic arbor cujus de cortice gummi
Stillat, quo gemmæ fiunt super illita jura.
Hesperides vigilem perhibentur habere draconem,
Quem servare ferunt sub frondibus aurea poma.
Gorgades habitant mulieres[1] corporis hirci,
Quæ celeri cursu lepores superare feruntur.
Argiræ Crissæque gerunt ut dicitur aurum,
Argentumque simul ceu vilia saxa Corinthus.

« Taprobana viret fœcunda cespite grata;
Bis etenim segetes anno producit in uno,
Bis gerit æstatem, bis ver, bis colligit uvas
Et fructus alios; nitidis gratissima gemis[2].
Atilis æterno producit vere virentes
Flores et frondes, per tempora cuncta virendo.
Insula Pomorum quæ Fortunata vocatur,
Ex re nomen habet, quia per se singula profert:
Non opus est illi sulcantibus arva colonis;
Omnis abest cultus nisi quem natura ministrat:
Ultro fœcundas segetes producit et uvas,
Nataque poma suis prætonso germine silvis;
Omnia gignit humus vice graminis ultro redundans.
Annis centenis aut ultra vivitur illic,
Illic jura novem geniali lege sorores
Dant his qui veniunt nostris ex partibus ad se:
Quarum quæ prior est fit doctior arte medendi;
Exceditque suas forma præstante sorores;
Morgen ei nomen, didicitque quid utilitatis

[1] Sic ms. — [2] Sic ms.

Gramina cuncta ferant, ut languida corpora curet;
Ars quoque nota sibi qua scit mutare figuram,
Et resecare novis quasi Dædalus aera pennis;
Cum vult est Bristi, Carnoti, sive Papiæ,
Cum vult in nostris ex aere labitur horis.
Hancque mathematicam dicunt didicisse sorores,
Moronoe, Mazoe, Gliten, Glitonea, Gliton,
Tyronoe, Thiten, cithara notissima Thiten.
Illuc, post bellum Camblani, vulnere læsum
Duximus Arcturum, nos conducente Barintho,
Æquora cui fuerant et cœli sydera nota.
Hoc rectore ratis, cum principe venimus illuc,
Et nos quo decuit Morgen suscepit honore,
Inque suis talamis posuit super aurea regem
Stulta[1], manuque sibi detexit vulnus honesta,
Inspexitque diu; tandemque redire salutem
Posse sibi dixit, si secum tempore longo
Esset, et ipsius vellet medicamine fungi.
Gaudentes igitur regem commisimus illi,
Et dedimus ventis redeundo vela secundis. »

Tunc Merlinus ad hæc ait: « O! dilecte sodalis[2],
Postmodo[3] quanta tulit violato fœdere regnum[4],
Ut modo quod fuerat non sit! nam sorte sinistra[5]
Subducti proceres ac[6] in sua viscera versi[7],
Omnia turbarunt, ut copia diviciarum
Fugerit ex patria bonitasque recesserit omnis,

[1] Fortasse legendum *strata*. — [2] Pro his, exempl. in Polychron. asservat., quæ totam Thelgesini orationem omittunt, habent *Tunc Thelgesinus* (vel *Telgesinus*), *cui Merlinus cito dixit*. — [3] *Postinus*, c. 2. — [4] *Regum*, H, mendose. — [5] *Sinistrat*, c. 2. — [6] *Simul*, R, *atque*, c. 2, *atque* etiam H, sed in hoc manuscript. deletur secunda syllaba. — [7] *Ursi*, c. 2.

Et desolati vacuent sua mœnia cives.
Insuper incumbit [1] gens Saxona marte feroci [2],
Quæ nos et nostras [3] iterum crudeliter urbes
Subvertet [4], legemque Dei violabit [5] et ædes.
Nempe Deus nobis, ut corrigat insipientes,
Has patitur clades, ob crimina nostra, venire. »

Nondum desierat cum talia protulit alter :
« Ergo necesse [6] foret populo transmittere quemdam,
Et mandare duci festina nave redire,
Si jam convaluit; solitis [7] ut viribus hostes
Arceat, et cives antiqua pace reformet. »

« Non [8]; » Merlinus ait, « Non sic gens illa recedet [9],
Ut semel in nostris [10] ungues infixerit ortis :
Regnum namque prius populosque jugabit et urbes,
Viribus atque suis multis dominabitur annis.
Tres tamen ex nostris magna virtute resistent,
Et multos periment, et eos in fine domabunt :
Set non perficient [11], quia [12] sic sententia summi
Judicis existit, Britones [13] ut nobile regnum
Temporibus multis amittant debilitate,
Donec ab Armorico [14] veniet [15] temone Conanus [16],
Et Cadwalladrus [17] Cambrorum dum [18] venerandus;

[1] *Incumbunt*, c. 2, R, et H. — [2] *Nephando*, c. 2, R, et H. — [3] *Qui*, c. 2 et R, *vos*, R, *vestras*, c. 2 et R. — [4] *Subvertit*, c. 1 et 2. — [5] *Violavit*, c. 2. — [6] *Neccesse*, ms. c. 1, qui solus habet hos quinque versus *Nondum... reformet*, excepto Cleop. qui habet *quondam* pro *quemdam*. — [7] *Salutis*, Cleop. — [8] *Sed*, R. — [9] *Recedit*, c. 2. — [10] *Vestris*, c. 1, *ortis*, R, mendose. In eod. v. Cleop. leg. *infixerat*. — [11] *Proficient*, c. 2, R et H. — [12] *Quis*, c. 1, *quæ*, c. 2. — [13] *Dracones*, Cleop. male; et *amittent* in v. seq. — [14] *Armonico*, c. 2. — [15] *Veniat*, R et H. — [16] *Conais*, H. — [17] *Cadvaladrus*, c. 1 et 2. — [18] Sic omnes codices.

Qui pariter Scotos, Cumbros[1], et Cornubienses,
Armoricosque viros sociabunt[2] fœdere firmo;
Amissumque suis reddent diadema colonis,
Hostibus expulsis, renovato tempore Bruti,
Tractabuntque suas sacratis legibus urbes.
Incipient reges[3] iterum superare remotos,
Et sua regna sibi certamine subdere forti. »

« Nemo superstes erit tunc ex hiis qui modo vivunt, »
Telgesinus ait, « nec tot fera prælia quemquam
Inter concives, quot[4] te vidisse putamus. »

« Sic equidem, » Merlinus ait, « nam tempore multo
Vixi, multa videns, et de nostratibus in se,
Et de barbarica turbanti singula gente.

« Crimen quod memini cum Constans proditus esset,
Et defugissent parvi trans æquora fratres
Uter et Ambrosius, cœperunt ilico bella
Per regnum fieri quod tunc rectore carebat.
Vortigernus enim consul Gewissus in omnes
Agmina ducebat patrias, ut duceret illas,
Lædens innocuos miseranda clade colonos:
Denique vi subita rapuit diadema, peremptis
Nobilibus multis et regni cuncta subegit.
Ast hii qui fuerant cognato sanguine juncti
Fratribus, id graviter tolerantes, igne cremare
Cœperunt cunctas infausti principis urbes,

[1] *Cambros*, c. 1, et Cleop. — [2] *Vires sociabit*, Cleop. — [3] *Incipiunt reges*, c. 1, *incipientque greges*, c. 2. Orationes Telgesini et Merlini iterum omittunt cod. Polychron. usque ad v. 1146. — [4] *Quod*, Cleop.

Et turbare suum crudeli milite regnum,
Nec permiserunt illum cum pace potiri.
Anxius ergo manens, cum non abstare rebelli
Quivisset populo, parat invitare remotos
Ad sua bella viros, quibus obvius iret in hostes.
Mox ex diversis venerunt partibus orbis
Pugnaces[1] turmæ, quas excipiebat honore.
Saxona gens etiam, curvis advecta carinis,
Ejus ad obsequium galeato milite venit:
Huic duo præfuerant audaci pectore fratres
Horsus et Hengistus, qui proditione nefanda
Postmodo læserunt populos, læsereque urbes[2].
Postquam namque ducem famulatus[3] sedulitate
Attraxere sibi, cives quoque lite propinqua
Viderunt motos leviter quo subdere regem
Possent; in populos verterunt arma feroces,
Ruperuntque fidem, proceres quoque præmeditatos[4]
Fraude necaverunt sedentes ferme vocatos
Insimul, ut pacem secum fœdusque jugarent;
Truseruntque ducem nivei trans ardua montis:
Quæ sibi de regno cœpi cantare futura.
Inde domos patriæ peragrantes igne cremabant,
Et nitebantur sibimet submittere cuncta.
At Vortimerus cum causa[5] pericula regni
Expulsumque patrem Bruti vidisset ab aula;
Assensu populi sumpsit diadema, feramque
Invasit gentem concives dilaniantem,

[1] *Pugnatos*, ms. — [2] Sic ms. — [3] Sic ms. « Oportet legere vel *famulantes* vel *famulatum*. » Ed. prima. — [4] « Forte *premeditata* ». Ib. — [5] Sic ms. sine dubio pro *tanta*.

Atque coegit eam per plurima bella redire
In Thanatum, qua classis erat quæ vexerat illam.
Set dum diffugerent, bellator corruit Horsus,
Et plures alii, nostris perimentibus illos.
Inde secutus eos circumdedit obsidione
Ilico rex, Tanathum terra marique resistens:
Set non prævaluit: subito nam classe potiti,
Vi magna fecere viam, ductique per æquor
Exegere suam festino remige terram.

« Ergo triumphato bellis victricibus hoste,
Fit Vortimerus rector venerandus in orbe,
Attrectando suum justo moderamine regnum.
Set soror Hengisti successus Renua tales
Indignando ferens, protectaque fraude venenum
Miscuit, existens pro fratre maligna noverca,
Et dedit ut biberet, fecitque perire bibentem:
Confestimque suo mandavit trans freta fratri,
Ut remearet item cum tot tantisque catervis
Quot sibi pugnaces posset submittere cives.
Sic igitur fecit; nam tantus in agmina nostra
Venit, ut eriperet cunctis sua prædia prægnans,
Et loca per patrias penitus combureret igne.

Hæc ita dum fierent, in finibus Armoricanis
Uter et Ambrosius fuerant cum rege Biduco:
Jam gladio fiunt cuncti [1] belloque probati,
Et sibi diversas sociabant undique turmas,

[1] « Legendum est *cincti* » Prima ed.

Ut peterent natale solum, gentesque fugarent
Quod[1] tunc instabant patriam vastare paternam.
Ergo dedere suas vento marique carinas,
Præsidioque suis concivibus applicuerunt:
Nam Vortigernum per Cambrica regna fugatum,
Inclusumque, sua pariter cum turre cremarunt.
Enses inde suos vertere recenter in Anglos;
Congressique simul vincebant sæpius illos,
Et vice transversa devincebantur ab illis.
Denique consortis magno conamine dextris
Instant nostrates, et lædunt acriter hostes,
Hengistumque necant, Christoque volente triumphant.

« Hiis igitur gestis, cleri populique favore
Ambrosio regnumque datur, regnique corona,
Posmodo quam gessit tractando singula juste.
Emensis autem per lustra quaterna diebus,
Proditur à medico, moriturque bibendo venenum.
Mox germanus ei successit junior Uter,
Nec primum potuit regnum cum pace tueri:
Perfida gens etenim demum consueta redire,
Venerat, et solita vastabat cuncta phalange.
Oppugnavit eam sævis congressibus Uter,
Et pepulit victam trans æquora, remige verso.
Mox reformavit posito certamine pacem,
Progenuitque sibi natum, qui postmodo talis
Extitit, ut nulli fieret probitate secundus.
Arturus sibi nomen erat; regnumque per annos
Optinuit multos, postquam pater Uter obivit:

[1] Sic ms., pro *quæ*, ut videtur.

Idque dolore gravi gestum fuit atque labore,
Et nece multorum per plurima bella virorum.
Nam dum prædictus princeps langueret, ab Angla
Venerat infidus populus, cunctasque per enses
Trans Humbrum patrias submiserat ac periones;
Et puer Arturus fuerat, nec debilitate
Ætatis poterat tantas compescere turmas.
Ergo consilio cleri populique recepto,
Armorico regi mittens, mandavit Hoeli
Ut sibi præsidio festina classe rediret:
Sanguis enim communis eos sociabat amorque,
Alter ut alterius deberet dampna levare.
Mox igitur collegit Hoel ad bella feroces
Circumquaque viros, et multis milibus ad nos
Venit, et Arturo sociatus, perculit hostes
Sæpius agrediens, et stragem fecit acerbam.
Hoc socio securus erat fortisque per omnes
Arturus turmas, dum progrederetur in hostes,
Quos tandem vicit, patriamque redire coegit,
Composuitque suum legum moderamine regnum.
Mox quoque submisit post hæc certamina Scotos,
Ac Hibernenses, convertens bella, feroces
Supposuit patrias illatis viribus omnes:
Et Norwegenses trans æquora lata remotos
Subdidit, et Dacos invisa classe petitos.
Gallorum populos cœso Frollone subegit,
Cui curam patriæ dederat Romana potestas:
Romanos etiam bello sua regna petentes
Obpugnans vicit, procuratore perempto

Hybero[1] Lucio, qui tunc collegaque Legnis
Induperatoris fuerat, jussuque Senatus
Venerat ut fines Gallorum demeret illi.

« Cœperat interea nostrum sibi subdere regnum
Infidus justos[2] Modredus desipiensque :
Illicitam venerem cum conjuge regis agebat :
Rex etenim transire volens, ut fertur, in hostes,
Reginam regnumque suum commiserat illi.
Ast ut fama mali tanti sibi venit ad aures,
Distulit hanc belli curam, patriamque revertens
Applicuit multis cum milibus, atque nepotem
Obpugnans pepulit trans æquora diffugientem.
Illic collectis vir plenus proditione
Undique Saxonibus, cœpit committere pugnam
Cum duce, set cecidit, deceptus gente prophana
In qua confisus tantos inceperat actus.
O quantas hominum strages matrumque dolores
Quarum conciderant illic per prælia nati !
Illic rex etiam letali vulnere læsus
Deseruit regnum, tecumque per æquora vectus,
Ut prædixisti, nimpharum venit ad aulam.
Ilico Modredi duo nati regna volentes
Subdere quisque sibi, cœperunt bella movere,
Alternaque suos prosternere cæde propinquos.
Deinde nepos regis dux Constantinus in illos
Acriter insurgens, populos laniavit et urbes,
Prostratisque simul crudeli morte duobus,

[1] Lege ex Hist. Brit. *Tiberio.* — [2] Sic ms. pro *custos.*

Jura dedit populo, regni diademate sumpto.
Nec cum pace fuit, quoniam cognatus in illum
Prælia dira movens violavit cuncta Conanus;
Proripuitque sibi regiones, rege perempto,
Quas nunc debiliter nec cum ratione gubernat. »

Hæc[1] illo dicente, cito venere clientes,
Et dixere sibi fontem sub montibus illis
Erupisse novum, laticesque refundere puros,
Qui jam manantes longe per concava vallis
Girabant saltus refluo cum murmure lapsu.
Mox igitur spectare novum consurgit uterque
Festinus fontem, visoque, resedit in herba
Merlinus, laudatque locum limphasque fluentes,
Et miratur eas de cespite taliter ortas.
Moxque siti captus[2] se proclinavit in amnes[3],
Potavitque libens, et tempora[4] proluit unda:
Utque per internos alvi stomachique meatus
Humor iit laticis, subsedavitque vaporem
Corporis interni, confestim mente recepta
Sese cognovit, rabiem quoque perdidit omnem;
Et qui torpuerat per longum tempus in illo
Sensus item rediit, mansitque quod ante manebat
Sanus et incolumis rursus, ratione recepta.
Ergo Deum laudans vultus ad sidera tollit,
Edidit et voces devoto famine tales[1].

[1] Sic, c. 2, R et H, qui hic rursus incipiunt. *Hoc,* habet, c. 1. — [2] *Siti raptus*, c. 2, *siti raptus*, R, *sui raptus,* H. — [3] *Ad ampnes,* c. 2. — [4] *Tympana*, R, *timpora,* H. — [5] *Laudis*, c. 2, R et H.

« O rex! siderea quo constat machina cœli,
Quo mare, quo tellus læto cum gramine fœtus
Dantque foventque suos, crebroque juvamine prosunt
Humano generi profusa fertilitate;
Quo sensus rediit mentisque revanuit[1] error!
Raptus eram michimet; quasi spiritus acta sciebam
Præteriti populi prædicebamque futura;
Tunc rerum secreta sciens, volucrumque volatus,
Stellarumque vagos motus, lapsusque natantum.
Id me vexabat, naturalemque negabat[3]
Humanæ menti districta lege quietem:
Nunc in me redii, videorque[4] vigore moveri
Quo vegetare meos animus consueverat artus[5].
Ergo, Summe Pater, tibi sic obnoxius esse
Debeo, condignas ut digno pectore laudes
Dicam, semper agens lætus libamina læta.
Bis etenim tua larga manus mihi profuit uni,
Munere dando novum viridi de cespite fontem:
Nam modo possideo latices quibus ante carebam,
Et reducem capitis sumpsi potando salutem.

« Ista set unde venit vis[6], o dilecte sodalis,
Ut fons iste novus sic effluit, atque reformet
Me mihi, qui fueram quasi vecors hactenus ex me? »

Telgesinus ait: « Rerum Moderator opimus

[1] *Renuit*, c. 2, mendose. — [2] *Concinnabam*, c. 2, R et H. — [3] *Vigebat*, c. 2. — [4] *Redeor, videoque*, c. 2. — [5] *Arctus*, c. 1. Hic finiunt codices Polychron. exceptis quinque versibus. *Res michi... carnem*, infra, v. 1294. — [6] *Bis*, ms., mendose tamen, ut videtur.

Flumina per species divisit, et addidit ultro
Cuique[1] suas vires ut prosint sæpius ægris.
Sunt etenim fontes fluviique lacusque per orbem,
Qui virtute sua multis et sæpe medentur.
Albula namque rapax Romæ fluit amne salubri,
Quem sanare ferunt certo medicamine vulnus.
Manat in Italia fons alter, qui Ciceronis
Dicitur; hic oculos ex omni vulnere curat.
Æthiopes etiam stagnum perhibentur habere
Quo velut ex oleo facies perfusa nitescit.
Affrica fert fontem qui vulgo Zema vocatur;
Potus dat voces subita virtute canoras.
Dat lacus Italiæ Dictonus tædia vini;
Qui de fonte Chios potant perhibentur habere[2].
Fertur habere duos tellus Boetica fontes;
Hic facit immemores, memores facit ille bibentes.
Continet ipsa lacum tam dira peste nocivum,
Ut generet furias nimiæque libidinis æstum.
Fons Syticus venerem, venerisque repellit amorem.
Campana regione fluunt, ut dicitur, amnes
Qui faciunt steriles fœcundas flumine poto:
Idem dicuntur furias abolere virorum.
Æthiopum tellus fert rubro flumine fontem;
Qui bibit ex illo limphaticus inde redibit.
Fons Lentus fieri numquam permittit abortum.
Sunt duo Syciliæ fontes; steriles facit alter,

[1] *Cunque*, ms. — [2] Versus unus, vel forte plures, videtur hic periisse.

Alter fœcundans geniali lege puellas.
Flumina Thessaliæ duo sunt virtutis opimæ;
Hoc potans nigrescit ovis, candescit ab illo;
Ast ab utroque bibens variato vellere degit.
Clitumnus lacus est, quem continet Umbrica tellus;
Hic aliquando boves fertur producere magnos:
Inque Reatina fit equorum dura palude
Ungula confestim dum progrediuntur arenas.
Asphaltite [1] lacu Judææ, corpora mergi
Nequaquam possunt, vegetat dum spiritus illa.
At contra stagnum Sygen fert Indica tellus,
Quo res nulla natat, set mergitur ilico fundo:
Et lacus est Aloe quo res non mergitur ulla,
Omnia set fluitant quamvis sint plumbea saxa;
Fons quoque Marsidiæ compellit saxa natare.
Stix fluvius de rupe fluit, perimitque bidentes;
Hac clades ejus testatur Achadia tellus.
Fons Ydumeus quater inmutando diebus,
Mira lege, suos fertur variare colores;
Pulverulentus enim, viridisque fit, ordine verso,
Fit quoque sanguineus, fit limpidus amne decoro:
Ex hiis per ternos unum retinere colorem
Asseritur menses, semper volventibus annis.
Rogotis lacus est, ejus quoque profluit unda:
Ter fit amara die, ter dulci grata sapore.
Epiri de fonte faces ardere feruntur
Extinctæ, rursusque suum deponere lumen.

[1] *A falci*, ms. mendose.

Sic algere die perhibetur fons Garamantum,
Et, vice transversa, tota fervescere nocte,
Ut neget accessum præ frigore præque calore.
Sunt et aquæ calidæ multos fervore minantes,
Fervoremque trahunt, dum perlabuntur alumen
Aut sulphur, quibus est vis ignea grata medendi.
His aliisque Deus ditavit viribus amnes,
Ut fierent ægris subitæ medicina salutis,
Et manifestarent quanta virtute Creator
Præmineat rebus, dum sic operatur in illis.
Hos etiam latices summa ratione salubres
Esse reor, subitamque reor conferre medelam,
Nunc potuere novo sic erumpendo liquore.
Hii modo sub terra per concava cœca fluebant,
Ut plures alii quæ submanare feruntur;
Forsitan excursus illorum præpediente
Obice, vel saxi, vel terræ pondere lapsæ.
Retrogradum cursum facientes arbitror illos
Paulatim penetrasse solum fontemque degisse.
Sic plures manare vides, iterumque redire
Sub terram, rursusque suas tenuisse cavernas. »

Hæc ita dum gererent, rumor discurrit ubique
In Calidone novum silvis erumpere fontem,
Sanatumque virum postquam potavit ab illo,
Tempore qui multo rabie corruptus, et isdem
Extiterat silvis ritu vivendo ferarum.
Mox igitur venere duces proceresque videre,
Et collætari curato flumine vati.
Cumque statum patriæ per singula notificassent,
Atque rogaretur sua sceptra resumere rursus

Et tractare suam solito moderamine gentem;
Sic ait: « O juvenes! mea non hoc exigit ætas
In senium vergens, quæ sic michi corripit artus
Ut vix prætercam laxatis viribus arva.
Jam satis exegi longævo tempore lætos
Glorificando dies, michi dum rideret habundans
Copia magnarum profuse diviciarum.
Roboris annosi silva stat quercus in ista,
Quam sic exegit consumens cuncta vetustas
Ut sibi deficiat succus, penitusque putrescat.
Hanc ego cum primum cœpisset crescere vidi,
Et glandem de qua processit forte cadentem
Dum super astaret picus ramumque videret,
Hic illam crevisse suo jam pene sedebam
Singula prospiciens, tunc et verebar in istis
Saltibus atque locum memori cum mente notavi.
Ergo diu vixi, mea me gravitate senectus
Detinuit dudum, rursus regnare recuso.
Me Calidonis opes viridi sub fronde manentem
Delectant pocius quam quas fert India gemmæ,
Quam quod habere Tagus per littora dicitur aurum,
Quam segetes Siculæ, quam dulcis Methidis uvæ,
Aut celsæ turres aut cinctæ mœnibus urbes,
Aut fraglascentes [1] Tirio medicamine vestes.
Res mihi nulla placet me [2] quæ divellere possit
Ex [3] Calidone mea, me judice, semper amœna.
Hic ero dum vivam pomis contentus et herbis;
Et mundabo meam [4] pia per jejunia carnem,
Ut valeam fungi vita sine fine perhenni. »

[1] Sic ms. — [2] Sic c. 2, R. et H. *quæ me*, c. 1. — [3] *A Calidone*, c. 2, R. et H. — [4] *Mea*, c. 2, mendose, ut videtur.

Hæc dum dicebat, proceres super æthera cernunt
Agmina longa gruum, flexo per inane volatu
Ordine girantes per littora certa videre
Posset in exstructa liquido super aere turma.
Hæc admirantes, Merlinum dicere poscunt
Quid certe fuerat quod tali more volarent.

Mox Merlinus eis: « Volucres, ut cætera plura,
Natura propria ditavit Conditor orbis;
Sic didici multis silvis habitando diebus.
Est igitur natura *gruum*, dum celsa pererrant
Si plures assint, ut earum sæpe volatu
Aut hanc aut aliam videamus inesse figuram:
Una modo[1] clamando monet servare volando,
Turbatus solitis ne discrepet ordo figuris;
Aut dum raucescit subit altera deficienti.
Excubias noctis faciunt, custosque lapillum
Sustinet in digitis dum vult expellere sompnos:
Cumque vident aliquos, subito clamore citantur.
Pennæ nigrescunt cunctarum quando senescunt.

Ast *aquilæ*, quæ nomen habent ab acumine visus,
Obtuitus tanti præ cunctis esse feruntur,
Ut perferre queant, non flexo lumine, solem;
Ad radium pullos suspendunt, scire volentes
Illo vitato ne degener extet in illis.
In montis sullime manent super æquora pennis,
Aspirantque[2] suas imo sub gurgite prædas;

[1] « Legendum forte *modum*, *volandi*. » Pr. ed. — [2] « Lege *aspiciuntque*. » Pr. ed.

Ilico descendunt rapido per inane [1] volatu ,
Et rapiunt pisces ut poscit origo natantis [2].

« Postposito coïtu, sine semine sæpe mariti
Concipit et generat (dictu mirabile) *vultur :*
Hæc per celsa volans aquilarum more, cadaver
Naribus elatis longe trans æquora sentit,
Quod quamvis tardo non horret adire volatu,
Ut sese valeat præda saciare cupita.
Idem centenis robustus vivit in annis.

« Nuntia veris avis crepitante *ciconia* rostro,
Dicta fovere suos in tantum sedula natos,
Exuat ut proprias nudato pectore plumas :
Hæc cum bruma venit, fertur vitare procellas,
Et fines Asiæ ductu cornicis adire.
Pascit eam pullus senio cum deficit ætas,
Quod depavit eum jam debuit ipsa diebus.

« Excedit volucres dulci modulamine cunctas,
Cum moritur, *cignus*, nautis gratissimus ales.
Hunc in Hiperboreo perhibent accedere tractu,
Ad cantum citharæ per littora forte sonantis.

« *Strucio* quæ ponit sub pulvere deserit ova,
Ut foveantur ibi dum negligat ipsa fovere :
Inde creantur aves radio pro matre cubante.

« *Ardea*, cum pluvias tempestatesque perhorret,
Evolat ad nubes ut tanta pericula vitet.

[1] Manus posterior in msto., legens *mane* pro *inane*, substituit *r* pro *n*, metro tamen repugnante. — [2] Sic ms. pro *natantes*, ut videtur.

Hinc illam subitos dicunt portendere nimbos,
Sublimem quociens spectant super æthera nautæ.

« Unica semper avis divino munere *phœnix*
In terris Arabum redivivo corpore surgit :
Cumque senescit adit loca fervidiora calore
Solis, et ingentes ab aromate jungit acervos,
Componitque rogum, quem crebris motibus alæ
Succendit, ferturque super, penitusque crematur.
Producit volucrem pulvis de corpore facto [1],
Et fit item phœnix hac lege novata per ævum.

« Nidificare volens fert cinnom[on] *cinomolgus*,
Ædificatque suum pro cero robore nidum :
Illinc pennatis homines abducere telis
Moverunt cumulum soliti transmittere venum.

« *Alcion* [2] avis est quæ stagna marina frequentat,
Ædificatque suos hiemali tempore nidos :
Dum cubat, æquora sunt septem tranquilla diebus,
Et venti cessant, tempestatesque remissæ
Inpendunt, placidam volucri famulando quietem.

« *Psitacus* humanam propri[o] modulamine vocem
Dum non spectatur prorsus proferre putatur :
Intermiscet « ave » verbis et « chære » jocosis.

« Est *pelicanus* avis pullos consueta necare,
Et confusa tribus lugere dolore diebus.

[1] Sic ms. pro *facta*. — [2] *Aleion*, ms. mendose.

Et scindens venas educit sanguinis undas,
Et vitæ reduces reddit rorando volucres.

« Dum *Diomedeæ* lacrimosa voce resultant,
Et faciunt planctus, subitam portendere mortem
Dicentur regum, vel magna pericula regni:
Cumque vident aliquem, discernunt ilico quis sit,
Barbarus an Græcus; nam Græcum plausibus alæ
Et blandimentis adeunt, lætæque resultant;
Circueunt alios, pennisque feruntur iniquis,
Horrentique sono velut hostes agrediuntur.

« *Mennonides* quinto semper dicuntur in anno
Mennonis ad tumulum longo remeare volatu,
Et deflere ducem Trojano marte peremptum.

« Fert quoque mirandam splendens *circinea* pennam,
Nocte sub obscura quæ fulget ut ignea lampas,
Atque ministrat iter si præportetur eunti.

« Quando nidificat, divellit [1] ab arbore *picus*
Claveos et cuneos quos non divelleret ullus;
Cujus ab impulsu vicinia tota resultant. »

His igitur dictis, quidam vesanus ad illos
Accessit subito, seu sors conduxerat illum;
Terrifico clamore nemus complebat et auras,
Denique supposito laniat sua corpora rostro,

[1] Ms. *devellit.*

Et quasi sævus aper spumabat, bella minando.
Ocius ergo virum capiunt, secumque sedere
Cogunt, ut moveat risusque jocosque loquendo.
Inspiciens igitur vates attentius illum,
Quis fuerit recolit, gemitumque reducit ab imo
Pectore, sic dicens: « Non hæc fuit ejus ymago
Olim, dum nobis juvenilis floruit ætas:
Pulcher enim fortis fuerat tunc tempore miles,
Et quem nobilitas regumque ferebat origo!
Hunc mecum pluresque simul tunc dives habebam,
Totque bonis sociis felix censebar eramque.
Accidit interea dum venaremur in altis
Montibus Argustli nos devenisse sub una
Quæ patulis ramis surgebat [1] in aera quercu.
Fons ibi manabat viridi circumdatus herba,
Cujus erant latices humanis haustibus apti;
Ergo siti pariter correpti, sedimus illic,
Et fontis puros avide libavimus amnes.
Deinde super teneras solito conspeximus herbas
In rivo fontis redolentia poma jacere:
Mox ea collegit qui primus adhæserat iste,
Porrexitque michi, subito pro munere ridens.
Ergo distribui data poma sodalibus, et me
Expertem feci, quia non suffecit acervus.
Riserunt alii quibus impertita fuerunt,
Meque vocant largum, cupidis quoque faucibus illa
Agrediendo vorant, et pauca fuisse queruntur.
Nec mora: corripuit rabies miserabilis istum

[1] *Surgebant*, ms. mendose.

Et cunctos alios, qui mox ratione carentes
More canum sese lacerant mordendo vicissim;
Strident et spumant, et humi sine mente volutant.
Denique digressi sunt illinc, more lupino,
Complentes vacuas miseris ululatibus auras.
Hæc mihi non illis, velut æstimo, poma dabantur;
Postmodo seu didici; nam tunc in partibus illis
Una fuit mulier, quæ me dilexerat ante
Et mecum multis venerem saciaverat annis:
Hanc postquam sprevi secumque coïre negavi,
Ut me dampnaret rapuit mox læva voluntas.
Cumque movens aditus alios reperire nequiret,
Apposuit fonti super illita dona veneni,
Quo rediturus eram, meditans hac arte nocere
Si fruerer pomis in gramine forte repertis.
At me sors melior sic conservavit ab illis
Ut modo prædixi: set eum compellere quæso
Hoc de fonte novo limphas potare salubres,
Ut, si forte suam possit rehabere salutem,
Se cognoscat item, mecumque laboret in istis
Saltibus in Domino dum postera vita manebit. »

Sic igitur fecere duces; sumptoque liquore
Redditur ille sibi qui vecors venerat illuc,
Cognovitque suos subito curatus amicos.

Tunc Merlinus ait: « Tibi nunc constanter eundum
Est in agone Dei, qui te tibi reddidit, ut nunc
Ipsemet inspectas qui per deserta tot annis

Ut fera vixisti sine sensu turpis eundo;
Ne modo diffugias frutices, ratione recepta,
Aut virides saltus quos jam limphando colebas,
Set mecum maneas; ut quos tibi surripiebat
Vis verunca dies, iterum reparare labores
Obsequio Domini, quod erit per singula mecum
Ex hoc nunc commune tibi, dum vivit uterque. »

Ergo sub hoc Maeldinus ait, nam nomine tali
Dictus erat: « Non hoc, pater o venerande, recuso!
Lætus enim tecum silvas habitabo, Deumque
Tota mente colam, tremulos dum rexerit artus
Spiritus iste meos, quem te doctore piabo.

« Sic et ego faciam vobiscum tertius auctus; »
Telgesinus ait: « Despecto themate mundi!
Jam satis exegi vivendo tempora vane,
Et nunc tempus adest quo me mihi te duce reddam.
Vos set abite duces urbes defendere vestras:
Non decet ut nostram vestro sermone quietem
A modo turbetis: satis applausistis amico. »

Discedunt proceres, remanent tres et Ganieda
Quarta, soror vatis, sumpta quoque denique vita
Ducebat vitam regis post fata pudicam,
Quæ modo tot populos indicto jure regebat,
Nunc cum fratre sibi silvis nil dulcius exstat.
Hanc etiam quandoque suis rapiebat ad alta
Spiritus, ut caneret de regno sæpe futura.

Ergo die quadam cum fratris staret in aula,
Inspiceretque domos radientes sole fenestra,
Edidit has dubias dubio de pectore voces:

« Cerno Ridichenam galeatis gentibus urbem
Impletam, sacrosque viros, sacrasque tyaras
Nexibus addictos, sic, consiliante juventa,
Pastor in excelsa mirabitur edita turris,
Et reserare sui cogetur fictile dampni.

« Cerno Kaerloyctoyc vallatam milite sævo
Inclusosque duos quorum divellitur alter
Ut redeat cum gente fera, cum principe vallis;
Et vincat rapto sævam rectore catervam.
Heu quantum scelus est, capiant ut sidera solem!
Cui sullabuntur nec vi nec marte coacta.
Inspicio binas prope Kaerwen in aere lunas,
Gestarique duos nimia feritate leones.
Inque duos homines unus miratur, et alter
In totidem, pugnamque parant et cominus astant:
Insurgunt alii, quartumque ferocibus armis
Acriter obpugnant, nec prævalet ullus eorum,
Perstat enim clipeumque movet telisque repugnat,
Et victor ternos confestim proterit hostes,
Impellitque duos trans frigida regna Boetes,
Dans alii veniam qui postulat, ergo per omnes
Diffugiunt partes totius sidera campi.
Armoricanus aper quercu protectus avita,
Abducit lunam gladiis post terga rotatis.
Sidera bina feris video committere pugnam

Colle sub Urgenio quo convenire [1] Deyri
Gewissique simul, magno regnante Cohelo.
O quanto [2] sudore viri tellusque cruore
Manat, in externas dum dantur vulnera gentes.
Considit in latebras collisum sidere sidus,
Absconditque suum renovato lumine lumen.

« Heu quam dira fames incumbit, ut arceat alvos
Evacuatque suos populorum viribus arctus!
Incipit a Kambris, peragratque cacumina regni,
Et miseras gentes æquor transire cohercet.
Diffugiunt vituli consueti vivere lacte
Vaccarum Scotiæ morientum clade nephanda.
Iteque, Neustrenses! cessate diutius arma
Ferre per ingenium [3] violento milite regnum.
Non est unde gulam valeatis pascere vestram,
Consumpsistis enim quicquid natura creatrix
Fertilitate bona dudum produxit in illa.
Christe! tuo populo fer opem : compesce leones
Da regno placidam, bello cessante, quietem. »

Non super hoc tacuit, commiranturque sodales,
Germanusque suus, qui mox accessit ad illam,
Hocque modo verbis applaudens fertur amicis.
« Tene soror voluit res præcantare futuras
Spiritus, osque meum compescuit atque libellum?
Ergo tibi labor iste datur; læteris in illo,
Auspiciisque meis devote singula dicas. »

[1] Sic ms. pro *convenere*. — [2] Ms. *quanta*. — [3] Sic ms. pro *ingenuum*, ut videtur.

Duximus ad metam carmen : vos ergo Britanni
Laurea serta date Gaufrido de Monumeta[1].
Est etenim vester : nam quondam prælia vestra
Vestrorumque ducum cecinit, scripsitque libellum
Quem nunc Gesta vocant Britonum celebrata per orbem.

EXPLICIT VITA MERLINI CALIDONII PER GALFRIDUM MONEMUTENSEM[2].

[1] Sic ms. pro *Monemuta*. — [2] Recentissima manu subscriptus colophon.

GALFRIDI MONEMUTENSIS
LIBER
DE PROPHETIIS
MERLINI.

DE PROPHETIIS
MERLINI.
LIBER QUARTUS.

PROLOGUS.

Nondum autem ad hunc locum historiæ perveneram, cum, de Merlino divulgato rumore, compellebant me undique contemporanei mei prophetias ipsius edere : maxime autem Alexander Lincolniensis episcopus, vir summæ religionis et prudentiæ[1]. Non erat alter in clero sive in populo cui tot famularentur nobiles, quos ipsius mansueta pietas et benigna largitas in obsequium ejus alliciebat. Cui cum satisfacere præelegissem, prophetias transtuli, et eidem cum hujusmodi litteris direxi :

Coegit me, Alexander Lincolniensis præsul, nobilitatis tuæ dilectio prophetias Merlini de britannico in latinum transferre antequam historiam parassem quam de gestis regum britannorum inceperam. Proposueram enim illam prius perficere, istudque opus subsequenter explicare, ne dum uterque labor ingrueret, sensus meus ad singula minus sufficeret. Attamen

[1] Ms. alius, qui hunc prologum paulo aliter præbet, hic, pro *vir s. r. et p.*, habet *vir prudens et eruditus*.

quia securus eram veniæ quam discretio subtilis ingenii tui daret, agrestem calamum meum libellis apposui, et plebeio modulamine ignotum tibi interpretatus sum sermonem. Admodum autem admiror, quod id pauperi stilo dignatus es committere, cum tot doctiores, tot ditiores, virga potestatis tuæ coerceat, qui sublimioris carminis delectamento aures minervæ tuæ mulcerent, et ut omnes philosophos totius Britanniæ insulæ prætercam, tu solus es, quod non erubesco fateri, qui præ cæteris audaci lyra caneres, nisi te culmen honoris ad majora negocia vocaret. Quem ergo placuit ut Gaufridus Monumetensis fistulam suam in hoc vaticinio sonaret, modulationibus suis favere non diffugias; et si quid inordinate sive viciose protulerit, ferula Camœnarum tuarum in rectum advertas concentum.

INCIPIT PROPHETIA.

Sedente itaque Vortigerno Britonum rege super ripam hausti stagni, egressi sunt duo dracones, quorum unus erat albus et alter rubeus. Cumque alter alteri appropinquasset, diram commiserunt pugnam, et ignem hanelitu suo procreabant. Prævalebat autem albus draco rubeumque usque ad lacus extremitatem fugabat. At ille, cum se expulsum doluisset, impetum fecit in album ipsumque retro ire coegit. Ipsis ergo in hunc modum pugnantibus, præcepit rex Ambrosio Merlino dicere quid draconum prælium prætendebat. Mox ille infletum erumpens spiritum hausit prophetiæ et ait: « Væ rubeo draconi! nam exterminatio ejus festinat. Cavernas ejus occupabit albus, qui Saxones quos invitasti significat. Rubeus vero gentem designat Britanniæ, quæ ab albo opprimetur. Montes itaque ejus ut valles æquabuntur, et flumina vallium sanguine manabunt. Cultus religionis delebitur, et ecclesiarum

ruina patebit. Prævalebit tandem oppressa et exterorum sævitiæ resistet; aper etenim Cornubiæ succursum præstabit, et colla eorum sub pedibus suis conculcabit. Insulæ Oceani potestati ipsius subdentur, et gallicanos possidebit saltus. Timebit Romulea domus sævitiam ipsius, et exitus ejus dubius erit. In ore populorum celebrabitur, et actus ejus cibus erit narrantibus. Sex posteri ejus sequentur sceptrum; sed post ipsos exsurget germanicus vermis. Sublimabit illum æquoreus lupus, quem africana nemora comitabuntur. Delebitur iterum religio, et transmutatio primarum sedium erit. Dignitas Londoniæ adornabit Doroberniam, et pastor eboracensis septimus in armorico regno frequentabitur. Mænia urbis Legionum pallio induentur, et prædicator Hiberniæ propter infantem in utero crescentem obmutescet. Pluet sanguineus imber, et dira fames mortales afficiet. His supervenientibus, dolebit rubeus; sed emenso labore vigebit. Tunc infortunium albi festinabit, et ædificia ortulorum ejus diruentur. Septem sceptrigeri perimentur, et unus eorum sanctificabitur. Ventres matrum truncabuntur et infantes abortivi erunt. Erit ingens supplicium hominum, ut indigenæ restituentur. Qui faciet hæc æneum virum induet, et per multa tempora super æneum equum portas Londoniæ servabit. Exinde in proprios mores revertetur rubeus draco, et in seipsum sevire[1] laborabit. Superveniet itaque ultio tonantis, quia omnis ager colonos decipiet. Arripiet mortalitas populum, cunctasque nationes evacuabit. Residui natale solum deserent, et exteras culturas seminabunt. Rex benedictus parabit navigium, et in aula inter beatos duodecimus annumerabitur. Erit miseranda regni desolatio, et areæ messium infructuosus saltus redibunt. Exsurget iterum albus draco et filiam Germaniæ in-

[1] *Al.* venire.

vitabit. Replebuntur iterum ortuli nostri alieno semine, et in extremitate stagni languebit rubeus. Exinde coronabitur germanicus vermis, et æneus princeps humabitur[1]. Terminus illi positus est, quem transvolare nequibit. Centum namque quinquaginta annis in inquietudine et subjectione manebit: trecentis vero insidebit. Tunc exurget in illum aquilo, et flores quos zephyrus procreavit eripiet. Erit deauratio in templis, nec acumen gladiorum cessabit. Vix obtinebit cavernas suas germanicus vermis, quia ultio proditionis ejus superveniet. Vigebit tandem paulisper; sed decimatio Neustriæ nocebit. Populus namque in ligno et ferreis tunicis superveniet, qui vindictam de nequitia ipsius sumet. Restaurabit pristinis incolis mansiones, et ruina alienigenarum patebit. Germen albi draconis ex ortulis nostris abradetur, et reliquiæ generationis ejus decimabuntur. Jugum perpetuæ servitutis ferent, matremque suam ligonibus et aratris vulnerabunt. Succedent duo dracones quorum alter invidiæ spiculo suffocabitur, alter vero sub umbra nominis ridebit. Succedet leo justitiæ, ad cujus rugitum gallicanæ turres et insulani dracones trement. In diebus illis aurum de lilio et urtica extorquebitur, et argentum ex ungulis mugientium manabit. Calamistrati varia vellera vestient, et exterior habitus interiora signabit. Pedes latrantium truncabuntur. Pacem habebunt feræ, et humanitas supplicium dolebit. Findetur forma commercii, dimidium rotundum erit[2]. Peribit milvorum rapacitas, et luporum dentes hebetabuntur. Catuli leonis in equoreos pisces transformabuntur, et aquila ejus super montem aranium nidificavit. Venedocia

[1] Æneus princeps justitiæ h. *Ms. al. voce illa* justiciæ *a glossatore quodam inserta, ut videtur.* — [2] De prophetia ista vide *Annals of the Coinage of Britain and its Dependencies...* by the Rev. Rogers Ruding. London: printed for Lackington, etc., 1819, in-8°, vol. II, p. 2, note f. F. M.

rubebit materno sanguine, et domus Corinei sex fratres interficiet. Nocturnis lachrymis madebit insula, unde omnes ad omnia provocabuntur. Væ tibi, Neustria! quia cerebrum leonis in te effundetur, dilaceratisque membris a patrio solo eliminabitur. Nitentur posteri transvolare superna, sed favor novorum sublimabitur. Nocebit possidenti ex impiis pietas donec sese genitore induerit. Apri igitur dentibus accinctus cacumina montium et umbram galeati transcendet, indignabitur Albania, et, convocatis collateralibus, sanguinem effundere vacabit.

Dabitur maxillis ejus frenum quod in armorico sinu fabricabitur. Deaurabit illud aquila rupti fœderis et tertia nidificatione gaudebit. Evigilabunt rugientes catuli, et postpositis nemoribus intra mænia civitatum venabuntur; stragem non minimam ex obstantibus facient et linguas taurorum abscindent; colla rugientium onerabunt catenis et avita tempora renovabunt. Exinde de primo in quartum, de quarto in tertium, de tertio in secundum rotabitur pollex in oleo. Sextus Hyberniæ mænia subvertet et nemora in planiciem mutabit; diversas portiones in unum reducet, et capite leonis coronabitur. Principium ipsius vago affectui subjacebit; sed finis ipsius ad supernos convolabit. Renovabit namque beatorum sedes per patrias, et pastores in congruis locis locabit; duas urbes duobus palliis induet, et virginea munera virginibus donabit. Promerebitur inde favorem tonantis, et inter beatos collocabitur. Egredietur ex eo linx penetrans omnia, qui ruinæ propriæ gentis[1] imminebit: per illum enim utramque insulam amittet Neustria, et pristina dignitate spoliabitur. Deinde revertentur cives in insulam; nam dissidium alienigenarum orietur; niveus quoque senex in niveo sedens equo fluvium

[1] *Al.* proprii generis.

Perinoris divertet, et cum candida virga molendinum super ipsum metabitur. Cadvalladrus vocabit Conanum, et Albaniam in societatem accipiet. Tunc erit strages alienigenarum, tunc flumina sanguine manabunt, tunc erumpent armorici fontes[1] et Bruti dyademate coronabuntur. Replebitur Cambria lætitia, et robora Cornubiæ virescent. Nomine Bruti vocabitur insula, et nuncupatio extraneorum peribit. Ex Conano procedet aper bellicosus qui intra gallicana nemora acumen dentium suorum exercebit; truncabit namque quæque majora robora, minoribus vero tutelam præstabit. Timebunt illum Arabes et Affricani, nam impetum cursus sui in ulteriorem Hispaniam protendet Succedet hircus venerei castri aurea habens cornua et argenteam barbam, qui ex naribus suis tantam efflabit nebulam qua tota superficies insulæ obumbrabitur. Pax erit in tempore suo, et ubertate glebæ multiplicabuntur segetes. Mulieres incessu serpentes fient, et omnes earum gressus superbia replebuntur. Renovabuntur castra Veneris, nec cessabunt sagittæ Cupidinis vulnerare. Fons omnis vertetur in sanguinem, et duo reges duellum propter leænam de vado baculi committent. Omnis humus luxuriabit, et humanitas fornicari non desinet. Omnia hæc tria secula videbunt, donec sepulti reges in urbe Londoniarum propalabuntur. Redibit iterum fames, redibit mortalitas, et desolationem urbium dolebunt cives. Superveniet aper commercii qui dispersos greges ad amissa pascua revocabit. Pectus ejus cibus erit egentibus, et lingua ejus sedabit sitientes. Ex ore ipsius procedent flumina quæ arentes hominum fauces rigabunt. Exinde super turrim Londoniarum procreabitur arbor que, tribus solummodo ramis contenta, superficiem totius insulæ latitudine foliorum obumbrabit. Hinc adversarius Boreas superveniet, atque iniquo flatu suo tertium

[1] *Al.* montes.

ille ramum eripiet; duo vero residui locum extirpati occupabunt, donec alter alterum foliorum multitudine annihilabit; deinde vero locum duorum obtinebit ipse et volucres exterarum regionum sustentabit, patriis volatilibus nocuus habebitur; nam timore umbræ ejus liberos volatus amittent. Succedet asinus nequitiæ, in fabricatores auri velox, sed in luporum rapacitatem piger. In diebus illis ardebunt quercus per nemora, et in ramis tiliarum nascentur glandes. Sabrinum mare per septem ostia discurret, et fluvius Oscæ per septem menses fervebit. Pisces illius calore morientur, et ex illis procreabuntur serpentes. Frigebunt Badonis balnea, et salubres aquæ eorum mortem generabunt. Londonia necem viginti millium lugebit, et Tamensis fluvius in sanguinem mutabitur. Cucullati ad nuptias provocabuntur, et clamor eorum in montibus Alpium audietur.

DE GUYNTONIA VATICINIUM.

Tres fontes in urbe Guyntonia erumpent, quorum rivuli insulam in tres portiones secabunt. Qui biberit de uno diuturniori vita fruetur, nec supervenienti languore gravabitur; qui bibet de altero indeficienti fame peribit, et in facie ipsius pallor et horror sedebit; qui bibet de tertio subita morte periclitabitur, nec corpus ipsius subire poterit sepulchrum. Tantam ingluviem vitare volentes diversis tegumentis eam occultare nitentur. Quæcumque ergo moles superposita fuerit formam alterius corporis recipiet; terra namque in lapides, lapides in ligna, ligna in cineres, cinis in aquam, si superjecta fuerint, vertentur. Ad hæc ex urbe Canuti nemoris[1] eliminabitur puella ut medelæ curam adhibeat, quæ ut omnes

[1] *Deest vox* nemoris *Mtis. quibusdam.*

artes inierit solo anhelitu suo fontes nocuos siccabit, et exinde ut sese salubri liquore refecerit gestabit in dextera sua nemus Calidonis, in sinistra vero murorum Londoniæ propugnacula. Quacunque incedet passus sulphureos faciet, qui duplici flamma fumabunt. Fumus ille excitabit Rutenos, et cibum sub marinis conficiet. Lachrymis miserandis manabit ipsa, et clamore horrido replebit insulam. Interficiet eam cervus decem ramorum, quorum quatuor aurea dyademata gestabunt, sex vero residui in cornua bubalorum vertentur, qui nephando sonitu tres insulas Britanniæ commovebunt. Excitabitur Daneium nemus, et in humanam vocem erumpens clamabit : « Accede, Cambria, et junge lateri tuo Cornubiam, et dic Guyntoniæ : « Absorbebit te tellus. » Transfer sedem pastoris ubi naves applicant, et cætera membra caput sequentur. Festinat namque dies qua cives ob scelera perjurii peribunt. Candor lanarum nocuit atque tincturæ ipsarum diversitas. Væ! perjuræ genti! quia urbs inclyta propter eam ruet. Gaudebunt naves augmentatione tanta, et unum ex duobus fiet. Reædificabit eam Hericius[1] oneratus pomis, ad quorum odorem diversorum nemorum convolabunt volucres. Adjiciet palatium ingens, et sexcentis turribus vallabit illud. Invidebit ergo Londonia, et muros suos tripliciter augebit. Circuibit eam undique Tamensis fluvius, et rumor operis transcendet Alpes. Occultabit intra illam Hericius poma sua, et subterraneas vias machinabitur. In tempore illo loquentur lapides, et mare quo ad Galliam navigatur intra breve spatium contrahetur. In utraque ripa audietur homo ab homine, et solum insulæ dilatabitur. Revelabuntur occulta submarinorum, et Gallia præ timore tremet. Post hæc ex Calaphio[2] nemore procedet ardea quæ insulam per biennium circumvolabit; nocturno clamore

[1] *Al.* Hiricius. — [2] *Al.* Calatino.

convocabit volatilia, et omne genus volucrum sibi associabit. In culturas mortalium irruent, et omnia grana messium devorabunt. Sequetur fames magna, atque dira mortalitas famem. At cum tanta calamitas cessaverit, adibit detestabilis ales vallem Galalias[1], atque ipsam in excelsum montem levabit. In cacumine quoque ipsius plantabit quercum, atque infra ramos nidificabit. Tria ova procreabuntur in nido, ex quibus vulpes, lupus, et ursus egredientur. Devorabit vulpes matrem et asininum caput gestabit. Monstro igitur assumpto, terrebit fratres suos, ipsosque in Neustriam fugabit; at ipsi excitabunt aprum dentosum in illa, et navigio revecti cum vulpe congredientur; quæ cum certamen inierit finget se defunctam et aprum in pietatem movebit. Mox adibit ipse cadaver, et dum superstabit anhelabit in oculos ejus et faciem; at ipsa non oblita pristini doli mordebit sinistrum pedem ipsius totumqne ex corpore avellet; saltu quoque facto eripiet ei dextram aurem et caudam et infra cavernas montium delitebit. Aper ergo illusus requiret lupum, et ursum ut ei amissa membra restituant. Qui ut causam inierint promittent ei duos pedes vulpis, aurem et caudam; et ex eis porcina membra component. Acquiescet ipse, promissamque restaurationem expectabit. Iterum descendet vulpes de montibus, et sese in lupum mutabit; et quasi colloquium habitura cum apro adibit illum et callide illum totum devorabit. Exinde transvertet sese in aprum, et quasi sine membris expectabit germanos; sed et ipsos postquam advenerint subito dente interficiet, atque capite leonis coronabitur. In diebus ejus nascetur serpens qui neci mortalium imminebit. Longitudine sua circuibit Londoniam, et quosque prætereuntes devorabit. Bos montanus caput lupi assumet, dentesque suos in fabrica Sabrinæ dealbabit. Associabit sibi

[1] *Al.* Galabes.

greges Albanorum et Cambriæ, qui Tamensem fluvium potando siccabunt. Vocabit asinus hircum prolixæ barbæ, et formam ipsius mutabit. Indignabitur igitur montanus vocatoque lupo cornutus taurus ipsos feriet, ut autem sævitiæ indulserit, devorabit carnes eorum et ossa; sed in cacumine Uriani cremabitur. Favillæ rogi mutabuntur in cygnos, qui in sicco quasi in flumine natabunt. Devorabunt pisces in piscibus, et homines in hominibus deglutient. Superveniente vero senectute, efficientur submarini pisces[1] atque submarinas insidias machinabuntur; submergent navalia, et argentum non minimum congregabunt. Fluctuabit iterum Tamensis, convocatisque fluminibus ultra metas alvei procedet; urbes vicinas occultabit, oppositosque montes subvertet. Adhibebit sibi fontem Galaeb[2] dolo et nequitia repletus. Orientur ex eo seditiones provocantes Venedotos ad prælia. Convenient nemorum robora, et cum saxis Gewisseorum congredientur. Advolabit corvus cum milvis, et corpora peremptorum devorabit. Super muros Claudiocestriæ nidificabit bubo, et in nido ejus procreabitur asinus; educabit illum serpens Malverniæ, et in plures dolos commovebit. Sumpto diademate transcendet excelsa, et horrido rachanatu populum patriæ terrebit. In diebus ejus titubabunt[3] montes Panchaii[4], et provintiæ nemoribus suis spoliabuntur; superveniet namque vermis igneis anhelitibus, qui emisso vapore comburet arbores. Egredientur ex eo septem leones capitibus hircorum turpati. Fætores narium mulieres corrumpent, et proprias communes facient. Nesciet pater proprium filium, quia more pecudum lascivient. Superveniet vero gygas nequitiæ, qui oculorum acumine terrebit universos. Exurget in eum draco Wigorniæ, et eum exterminare conabitur; facto autem congressu superabitur draco, et nequitia victoris opprimetur;

[1] *Al.* lupi. — [2] *Al.* Galabes. — [3] *Al.* nutabunt. — [4] *Al.* Pacaii.

ascendet namque draconem, et exuta veste insidebit nudus. Feret illum ad sublimia draco, erectaque cauda verberabit nudatum. Resumpto iterum vigore gygas fauces illius gladio confringet; implicabitur tandem sub cauda ejus draco et venenatus interibit. Succedet prelio[1] Totonesius aper et dira tyrannide opprimet populum. Eliminabit Claudiocestria leonem qui diversis præliis inquietabit sævientem. Conculcabit eum sub pedibus suis, apertisque faucibus terrebit. Cum regno tandem litigabit leo, et terga nobilium transcendet. Superveniet taurus litigio, et leonem dextro pede percutiet; expellet eum per regni diversoria; sed cornua sua in muros Exoniæ[2] constringet. Vindicabit leonem vulpes Kaerdubali, et totum suis dentibus consumet. Circumcinget illam Lindocolinus coluber, præsentiamque suam draconibus multis horribili sibilo testabitur. Congredientur deinde dracones, et alter alterum dilaniabit. Opprimet alatus carentem alis, et ungues in genas venenatas configet. Ad certamen convenient[3] alii, et alius alium interficiet. Succedet quintus residuis interfectis diversis machinationibus confringet. Transcendet dorsum unius cum gladio, et caput a corpore separabit. Exuta veste ascendet alium, et dexteram caudæ lævamque injiciet. Superabit eum nudus quia nichil indutus proficiet, cæteros torquebit a dorso, et in rotunditatem regni compellet. Superveniet leo rugiens immani feritate timendus, ter quinque portiones in unum reducet, et solus possidebit populum. Splendebit gigas colore niveo, et ad candidum populum germinabit. Deliciæ principes enervabunt, et subiti in beluas mutabuntur. Orietur in illis leo humano cruore turgidus. Supponetur ei in segete falcifer, qui dum laborabit metere opprimetur ab illo. Sedabit illos eboracensis auriga, expulsoque domino in currum quem ducit

[1] *Pro* prelio *al.* post illum. — [2] *Al.* Oxoniæ. — [3] Confugient, *al.*

ascendet. Abstracto gladio minabitur orienti, et rotarum suarum vestigia replebit sanguine. Fiet deinde piscis in æquore, qui sibilo serpentis revocatus coibit cum illo. Nascentur inde tres tauri fulgurantes, qui consumptis pascuis convertentur in arbores. Gestabit primus flagellum vipereum, et a progenito[1] dorsum suum divertet. Nitetur enim ipse flagellum ei eripere; sed ab ultimo corripietur. Avertent mutuo a sese facies donec venenatum cyphum projecerint. Succedet ei colonus Albaniæ, cui a dorso imminebit serpens, vacabitque ipse tellurem subvertere ut patriæ segetibus candeant. Laborabit serpens venenum diffundere, ne herbæ in messes proveniant. Letali clade deficiet populus, et mœnia urbium desolabuntur. Dabitur in remedium ejus urbs Claudii que alumpnam flagellantis interponet stateram; namque medicinæ gestabit, et in brevi renovabitur insula. Deinde duo insulæ subsequentur sceptrum quibus cornutus draco ministrabit. Adveniet alter in ferro; volantem equitabit serpentem nudato corpore, insidebit dorso, et dexteram caudæ injiciet. Clamore ipsius excitabuntur maria, et timorem secundo injiciet. Secundus itaque sociabitur leoni; sed exorta lite congressum facient, mutuis cladibus succumbent mutuo; sed feritas beluæ prævalebit. Superveniet quidam in tympano et cythara, et demulcebit leonis sævitiam. Pacificabuntur nationes regni, et leonem ad stateram provocabunt locata sede ad pensas vacabit; sed palmas in Albaniam extendet. Tristabuntur ergo aquilonares provinciæ, et ostia templorum reserabunt. Signifer lupus conducet turmas et Cornubiam[2] cauda sua circumcinget. Resistet ei miles in curru, qui populum illum in aprum mutabit. Vastabit ergo aper provincias; sed in profundo Sabrinæ occultabit caput. Amplexabitur homo leonem in auro, et fulgor auri oculos intuentium

[1] *Al.* postgenito. — [2] *Al.* cornua.

excæcabit. Candebit argentum in circuitu et diversa torcularia vexabit. Imposito vino inebriabuntur mortales, et postposito cœlo in terram respicient. Ab eis vultus avertent sydera, et solitum cursum confundent. Arebunt segetes his indignantibus et humor convexi negabitur. Radices et rami vices mutabunt, novitasque rei erit in miraculum. Splendor solis electro Mercurii languebit, et erit horror inspicientibus. Mutabit clypeum Stilbon Arcadiæ, vocabit Venerem galea Martis. Galea Martis umbram conficiet, et transibit terminos furor Mercurii. Nudabit ensem Orion ferreus. Vexabit nubes Phœbus æquoreus. Exibit Jupiter licitas semitas, et Venus deseret statutas lineas. Saturni syderis livor pluendo corruet, et falce[1] recurva mortales perimet. Bissenus numerus domorum syderum deflebit hospites ita discurrere, omittent gemini complexus solitos et urnam in fontes provocabunt. Pensa libræ oblique pendebunt, donec aries recurva sua cornua supponat. Cauda scorpii procreabit fulgura et cancer cum sole litigabit. Ascendet virgo dorsum sagittarii, et flores virgineos offuscabit. Currus lunæ turbabit zodiacum, et in fletum prorumpent Pleiades. Officia jam nulla redibunt; sed clausa janua in crepidinibus Ariadne delitebit. In ictu radii exurgent æquora, et pulvis veterum renovabitur. Confligent venti diro sufflamine, et sonitum inter sidera conficient. »

Cum igitur hæc et alia multa prophetasset Merlinus, ambiguitate verborum suorum astantes[2] in admirationem commovit. Vortegirnus vero præ cæteris admirans, et sensum juvenis et vaticinia collaudabat; neminem enim præsens ætas produxerat qui ora sua in hunc modum coram ipso solvisset. Scire igitur volens exitum vitæ suæ, rogavit juvenem sibi indicare quod sciebat. Ad hæc Merlinus : « Ignem filiorum Constantini

[1] *Al.* face. — [2] *Al.* audientes.

diffuge, si diffugere valueris; jam naves parant, jam armoricanum littus deserunt, jam vela per æquora pandunt, petent Britanniam insulam, invadent saxonicam gentem, subjugabunt populum nefandum; sed prius te infra turrim inclusum comburent. Malo tuo patrem eorum perdidisti, et Saxones in insulam invitasti. Invitasti eos tibi in præsidium, et supervenerunt in tuum supplicium. Imminent tibi duo funera, nec est promptum utrum prius vitare possis[1], hinc enim regnum tuum devastant Saxones et leto tuo incumbunt, hinc autem applicant duo fratres, Aurelius et Uter, qui mortem patris sui in te vindicare nitentur. Quære tibi diffugium si poteris, cras totonesium littus tenebunt. Rubebunt sánguine Saxonum facies; et, interfecto Hengisto, Aurelius Ambrosius coronabitur. Pacificabit nationes, restaurabit ecclesias, sed veneno deficiet. Succedet ei germanus suus Utherpendragon, cujus dies anticipabuntur veneno. Aderunt tantæ proditioni posteri tui, quos aper Cornubiæ devorabit. »

[1] *Al.* vitabis.

AUTRES PROPHÉTIES

ATTRIBUÉES

A MERLIN[1].

Merling saies in his booke who will reade right,
Althoght his sayings be vncouth, they shalbe true found
Jn the vij. Chap. reade who so will,
One thousand and more after Christes birth,
When the Calnalider of Cornwell is called
And the Wolfe out of Wailes is vincust for ay,
Then many ferlie shall fall, and many folke die
Many selcouth shal be seene in all Christen landes
Jn the Moone and the sea, and signes of the Sonne,
And in all Plannets plainelie that appeares in the sky.

Then shal the Lyon be best in the broad North,
And an fellowne flaw shal fall soone after,
And a sheeding of blood within short time
Both the Moone and the Mernis, great dule shal make,
And al Mar shall murne many daies after,
The great Beare with his tuskes the feild shal tyne
A fel showre of the South shal faid him for euer,
And that Leid shal his life lose in another land.

Then shal a Freik be fostered farre in the South
And to the kyth shal he goe that he come from
With much wealth and worship shal he goe home
And inhabite Albanie vnto the end,
Both the Iles and Arane at his owne will
Many men shal laugh when he home comes.

[1] *Collection of ancient Scottish Prophecies, in alliterative verse: reprinted from Waldegrave's edition*, M. DC. III. Edinburgh: printed by Ballantyne and Co. M. DCCC. XXXIII, in-4°, p. 3 et suiv. M. Francisque Michel doit l'exemplaire qu'il possède de ce livre au comité du Bannatyne Club, société de bibliophiles pour laquelle ce volume a été réimprimé.

But much selcouth shal be seene within short time
At his owne kinde bloode, there shal he begin,
Choose of the cheifest, and chop of there heads,
Some harled in steddes, and hanged on hie
Some put in prison, and much paine byde.

The Crab shal be out of his clift a long time
With vnkinde blood, and yet shal recouer
And other beirnes in whole banisht for euer
Couetice shall be his name, the King of that kith,
For both his hart and his head shall be of flint forged,
No Lord shall liue in that land but him self alone,
But they are breued in bill, to keepe them in baill,
Yet shall a man of more vaile mar him for euer,
For suddenly he shall goe downe, and die in a fen,
Their shall no King come in that kith for a lang time
But a figure of a floure, the fairest in the firth,
The white floure and the reid so shall he be called.

In the mouth of Arrane an selcouth shall fall,
Two blodie harts shall be taken with a false traine,
And derfly dung downe without any dome,
Ireland, Orknay, and other lands manie,
For the deth of those two great dule shall make,

Then much sorrow is seene within vij. yeares,
Both the Crab and the Cok, they shall escape,
For more harme at that time shall they not haue,
When the Rauen roupes, many man shall rue,
From Cornewell to Caithnes they shall his crie heare,
When the Gled in his clift is clime to the height,
He counts not the Lyon that is his kind Lord,
Then the Graip would gouerne all, and gapes thereafter
With great guifts of Gold, the floure would he get,
Come he once in his clookes, he cowers it neuer,
Then would a poore Catiue be heeper of the Kith,
Yet shall it faile the freit, that the foole thinkes,

When the Cok crowes keepe well his come,

For the Foxe and the Fulmart, they are false both,
When the Rauen and the Ruke, hes rounded together
And the Kid in his clift, shall accord to the same,
Then shall they be bolde, and soone to baile after,
Then shal the Buck in belling time make a great beare,'
It is but winde that he wastes for he is but away.
Then shal waken vp a weere, and much woe after
When the Birdes of the Rauen rugges and reaues,
And the leil men of Louthiane be loppen on their horse
Then shal the poore people be spoyled ful neir,
And the Mers shal murne many dayes after
And al the Abbais truely that stands on Tweede,
And al Louthiane shal liue on their liues anter
They shal burne and slay and great reiffes maks
Their dare no pure man say whose man he is
Then shal the land be lawles for loue is their none
And falset shal haue foote fullie fiue yeares,
And truth truly shal be tint and none shal trust other
The coosing once shal not trust the other
Nor the Son the Father nor the Father the Son
For to haue his goods he would haue him hangd
Then shal they a counsel cal for peace of the Kith,
To make loue among Lords but that shal not last,
For those Barrones and Bachelers that wil not obey
That wil not keepe to their crie, nor come to their call

Then shal men be marked for their misdeedes
That shal turne them to teine within a while after,
Fra xiiij. be paste and twise three the threepe is at end
And ouer a water he shal faire and see for him self
And in a faire Forrest shal an Ern big
Many man shal losse their life in the meane time
For they shal pitch a field and ferslie fight
Upon a broade moore a battle shal be
Beside a stock Croce, that standes in the North,
It is couered with dead Corpes and al of a Kith
That the Crow may not know where the Croce stoode

The Wolfe shal be watchman and keepe many wayes

And shal be leil to the Lyon his owne kinde Lord
Holy Church is combered with the best of the kith
With languages that liues not by Christ, but that shal not last
From Balcomie to the Basse on the broad sey,
And from Ireland in the Forth shal be a faire sight,
Of Barges and Bellingers, and many broad saile,
With iij. Libberds and the Flowerdeluce faire vpon hight
Then shal a Hunter in hy come forth of the South,
With many Ratches in row rewled full right,
And shal goe one his foote ouer the water of Forth,
And in Fyfe shal be sight and the field win:
And the Chiftanes shal die one either side.

When the man in the Moone is most in his might,
Then shal Dunbarton turne vp that is downe,
And the mouth of Arrane both at one time,
And the Lord with the luckin hand his life shal he lose,
For couetusnes and treason that loses the land.

When the Cragges of Tarbat is tumbled in the sey,
At the next sommer after sorrow for euer
Beides bookes haue J seene, and Banisters also,
Meruelous Merling and all accordes in one
Meruelous Merling is wasted away
With a wicked woman woe might shee be,
For shee hath closed him in a Craige on Cornwel cost.

When the Cok in the North hath builded his nest,
Busked his birdes and bownit him to flee,
Then shal fortune his freind the gates vp cast
And right shal haue his free entrie.

Then rise shal the Moone in the North west,
Jn a cloud as black as the bill of a Crow,
Then is losed a Lyon the bouldest and the best
That was borne iu Britane since Arthures daies,
Then shal a dreadfull Dragone dres him from his den
To helpe the Lyon with his great might,
A Bull and a Bastard spurres shal spend,

To abide with the Beare, to reckon his rightes.

A Libberd engendered of natiue kinde,
With the sterne of Bethelem shal rise in the South,
A Horse and a Anthelope, baldly shal abide,
A Beare and a Brock, with bernis so bright,
A proud Prince in the preis Lordly shal light,
With bold Barrons in buschment to battell shal wend,
Then shal the prophesie prooue, that Thomas of telles.
Many comely Knight is cast vnder foote,
That shal make maydens murne that in bowre dwels
The dreadful day of destenie shal driue to the night,
Shal make maydens and wiues in mourning he brought
Then they meet on the morning with the Moone light,
Betwixt Seton and the sey sorrow shal be wroght,
There the Lyon shal be hurt and not perseaued,
Then shal he braid to the best, that him the hurt wroght
And many sterne in that stound shal fald to the free,
And the proudest in the preis, to baill shal be brought,
The fey fox and the Fulmart in arms are taken,
And led to the Lyon law to abide,
The Piper and the Pie shal suffer the same,
And al the friends of the Fox shal be fey made,
Then shal troy vntrue tremble for dread,
For dreddour of the deadman, when they heere him speak
Al the commons of the kith, shal cast him the keyes,
The buschement of Beuerlaw therewith shal breake.

When war men and woodes away went,
And euerie seede in his season kindly is set,
And right well ruled, and falshood is fled,
Then shall be plentie of peace, when lawes haue no let,
The spous of God shall sing with a ioyfull song,
Thanking God thereof and the Trinitie:
And all grace and goodness shall grow vs among,
And euerie fruite shall haue plentie by lande and by sea,
Then the Sonne and the Moone shall shine bright,
That many daies afore darke haue bene,
And keepe theire course both day and night,

6

With more mirth then men haue sene.
As Bertlingtones bookes, and Banister vs telles,
Merling and many more, that with meruels melles,
And also Thomas Rymour in his tales telles,

They say the Saxons shall choose them a Lord,
That shall make them greatly to fall vnder
The ded man shall rise : and make them accord,
And this is much wonder and flight,
That he that was dead, and buried in sight,
Shall rise againe and liue in the land,
Jn comfort of an young Knight,
That fortune hath chosen to be her husband,
The Wheele shall turne to him full right,
That fortune hath chosen to be her feir,
Jn Surry shall he shew an sight,
Jn Babilone bring many an beirne on beir,
Fifteene mile from Jerusalem the holy crosse win shalle be,
The same Lord that beares the Lyon,
At Sandforde wan the gree,
Fortune hath graunted him the Victorie.
Since first that he armes haire,
For without treason or traitorie,
Destenie shall not him deire
Whill kinde of age til him driue,
For euerie man on Molde must die,
But end he shall in the land of Christ,
And in the Vaile of Josaphat buried shall he be.

THE PROPHESIE OF MERLING.

It is to fall when they it finde,
That fel on face is faine to flee,
That commed are of strodlings strinde,
Wauing through the worke of winde,
The Beare his mussel shal vpbinde,
And neuer after bund shal be,
Away the other shall waue with winde

And as they come so shall they flee,

Syce shall vp, and sinke shall vnder.
The dead shall rise, and worke great wonder,
And ioy shall rise to man and wife,
The sorrowful sall still of strife,
All men shall ioy of his resurrection,
And in speciall men of Religion,
The morter is readie, the Pestell also,
The sauce shall be bitter and that to his foe,
And the Diuels also shall helpin to,
Then the bankes of Beill shall bloome all about,
Then hie the Hurcheon to Haillis, and close the therein
Thou shal be werped with a winde, and plucked ilk pen
Shal neuer doun on thy skinne, nor birs be the left.
The thunder shal worke thy holde to the colde earth,
Shal neuer stone vpon stone, nor ground be the left,
And so that wretched worke is destroyed for euer,

Their shal a Galyart gayt with a gilten horne,
A Pilledow with a tode, sic a prime holde,
With their pieres in a place by a streame side,
To striue with the streame, but they no strength haue.
For their moouing they meete in the mid way,
Al the gromes shal grounch be the way side,
And many bairnes shal haue his byech on the back side,
And that meruaile shal fal be a Firth side,
Where the leader of the land shal his life lose,
But that bargaine shall brew in a baire burgh
That shal banish from blisse many bright helme:
When it is breued on his back, and his breif knowne,
Of dum Organes dight then may thou wel deeme
Of al the weil and the wealth before then was wrought
With hunger and heirshipe on euerie hil,
Yet this wicked world shal last but a while,
While a chieftane vnchosen choose forth him selfe,
And ride ouer the Region, and for Roy holden,
Then his scutifiers shal skail at the faire South
Fra Dunbertane to Douer, and deil al the lands,

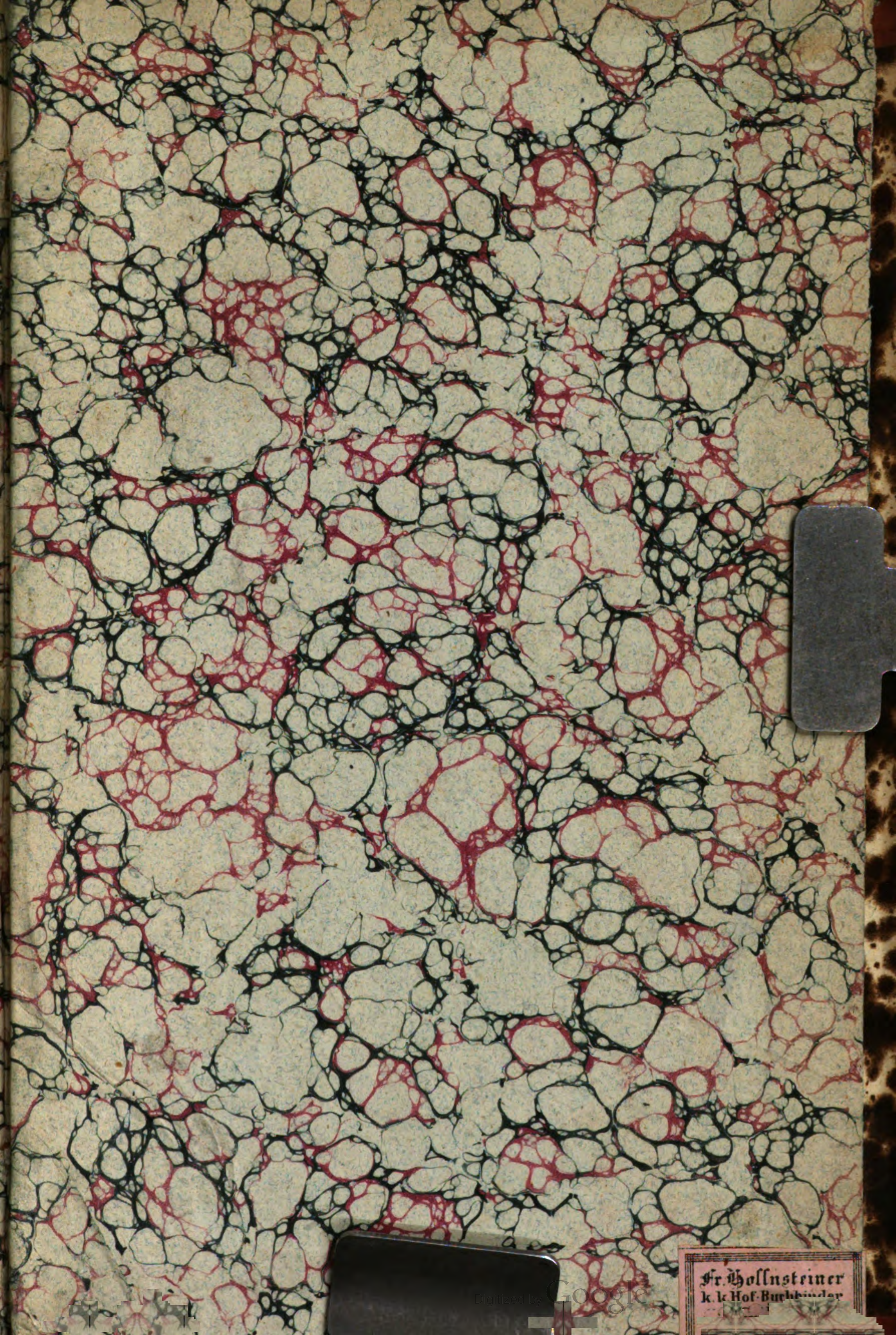
He shal be kid conquerour, for he is kinde Lord,
Of al Bretaine that bounds to the broad sea,
The conquessing shal be keeped, and neuer conquest after,

Be the coast ye shal know when the Knight comes,
He hes a mark in the middle wher no man may know,
When he is set in the East where the Sun riseth,
He hes a signe shal shew on the South side.
Signum venenosi sanguinis de ventre matris suæ,
Al Wailes J wis, shall wend with that Roy,
For to worke his wil, where he thinke would,
Gyane, Gaskone, and Bretane the blyth,
shal busk to his bidding on their best wise,
The whole men will help in his most hight,
Then shal he turne into Tuskane but trety or true
And busk him ouer the mountaines on mid winter euen,
And then goe to Rome, and rug downe the walles
And ouer al the Region Roy shal be holden,
Oft this booke haue J seene, and better thereafter,
Of Meruelous Merling, but it is wasted away
With a wicked woman woe might she be.

FIN.

TABLE.




Fr. Hollnsteiner
k. k. Hof-Buchbinder

